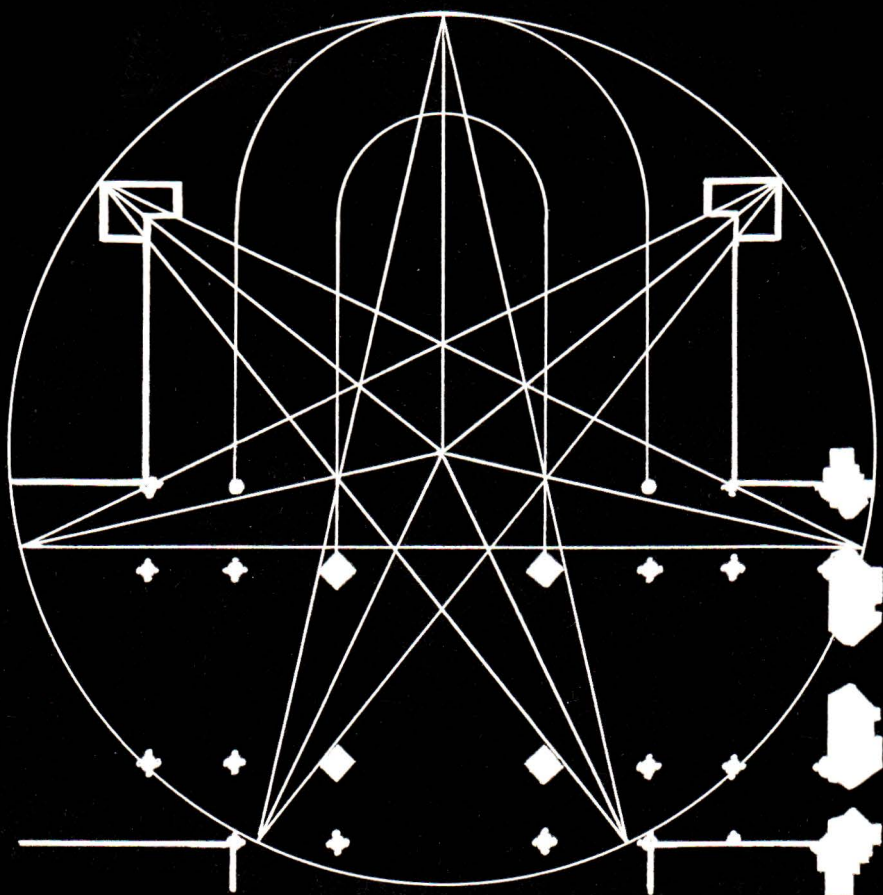


LOUIS CHARPENTIER

les mystères DE LA CATHÉDRALE de Chartres



ROBERT LAFFONT

LOUIS CHARPENTIER

LES MYSTÈRES
DE LA
CATHÉDRALE DE CHARTRES



ROBERT LAFFONT
6, place Saint-Sulpice, 6
PARIS-VI

Si vous désirez être tenu au courant des publications de l'éditeur de cet ouvrage, il vous suffit d'adresser votre carte de visite aux Éditions Robert Laffont, Service « Bulletin », 6, place Saint-Sulpice, Paris-VI^e. Vous recevrez régulièrement, et sans aucun engagement de votre part, leur bulletin illustré, où, chaque mois, se trouvent présentées toutes les nouveautés — romans français et étrangers, documents et récits d'histoire, récits de voyage, biographies, essais — que vous trouverez chez votre libraire.

© Robert Laffont, 1966.

Une tache de soleil

Il y a, à l'intérieur de la cathédrale de Chartres, dans le bas-côté Ouest du transept Sud, une pierre rectangulaire, scellée en biais dans les autres dalles, dont la blancheur tranche nettement sur la teinte grise générale du dallage. Cette pierre est marquée d'un tenon de métal brillant légèrement doré.

Or, chaque année, le 21 juin, lorsque le soleil luit, ce qui est généralement le cas à cette époque, un rayon vient, à midi juste, frapper cette pierre blanche; un rayon qui pénètre par un espace ménagé dans le vitrail dit de Saint-Apollinaire, le premier du mur Ouest de ce transept. Cette particularité est signalée par tous les guides et acceptée comme une bizarrerie, un amusement de dalleur, de verrier ou de constructeur...

Le hasard m'ayant mené à Chartres un 21 juin, je voulus « voir cela » comme une des curiosités du lieu.

Les mystères de la cathédrale de Chartres

A mon estime, le midi local devait se situer entre une heure moins le quart et une heure moins cinq de nos montres... Et ce fut effectivement à ce moment que le point lumineux vint s'installer sur la dalle.

Un rayon de soleil qui, dans une certaine pénombre, fait tache sur un parquet, qu'y a-t-il là de tellement étonnant? Ce sont des choses qui se voient journellement...

Cependant, je ne pouvais me défaire d'un sentiment d'étrangeté.

Quelqu'un, autrefois, avait pris la peine de laisser un espace vide, un minuscule espace vide, dans un vitrail... Quelqu'un d'autre avait pris, également, la peine de choisir une dalle spéciale, une dalle différente de celles qui constituent le sol de Chartres, plus blanche, afin qu'elle fût remarquée. Il avait pris la peine de lui tailler en biais, dans le dallage, une place, à sa dimension, où l'insérer; il avait pris la peine d'y forer un trou pour y fixer ce tenon de métal de teinte légèrement dorée; un tenon qui ne marquait ni le centre de la dalle ni l'un de ses axes.

Il y avait là plus qu'un amusement de dalleur. Un dalleur ne fait pas un trou dans un vitrail pour ensoleiller, quelques jours par an, une pierre...

Un verrier, non plus, ne transforme pas un dallage pour illustrer l'oubli d'une parcelle de verre dans le vitrail qu'il vient de poser...

Une volonté concertée avait ordonné cet ensemble. Dalleur et verrier avaient obéi à un ordre. Et cet ordre avait été donné en fonction d'un temps : le

seul moment de l'année où le rayon de soleil peut tomber sur la dalle est le solstice d'Été, quand le soleil atteint le sommet de sa course vers le Nord. L'ordre avait été donné par un astronome.

Et cet ordre avait été donné en fonction d'un lieu : la pierre est située dans le prolongement du mur Sud de la nef, au milieu du bas-côté du transept — mais non exactement au centre — et l'inclinaison de la pierre avait, de toute évidence, été voulue ; le lieu avait été choisi par un géomètre.

Quand ce petit jeu du « soleil sur la dalle » au solstice d'Été se produit dans une des cathédrales les plus révérees de l'Occident, dans un des hauts lieux les plus réputés de France, l'idée de l'énigmes'installe en vous.

Elle s'installa en moi.

Qu'était ceci, qui s'évadait du « bien-penser », du catéchisme, de la théologie ou de la Légende dorée ? Quel était cet avertissement ?

Et tout me fut soudain plein de mystère. La cathédrale prenait une vie qui lui était personnelle et m'échappait sans m'être pour autant étrangère. Tout me fut, à la fois, soudain, étrange et coutumier. Cette voûte que je sentais, en quelque sorte, à ma mesure, s'élevait plus haut qu'une maison de douze étages ; ce monument, si rapidement parcouru, semblait-il, aurait pu contenir un stade ; ces piliers, si justement proportionnés qu'ils en étaient familiers, il eût fallu quatre hommes bras étendus pour les enserrer... Et rien, dans tout cela, qui soit hors de l'humain, rien

Les mystères de la cathédrale de Chartres

qui ne soit à la mesure de l'homme... Quelle chose étrange !

Tout devenait mystère mais, cependant, que j'étais loin de cette impression de gêne qui m'avait envahi sur le seuil du temple d'Edfou dont les pylônes colossaux repoussent comme pour vous rejeter d'un monde où l'homme n'a point place.

Ici, au contraire... La pénombre, elle-même, était enchantée de lumières éclatantes. Chaque chose portait, en elle, son contraire : l'immensité était accueillante ; la hauteur, au lieu d'écraser, grandissait. Bien que le soleil fût vers le Midi, c'était la rose du Nord qui resplendissait de mille feux. Les hautes figures de la Sainte-Anne au visage noir portant et le Lys et la Vierge, de Salomon et de David, de Melchisédech et d'Aaron, bien qu'immobiles, vivaient de lumière ; quoique hiératiques, elles étaient familières comme des images enfantines...

Enfantines... Et pourtant, la science des lignes et celle des couleurs écartaient toute idée de naïveté.

Quelle était donc cette magie que je me sentais si près de comprendre ? Cet enchantement dont le secret m'allait être révélé, immédiatement, là, près de cette pierre où le soleil avait, un instant, posé son image ronde ?

Il y eut un moment, l'espace d'un éclair, où j'ai cru « saisir » Chartres et ses mystères, celui de ses pierres et celui de ses gemmes éclatantes...

C'était seulement Chartres qui m'avait saisi.

Les portes ne s'ouvrent point sans clé, ni sans sésame.

Il fallait chercher les clés.

Il est difficile de préciser à partir de quel moment la recherche devient un vice, comme il arrive pour les amateurs de mots croisés; mais le fait est que j'avais mis le doigt dans l'engrenage, et tout s'ensuivit; de l'étude d'ouvrages spécialisés en relèvements de plans, d'échafaudage de thèses tôt détruites en comparaisons de dates; d'enthousiasmes en découragements, je me trouvai plongé, parfois jusqu'à l'étouffement, dans une enquête qui sautait du temps passé aux espaces présents...

Il serait fastidieux de décrire les tortueux chemins que j'ai parcourus dans le cours de cette recherche; aussi fastidieux que les heures passées sur la table de logarithmes que je croyais avoir définitivement close au temps de mes études lycéennes.

Je livre aujourd'hui le résultat de cette enquête — ou plutôt de cette quête — avec l'espoir qu'elle intéressera quelques-uns de mes contemporains.

Pour la plupart des gens, le mystère ne réside que dans l'inhabituel. Qui songerait à s'émerveiller de ce qu'il voit chaque jour? Les habitants des bords du Nil ne trouvent aucun mystère dans les quelques centaines de pyramides qui bordent leur fleuve. On leur a dit qu'il s'agissait là de tombeaux, et cela leur suffit.

Les mystères de la cathédrale de Chartres

La cathédrale de Chartres n'est, pour les visiteurs, qu'un monument gothique parmi d'autres monuments gothiques... Moins mystérieux que tant d'autres puisqu'il ne recèle presque aucun de ces médaillons ou images dont l'Adepté Fulcanelli a si doctement révélé le sens alchimique.

Pourtant que de mystères ! d'autant plus difficiles à éclaircir qu'entre les hommes de ces temps et nous a existé une brisure qui fit basculer toute une forme de civilisation ; qui fit éclater ce qui était une civilisation en poussières d'individualités.

La distance est plus grande, malgré les trompeurs espaces de temps, entre les constructeurs de cathédrales et les hommes de la Renaissance qu'entre ces derniers et nous.

La plupart des mystères de la cathédrale de Chartres ne sont mystères que pour nous, hommes du ^{xx}e siècle, qui ne disposons sur les hommes d'autrefois que de vues préfabriquées, scolairement préfabriquées.

A ne considérer que l'art gothique, celui-ci pose une énigme à laquelle nulle réponse n'a jamais été apportée. On sait tout des origines du roman ; on en remonte la piste de monument en monument et de période en période. Mais le gothique a toujours échappé aux tentatives pour en fixer l'origine.

Son problème historique demeure posé. Il apparaît soudainement, sans prémices, vers l'an 1130. En quelques années, il est à son apogée, né complet et total, sans essais ni ratages... Et l'extraordinaire est

qu'il se trouve, soudain, assez de maîtres d'œuvre, d'artisans, de constructeurs pour entreprendre, en moins de cent ans, plus de quatre-vingts immenses monuments.

Les historiens sont des gens étonnants. On a parfois l'impression qu'ils ne se posent pas de questions. Peut-être est-ce leur formation... Leur formation est romantique. Il existe très peu de personnes capables de se débarrasser de cette idée romantique que l'« Art » est une chose en soi. Ou encore, que l'Art, ce doit être l'expression de la personnalité d'un homme, et seulement l'expression de cette personnalité... Cela donne quelque plaisir aux fabricants de pièces d'art, et plus encore aux trafiquants de pièces d'art.

A ce compte, le gothique est ramené au rang d'une simple mode... On faisait du gothique parce que c'était la mode; comme on avait fait du roman parce que c'était la mode.

Pourtant, les gens qui firent Chartres ne pensaient certainement point à animer d'une lancée verticale le paysage horizontal de la Beauce. Ils ne pensaient point « Art » comme nous le faisons actuellement. Ils n'eussent point entrepris de cathédrale s'ils ne l'eussent jugée « utile », et il serait étonnant qu'ils ne l'eussent point conçue « rationnelle »...

Tout ce que nous ne comprenons pas, qui nous paraît mystérieux, ou que nous prenons pour fantaisie d'architecte ou d'imagier, tout cela a eu sa raison d'être; sa raison d'être utilitaire... Même si

Les mystères de la cathédrale de Chartres

nous ne pouvons nous imaginer ce qu'était cette utilité.

Ce n'est pas l'effet d'un hasard, même artistique, si l'église est placée là où elle se trouve, ce n'est pas l'effet d'un hasard si elle a une orientation inhabituelle aux églises catholiques ; la forme de son ogive, sa largeur, sa longueur, sa hauteur ne sont pas le résultat des réflexions d'un esthète...

Sous une autre forme, les rapports de la longueur, de la largeur et de la hauteur de la cathédrale n'ont pas été établis pour « faire joli », mais parce qu'ils sont le résultat d'une *nécessité* à laquelle les constructeurs ne pouvaient échapper ; qui leur était « extérieure »...

De même, l'ogive procède d'une nécessité qui est, d'ailleurs, moins architecturale que physiologique ; et ces fameux vitraux, que l'on n'a jamais pu ni analyser ni reproduire, et qui ont, sur la lumière, de si extraordinaires propriétés, ont été ainsi conçus par nécessité...

Tout a été mis en place pour agir sur l'homme, sur les hommes ; tout, jusqu'au plus infime détail ; jusqu'à ce labyrinthe que l'on couvre actuellement de chaises ; jusqu'à cette dalle qu'éclaire le soleil de midi du solstice de la Saint-Jean-d'Été...

Et puis, il y a un autre aspect de la question auquel on oublie généralement de penser. C'est que toutes ces choses, gros œuvre ou détails, ont été réalisées par des gens qui *savaient* ce qu'ils faisaient... Et le mystère s'ajoute au mystère parce que l'on ignore quels étaient ces gens, et d'où venait leur savoir...

Et ce savoir était très grand. Notre-Dame a sept cents ans ; elle a subi, avec les atteintes inéluctables

du temps, au moins un très grave incendie et, cependant, elle n'a jamais eu besoin d'être consolidée, étayée, restaurée, sauf quelques points de détail... Et ces extraordinaires architectes qui la pensèrent, ces constructeurs qui la firent, nous ne les connaissons pas vraiment !

Nous les connaissons si peu que l'on peut, parfois, se demander si le mystère n'a pas été créé autour d'eux pour quelque raison d'intérêt politique ou autre ; si ce mystère n'a pas été *voulu* dès l'origine, comme pour les soustraire à toute enquête ou... inquisition.

Je laisse pour ce qu'elle vaut l'explication des directeurs de patronages, que tout cela n'a pas d'autre source que la Foi. La Foi soulève peut-être des montagnes, et ces gens avaient indubitablement la Foi, mais il faut autre chose pour équilibrer la plus large voûte gothique connue — et l'une des plus hautes — il faut aussi du savoir.

Alors, nouveau mystère. D'où venait ce savoir ? On nous présente toujours le Moyen Age comme une époque obscurantiste ; et il n'y a pas que du faux dans cette assertion... C'est l'époque de la croisade contre les Albigeois, c'est l'époque de la naissance de l'inquisition dominicaine, c'est l'époque des bûchers...

Comment concilier tout cela ?

Cluny s'explique par ses moines savants... Mais non point Chartres, Amiens, ou Sens, ou Reims qui n'ont rien de monacal, qui sont des temples populaires, faits pour le peuple, et par des laïques, c'est-à-dire par des gens appartenant à ce peuple ignorant...

Les mystères de la cathédrale de Chartres

Mais comment ce peuple ignorant est-il parvenu à fournir la quantité de charpentiers, de maçons, de tailleurs de pierres, d'imagiers — savants — nécessaire pour construire ces immenses vaisseaux de pierre ?

Il faut se représenter que, seulement dans la France du Nord, aux temps où l'on construisait Chartres, il y avait près de vingt cathédrales en chantier, de la même importance... Et combien d'autres églises plus petites ! Toutes faites à la main, si j'ose dire, avec, pour seul moteur le muscle humain actionnant la main humaine... Et il faut aussi penser que la France entière ne devait pas avoir beaucoup plus de quinze millions d'habitants...

Alors apparaît un autre mystère, celui du financement. Malgré toute leur foi, les ouvriers ne travaillaient pas sans être payés... Et tous les historiens s'accordent à dire que le peuple était pauvre — ce qui est certainement vrai. Alors d'où vient l'argent ?

Des donateurs ? Leurs noms sont inscrits sur les registres. Ils donnent : qui un autel, qui un retable, qui un vitrail. Des brouilles dans de tels ensembles.

Il y a les quêtes, bien entendu ; parfois des impôts sur les marchés ; pour Chartres : les pèlerins. Mais les pèlerins ne traînent pas l'or à pleine poche. Et le marché d'une petite bourgade ne devait pas être d'une extrême importance...

Alors, il faut essayer de raisonner logiquement, du moins pour les choses qui sont accessibles à la logique humaine.

Une tache de soleil

Il faut que cette floraison de cathédrales ait été *voulue*.

Il faut qu'elle ait été voulue par un organisme qui avait le savoir nécessaire pour les faire ; qui avait à sa disposition les constructeurs compétents ; qui avait les moyens de financer ces constructeurs.

Enfin, dernière condition, évidente, ils devaient être religieux...

Mais le clergé séculier, évêques, chanoines, prêtres, n'avaient ni le savoir ni, sauf pour les grandes métropoles, les moyens. Seuls les grands Ordres monacaux, surtout bénédictin et cistercien, avaient, à la fois, le savoir, les moyens et les constructeurs ; mais ils réservèrent cela à leurs abbatices. Ce ne sont ni Cluny ni Cîteaux qui ont fait Chartres...

Nous retombons d'un mystère dans un autre.

Un autre encore : pourquoi cette église magnifique, immense dans cette bourgade qu'était Chartres ? Cette église pour la construction de laquelle furent mobilisés, nous n'en pouvons douter, les meilleurs d'entre les meilleurs maîtres d'œuvre, maçons, tailleurs de pierres, sculpteurs et charpentiers ?

Chartres serait-il donc en un lieu privilégié ?

Le mystère du Tertre

La cathédrale de Chartres est érigée sur un tertre dont l'histoire, à bien des égards, demeure mystérieuse. Aux temps chrétiens, ce fut l'un des lieux de pèlerinage les plus courus de France; mais avant la chrétienté, les Gaulois s'y rendaient en foule et, bien avant encore, tout le monde celtique, fût-il d'outre-Rhin.

Les pèlerins de l'ère chrétienne, ceux du grand pèlerinage, qui venaient de l'Est, entraient dans la ville par la porte Guillaume non loin de laquelle ils étaient accueillis à l'hôtel du couvent des Bénédictins — l'*hopitot*, selon le terme de l'époque — dont l'abbatiale est devenue l'église Saint-Pierre.

Là, ils étaient hébergés, réconfortés, soignés; puis, ayant prié dans la Sainte Abbatale, ouï matines et messe, s'en allaient chantant psaumes par la montée, faire leur pèlerinage à Notre-Dame-de-Dessous-Terre, qui est la Vierge Noire, en l'honneur de laquelle ils avaient pris bourdon et pèlerine.

Les mystères de la cathédrale de Chartres

Par la galerie du nord, qui descend dans la crypte, ils allaient en procession jusqu'à la grotte, sous l'église, où se trouvait la statue sainte. Ils y faisaient benoîtement leurs dévotions et se faisaient asperger de l'eau du puits qui s'ouvre dans la crypte, ou bien ils en buvaient, puis tournaient, toujours sous terre, autour du caveau de saint Lubin et ressortaient par la galerie du sud...

Le soir, ils se faisaient conter l'histoire de la Vierge Noire. C'était une très vieille statue, taillée dans un tronc de poirier évidé et qui représentait, assise et tenant sur ses genoux l'Enfant Dieu, la Vierge Sainte. L'âge l'avait noircie, car elle était très vieille; si vieille qu'elle avait été sculptée, non par des chrétiens, mais avant que fût né le Sauveur, par les Druides qui étaient les prêtres des païens, et auxquels un ange prophétique avait annoncé que d'une Vierge naîtrait un Dieu; et ainsi l'avaient-ils représentée, en son futur, avec grande dévotion et ils avaient écrit sur le socle, en belles lettres latines, les mots : *Virgini pariturae*; ce qui voulait dire : La Vierge qui doit enfanter.

Quand les premiers chrétiens étaient venus à Chartres, ils avaient trouvé cette statue et s'étaient émerveillés; ils avaient eu une grande vénération pour cette Vierge prophétique et ils avaient continué à appeler la caverne où elle se trouvait la « grotte druidique » et, ils ne savaient pourquoi, le puits qui se trouvait à côté de la grotte « Le Puits des Forts », car ce nom s'était conservé à travers les âges...

Ce que les pèlerins ne savaient peut-être pas, c'est qu'ils n'avaient fait, eux-mêmes, que reprendre

le chemin que des générations et des générations avaient, avant eux, parcouru ; car le pèlerinage de Chartres était bien antérieur aux chrétiens, probablement même bien antérieur aux Celtes. Avant eux, des générations et des générations étaient venues se recueillir dans la grotte où régnait une Vierge Mère, qui était sans doute une Vierge Noire et qui avait peut-être eu nom : *Isis*, ou *Déméter*, ou *Bélisama*.

Grâce à Henri Dontenville¹, on connaît encore la voie que suivaient ceux du grand pèlerinage, venu de l'Est, de par-delà Raon-l'Étape et le lieu qui devint Sainte-Odile ; chemin qui était aussi celui du pèlerinage au Mont-Tombe, lequel est maintenant le Mont-Saint-Michel...

Ils marchaient longtemps pour venir en ce lieu, sur ce tertre, où la terre leur dispensait ses dons. Car le premier mystère de Chartres est celui de son emplacement qui recèle un des plus extraordinaires secrets de la nature ; un secret qui conditionne la vie même des hommes.

Il faut accorder une pensée à ces gens qui, siècle après siècle, millénaire après millénaire, prirent le bâton de pèlerin — bâton païen ou bâton chrétien —, bravant des dangers dont on ne parle plus que dans les contes d'enfants ; par des chemins qui étaient à peine des pistes, où les rivières n'étaient pas toujours guéables, dans des forêts où le loup chassait en bandes ; par des marais aux vases mouvantes où le serpent d'eau portait venin ; soumis aux pluies, aux

1. Henri Dontenville : *La Mythologie française*. Payot.

Les mystères de la cathédrale de Chartres

vents, aux orages, aux grêlées brutales, insolés ou transis, passant des nuits sans autre abri qu'un pan de bliaud relevé sur la tête, ayant abandonné, sans savoir s'ils les reverraient jamais, et famille et foyer, pour se rendre, au moins une fois dans leur vie, en un lieu où gîtait une divinité.

Que cherchaient-ils ? Une pénitence ? Mais la pénitence est spécifiquement chrétienne et le pèlerinage date d'avant la chrétienté.

Il fallait bien qu'ils sussent trouver, au lieu du pèlerinage, une vertu, une influence bénéfique...

Autrefois, pas plus qu'aujourd'hui, moins encore peut-être, on ne pèlerinait sans espoir de bénéfice. On va chercher quelque chose que l'on ne peut avoir à domicile. On va chercher le Don de la Terre ; ce que la Terre vous donne comme une Mère.

On va à un pèlerinage comme à une cure. Les malades se rendent aux lieux où l'eau — ou bien la boue — issue de la terre, possède quelque pouvoir de guérison. Le pèlerinage étant d'essence religieuse, c'est donc un bénéfice religieux que l'on y vient chercher. C'est l'« Esprit » que l'on y veut trouver.

« Il y a, disait Barrès, des lieux où souffle l'esprit » ; des lieux où l'homme se peut imprégner d'esprit ou, si l'on préfère : où se développe en lui le sens du Divin ; et c'est là le plus grand don de la Terre et du Ciel à l'homme...

Pour les anciens, l'homme n'était véritablement homme que lorsque ses facultés spirituelles étaient éveillées. Ceci s'obtenait, soit par don inné, soit par

ascèse, envoûtement rythmique ou somatique; mais une place à part a toujours été faite à l'éveil acquis par action terrestre aux lieux de pèlerinage. Toutes les religions, anciennes ou modernes ont toujours eu leurs lieux de pèlerinages; anciens et modernes étant généralement — et normalement — les mêmes.

Plus sensibles que nous à l'action et aux vertus des forces naturelles, les anciens connaissaient beaucoup mieux ces lieux que nous, et nous en sommes réduits, pour les retrouver, à rechercher les marques qu'ils y laissèrent : mégalithes, dolmens ou temples.

Et tel est bien le lieu de Chartres.

Aux hommes du ^{xx}e siècle, cet « Esprit » qui souffle peut sembler enfantin; c'est seulement que les métaphores et les images ont changé. On peut le désigner, cet esprit, par des mots bien savants, mais il serait dommage de ne pas rappeler son vieux nom gaulois de la *Wouivre*.

On a personnifié la Wouivre de différentes façons : ce sont images de poètes. La Wouivre, c'est le nom que nos ancêtres donnaient, à la fois, aux serpents qui glissent sur le sol — et, par extension imitative, aux rivières qui « serpentent », telle la *Woèvre* — et à des courants qui parcourent la Terre, qui serpentent dans le sol. Nous les nommons maintenant, plus couramment : « courants telluriques ».

Il en est, de ces courants telluriques, qui naissent des mouvements des eaux souterraines; d'autres, de failles de terrains qui ont mis en contact des sols de natures différentes, lesquels accusent des diffé-

Les mystères de la cathédrale de Chartres

rences de potentiel aux changements de températures ; d'autres encore qui viennent du plus profond du magma terrestre.

Ces courants sont la manifestation même de la vie de la Terre et, où ils ne parviennent point, la terre est comme morte, sans fécondité, comme le serait une partie du corps humain qui ne serait plus irriguée par les courants sanguins ; par contre, ils apportent, aux lieux où ils se manifestent, une recrudescence de vie qui fait les terres fécondes. Ce sont des lieux que les serpents recherchent volontiers, d'où, peut-être, cette assimilation des courants et des serpents chargés de les représenter.

Par ailleurs et, sans doute par similitude, les anciens nommaient également *Wouïvres* les courants que nous nommerions maintenant « cosmiques » ou, du moins, « magnétiques ». Ils les représentaient par des serpents ailés et, parfois, des oiseaux : les *sirènes*. Les lieux où courants telluriques et courants aériens, à cause de leurs natures, se rejoignaient, donnaient naissance aux *dragons*, *dracs*, *tarasques*, aux *Mélusines*.

Ces courants terrestres, il en était de bons et de mauvais. Les bons, c'étaient ceux qui faisaient — et font toujours — du bien aux plantes, aux animaux, aux hommes. Autrefois, on s'assemblait pour vivre en ces endroits bénéfiques. Les plantes y poussent mieux, les animaux y prospèrent, la santé des hommes y est meilleure.

Ces courants fécondants, on marquait les endroits où ils étaient particulièrement actifs de pierres qui, en quelque sorte, les fixaient, les condensaient. Par-

fois, on dressait hautes ces pierres pour recueillir aussi les courants célestes; nous les appelons maintenant : *menhirs*. C'étaient des pierres de fécondité car elles accumulaient les propriétés fécondantes de la terre et du ciel.

Que l'on ne s'y trompe pas, il s'agissait de pierres utilitaires; « fonctionnelles », diraient nos technocrates. Il est vraiment impossible d'imaginer que les gens du passé aient raisonné comme une maîtresse de maison qui arrange son salon et accroche un tableau parce que « cela fait bien »... Ce n'est certainement pas pour « faire bien » que les anciens dressaient un menhir. Quand ils le transportaient et l'érigaient, c'est parce qu'il était utile; pour féconder les champs ou pour autre chose.

De même en était-il pour les dolmens. Ce n'est pas pour « faire bien » que fut transporté le dolmen d'Antequera, avec ses trente mètres de long et largeur à l'avenant — transport qu'on ne saurait plus effectuer actuellement. Mais le dolmen n'est pas pierre de fécondité, le dolmen est pierre de religion. Il est situé en un lieu où le courant tellurique a sur l'homme une action spirituelle; il est situé en un lieu où « souffle l'esprit ». Il recrée la caverne, et c'est au sein même de la terre, dans la chambre dolménique que l'homme va rechercher le don terrestre.

Or, parmi tous les lieux sacrés, marqués de dolmens ou de temples, il en était un plus réputé que tous les autres, situé dans le pays carnute...

Et il nous faut, maintenant, remonter loin, en des

Les mystères de la cathédrale de Chartres

temps où l'histoire est légende, symbole, allégorie; non si lointains, d'ailleurs, que l'histoire ne soit restée inscrite sur le sol dans des noms qui résistèrent à tous les bouleversements, à toutes les guerres, à tous les changements.

En ces temps très anciens, le Grand Dieu des Gaules, Un et Inconnaissable, était désigné sous le nom de Belen parce que le Soleil, dans sa course précessionnaire, avait son passage équinoxial printanier dans la constellation du *Bélier* — qu'en gaulois, conservé dans le vieux français, on appelait « bélin ».

Deux mille ans auparavant, il avait été symboliquement représenté par le *Taureau*, car telle était la constellation dans laquelle se formait le passage équinoxial du Soleil au printemps, et il y avait eu, alors, le *Bœuf Apis* en Égypte, et le taureau *Roux de Cualngé* en Irlande... Quand, après deux mille années de « Bélier », le passage équinoxial vint se former dans la constellation des *Poissons*, le Bélier, sous la forme de l'agneau pascal, fut mis à mort et le Christ, Dieu de la nouvelle ère, eut le Poisson comme hiéroglyphe.

Aux temps de Belen (de deux mille ans avant Jésus-Christ jusqu'à notre ère, environ), les lieux qui lui étaient consacrés étaient les terrains de Belen : *Belenggaard*; d'où tous ces *Bellegarde*, qui ne concernent ni la beauté ni la garde; ces *Blenes*, *Bléneau*, *Balin*, etc., qui subsistent dans les noms de nos villages et de nos lieux-dits.

Comme il se doit, Belen était nanti d'une parèdre,

épouse et sœur, qui était sa manifestation matérielle, son expression terrestre et féconde : *Bélisama*.

Et voilà où nous cernons le problème : à cette déesse — bien qu'il ne s'agisse pas d'une déesse dans le sens latin du terme — avait été consacrée, dans les Gaules, une région placée sous son vocable et qui, les altérations phonétiques aidant, passa successivement de *Bélisama* à *Bélisa*, *Belsa*, *Biausa*, *Biause* et, finalement : *Beauce*, cette Beauce où nous sommes actuellement et que Suger, dans sa *Vie de Louis VI le Gros*, nomme encore : « La Terre des Saints. »

Les Vrayes Chroniques, celles qui précédèrent le *Pantagruel* de Rabelais, content que *Bélisama*, sous le nom de *Carmelle*, la « porteuse de pierre », vierge et fécondée par l'esprit divin de Belen, engendra un fils qui fut : « Celui de la Pierre géante », de la pierre gante...

La pierre, c'est *Gar* ; l'être, c'est *Tua* (au pluriel : *Tuata*) ; et celui de la pierre gante, c'est *Gar-gant-tua*.

Au pluriel, cela aurait donné les *Gargantuata*, la tribu des pierres géantes ; comme nous avons eu les *Nantuata*, les *Nantuates* : ceux de la rivière, du *Nant*. Le nom en a été conservé à Nantua...

Ce bon géant Gargantua, monté sur le cheval de Belen, le cheval *Béliard* (le *Bayard* de la légende, qu'ont repris les moines de Stavelot, auteurs de la geste des Quatre Fils Aymon), ce Gargantua, donc, parcourait le monde, tel Apollon sur son char, d'Est en Ouest, au rythme des saisons, défrichant les forêts, asséchant les marais, construisant étangs et lacs...

Si l'on en croit Rabelais, ce serait même lui qui

Les mystères de la cathédrale de Chartres

défricha la Beauce ; lui ou, du moins, son cheval qui, s'esmouchant de la queue, jetait bas les forêts de chênes qui la couvraient...

Gargantua, qui se préoccupait tant de la fécondité des terres, était un grand transporteur de pierres géantes : palets, perrons, menhirs ; toutes, sans doute, pierres de fécondité.

Or, parmi ces pierres, il en était une, dans la région consacrée à Bélisama, dans « La Terre des Saints » de Suger, une tellement sacrée qu'un peuple entier avait été commis à sa garde. On les appelait : « Les Gardiens de la Pierre » : les *Carnutes*.

Et le lieu saint de ces *Carnutes*, là où se trouvait la Pierre sacrée, c'était : *Carnute-Is*, actuellement Chartres, en Beauce, *l'Is des Carnutes*.

Les latinistes, qui tiennent à faire dériver la langue française d'on ne sait quel bas latin de légionnaires, expliquent les noms de « peuplades » devenus noms de villes par une forme ablatif. Ainsi, pour Albert Dauzat¹, Paris s'explique par : *civitas de Parisiis*, mais, à ce compte, à ce conte, la ville d'Is, l'Is engloutie, Is, la ville sainte, que gardaient les Ismii, serait la forme ablatif de quoi ? Et cette autre Is, sur la Tille, près de Dijon ?

Il faut porter le deuil de l'ablatif latin. *Is* n'est pas latin, il n'est même pas spécifiquement gaulois. *Is*, c'est le sacré, c'est la chose sacrée, c'est le lieu sacré. On le retrouve dans les rivières sacrées, comme *l'Is-aar*, comme *l'Is-ère*, les eaux qui possèdent un

1. A. Dauzat : *Les Noms de lieux*.

« tabou ». Amiens, ce n'est pas la *civitas de Ambioniis*, c'est : *Ambion-Is*, l'Is, le lieu sacré, des Ambions. Sens, ce n'est pas la *civitas de Senoniis*, c'est *Senon-Is*, l'Is, le lieu sacré, des Senones ; et Chartres ce n'est pas la *civitas de Carnutiis*, c'est *Carnut-Is* : le lieu sacré des Carnutes.

Au juste, ce n'est pas, à l'origine, la ville, la cité, c'est seulement le lieu sacré, dont, vers le III^e siècle, paraît-il, la ville a pris le nom, par extension.

Cela est parfaitement clair, comme il est parfaitement clair que la pierre sacrée de *Bélisama* a été placée au lieu sacré ; cette pierre dont les Carnutes sont les gardiens...

Et cette pierre, dont le transport et la mise en place remontent à la nuit des temps, est toujours là ; et c'est sur elle que fut construite la cathédrale...

Il y a des preuves : au XVI^e siècle, un témoin vit ce « vestige des anciens autelz des idolles ». On ne l'a point extraite depuis ; elle y est toujours.

Et cette pierre est un dolmen. Tout d'abord à cause de cette grotte « druidique » située sous l' « autel des idolles », ce qui fait de cette grotte une chambre dolménique. C'est dans celle-ci que se trouvait la Vierge Noire.

Ensuite, parce qu'il y a le puits, un puits celtique, rectangulaire, à grand appareil — il fut retrouvé et déblayé en 1904 par René Merlet — et que les ensembles dolméniques comportaient toujours de tels puits. Les Druides pratiquaient, en effet, une sorte de baptême par l'eau, ce qui est classique dans tout rituel initiatique.

Les mystères de la cathédrale de Chartres

Le puits de Chartres semble avoir eu une particulière importance, soit que son eau ait eu des vertus spéciales, soit qu'on lui ait attribué une valeur magique. Il descend à 33 mètres de profondeur et la nappe phréatique se trouve à environ 30 mètres du sol de la crypte. L'importance de ce puits pour les constructeurs de la cathédrale est attestée par sa représentation, au portail Nord, aux pieds de sainte Modeste.

Sur la valeur sacrée du lieu, l'histoire nous donne le recoupement nécessaire. Dans ses *Commentaires de la guerre des Gaules*, Jules César, ce guerrier qui prenait parfois le temps de s'intéresser à différentes choses quand le souci de sa carrière ne l'absorbait pas, dit, quelque part, que les Druides avaient un lieu de réunion dans un endroit de la forêt carnute.

Or, les traces de la forêt qui entourait Chartres sont encore visibles... Et où aurait-on pu trouver un lieu plus sacré que le Tertre sacré, dans l'Is sacrée, entourée de Forêts sacrées, dans la terre de Bélisama ?

Je sais que nombre d'historiens, dont Jullian, ont voulu situer ce lieu aux confins de la terre carnute, aux bords de la Loire, vers Saint-Benoît-sur-Loire. Mais c'était là le lieu de l'assemblée *politique* des chefs de la Gaule, ou des Gaules ; là où se trouvaient débattus les problèmes communs à tous les Gaulois et où les Druides, dont c'était une des fonctions, rendaient leur arbitrage.

D'ailleurs, ce lieu n'était pas en pays carnute ; il se trouvait à la jonction des Senones, des Éduens, des Bituriges et des Carnutes. Ce devait être à la

place actuelle de Lion-en-Sulias ; Lion, qui était un *Lugdunum*, une forteresse de *Lug*, patron des gens ingénieux... Et qui ne fait pas partie de « La Terre des Saints ».

Voici, ce que dit Suchet, historien de la cathédrale : *Si l'on considère son assiette (à la cathédrale) elle est plantée au plus haut de la ville, sur un heurt sur lequel estoit autrefois, selon nos vieilles annales, le bois sacré dans lequel les Druides s'assemblaient pour faire leurs sacrifices et dévotions.*

Là, dit Bulteau, autre historien, *se trouvaient le sanctuaire par excellence des Druides et le siège de leur tribunal souverain. Là se trouvaient le milieu des Gaules et le grand Némète. En un mot, c'était le centre du druidisme.*

Autre preuve encore, qui fait du tertre de Chartres le lieu de réunion d'un collège druidique : ce tertre était dit : *Lieu des Saints forts*, mais, antérieurement, il était connu comme *Lieu des Forts*, ce qui a la signification particulière d'*Initiés*... Et qui d'autre l'était, aux temps des Druides ?

Il y a des coïncidences amusantes : Jullian signale, près de Fontevrault, un dolmen qu'il considère, en quelque sorte, comme un modèle du genre. Sa longueur est de 10, 40 m et sa largeur de 6, 45 m. Un beau morceau qui doit peser au-delà des 100 tonnes ! Il est taillé aux proportions du Nombre d'Or... Et ce dolmen est situé sur le territoire de la commune de Saint-Fort !

D'autres preuves viennent encore à l'appui de l'importance ancienne de ce tertre chartrain : quelques

Les mystères de la cathédrale de Chartres

monuments qui demeurent et, surtout, la toponymie de la région. Le souvenir du tertre, du pèlerinage et de la Vierge Noire fût-il disparu, que le cercle de lieux-dits qui entourent Chartres suffirait à désigner ce haut lieu des Gaules, comme il est encore un des hauts lieux de la chrétienté.

Il existait, autrefois, autour de Chartres, une énorme quantité de mégalithes, menhirs, dolmens et autres amas de pierres que l'on nomme, ici, *murgers* et qui correspondent aux *cairns* britanniques. Beaucoup ont disparu, mais les noms demeurent.

Pour ne citer que quelques exemples, c'est, au sud, à Morancez, un dolmen : *La Pierre qui tourne*. Un autre, encore, au sud-est, entre Berchère-les-Pierres — d'où furent tirées les pierres de la cathédrale — et Sour, où se trouvait une des plus importantes commanderies templières de France, c'est *La Pierre complissée*. Tout proche de là, deux lieux-dits : *La Pierre couverte* dont les dolmens ont disparu. Ou sont encore enterrés.

Au sud-est, encore, plus près de Chartres, est un lieu-dit *Beaulieu*, qui est un *Lieu-Belen* (au sud de la Loire, on eût dit : *Bellac*), près des *Beaumonts*, qui sont des *Belen-mons*.

A l'est : *Les Murgers*, près de *Nogent-le-Phaye*, qui est un *Nogent-la-Fée*; toujours à l'est : *Archevilliers*, avec un lieu : *L'Arche*, et cette arche-là vient d'*Arca*, désignation ligure et gauloise du dolmen.

Au nord, un village *Gorget*, sous le nom duquel on trouverait vite un *Lieu-Gargan*.

Tout près de là, au nord-ouest, est une *Butte Cel-*

tique, dont le nom me semble récent ; mais qui est proche d'un menhir dit *Le Pied de Fée*, d'un lieu-dit *Les Dames blanches*, et d'un autre *Les Champs Chailloux*, où se trouvaient, sans doute, des pierres sacrées, disparues.

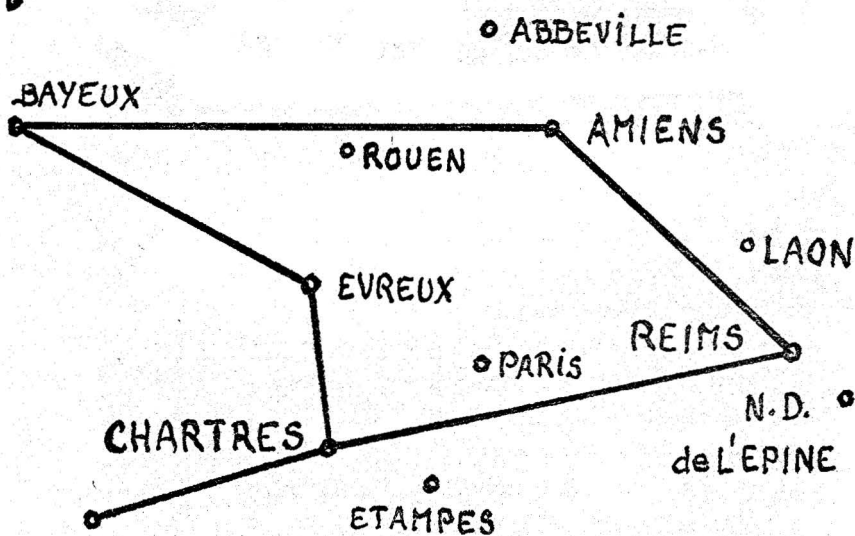
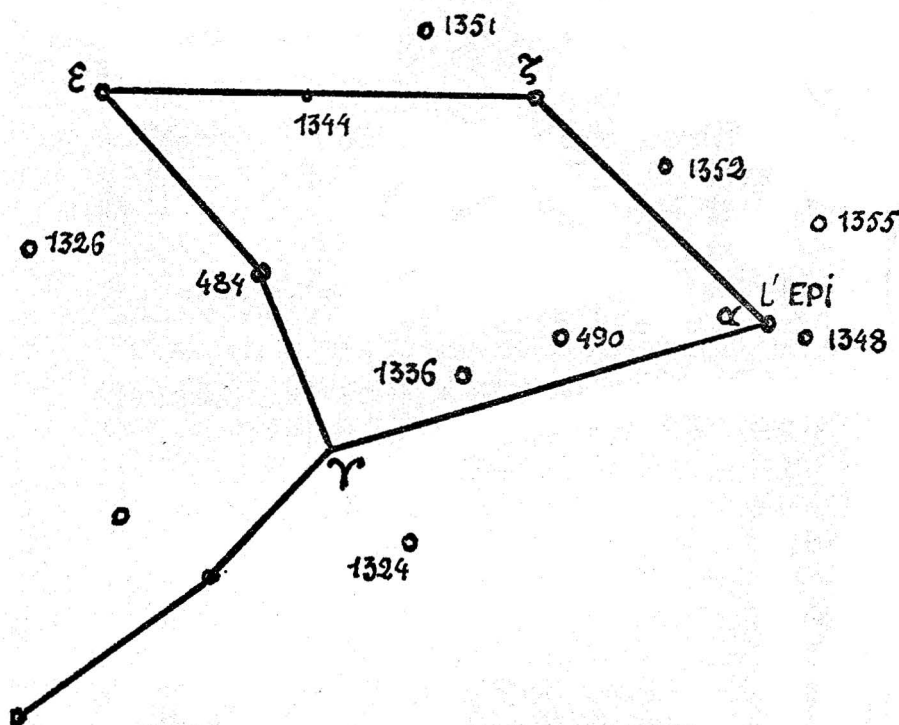
On peut donc dire, raisonnablement, que tout ceci n'est point le fait du hasard.

Si les Druides se réunissaient là ; si certains acceptaient tous les désagréments et les dangers des voyages pèlerins, c'est qu'ils savaient trouver en ce lieu un « esprit », pour reprendre l'expression de Barrès, particulièrement puissant et d'une rare qualité.

Si l'on préfère une forme plus moderne : c'est que ce tertre où se trouve la cathédrale est le lieu d'aboutissement d'un courant tellurique particulier. Il y eut, d'ailleurs, un évêque de Chartres, qui n'était pas de la classe de ceux qui brisèrent les vitraux pour voir plus clair ou qui bourrèrent la cathédrale de haut-parleurs, Mgr Pie, qui disait en parlant de son église : *La Source est en bas et en dessous*.

Pour utiliser une image qu'a reprise l'iconographie chrétienne à des milliers d'exemplaires — encore qu'il n'est pas sûr qu'elle ait toujours été comprise — Notre-Dame, la Vierge, a les pieds sur la tête du serpent, sur la tête de la Wouivre.

La source est vraiment en dessous et c'est la raison pour laquelle le dolmen a été érigé en cet endroit, puis les diverses églises qui se sont succédé en ce lieu... Et l'on comprend pourquoi le chanoine Bulteau a pu écrire : *On peut dire qu'en Occident, Chartres est la terre classique de l'Incarnation*.



LA CONSTELLATION DE LA VIERGE
ET LES NOTRE-DAME DE « FRANCE »

C'est bien ce qu'explique l'allégorie de la Vierge Noire : la Terre Mère donnant naissance, sans autre influence que du Ciel — nous dirions maintenant « cosmique » — à une manifestation, à un rayonnement actif que sa qualité même peut faire qualifier de *divin*.

L'examen de la situation de Chartres dans l'ensemble français révèle encore une chose curieuse :

Il existe, dans ce qui fut, autrefois, la Gaule Belgique, dans les anciennes provinces de Champagne, Picardie, Ile-de-France et Neustrie, un certain nombre de cathédrales placées sous le vocable Notre-Dame (celles des XII^e et XIII^e siècles). Or, ces églises tracent, sur le terrain, et presque exactement, la constellation de la Vierge telle qu'elle se présente dans le ciel. Si l'on accole aux étoiles les noms des villes où se trouvent ces cathédrales, l'*Épi de la Vierge* serait Reims ; *Gamma*, Chartres ; *Tzéta*, Amiens ; *Epsilon*, Bayeux... Dans les petites étoiles on retrouve Évreux, Étampes, Laon, toutes villes ayant des Notre-Dame de la bonne époque. On trouve même, dans la position d'une petite étoile, près de l'*Épi*, Notre-Dame-de-l'Épine, qui fut construite bien plus tard mais dont la construction révèle aussi quelque mystère...

Maurice Leblanc avait déjà noté, avant d'autres, que les abbayes bénédictines du pays de Caux dessinaient, sur le terrain, l'image de la Grande Ourse ; on a découvert, dernièrement, que les champs qui entourent Glastonbury, en Sommerset, là où se trouve, traditionnellement, l'île d'Avalon, avec le puits druidique du Graal : *Chalice Well* et la *Tombe-Artus*,

Les mystères de la cathédrale de Chartres

dessinent les douze signes du Zodiaque... Et l'on peut parfaitement se demander si ces interpénétrations de la Terre et du Ciel sont le fait de fantaisies humaines ou si elles furent imposées par une forme de nécessité supérieure, à l'insu des hommes qui n'auraient suivi qu'une sorte d'instinct cosmique.

Quoi qu'il en soit, en ce qui concerne Chartres nous avons toutes les données du problème; je veux dire : du pèlerinage.

Les courants de la vieille Terre sont nombreux et divers, mais il s'agit, en ce lieu, d'un courant particulièrement sacré, capable d'éveiller l'homme à la vie spirituelle.

Ici naît le *Divin* et il faut donc que nulle ingérence matérielle ne vienne troubler ni détruire ce courant. Le Tertre de Chartres ne doit pas être pollué... Et c'est pourquoi, de toutes les cathédrales de France, Chartres est la seule dans laquelle ne soit inhumé roi, cardinal ou évêque. Le Tertre doit rester vierge.

Les sépultures des évêques de Chartres sont sous la chapelle Saint-Piat qui a été construite à l'extrémité de l'abside au ^{xiv}^e siècle et qui se trouve hors du Tertre sacré. Les sépultures des chanoines étaient au bout de l'abside, dans un petit cimetière, actuellement désaffecté, également hors du Tertre sacré.

Et le « tabou » mis sur le Tertre doit être bien puissant puisque, même en notre temps où l'on bouleverse tout assez inconsidérément, nulle fouille n'a jamais été faite dans le Tertre qu'enserrent les piliers du chœur et de la nef.

Le mystère de l'orientation

Le choix du Tertre de Chartres n'est pas dû au hasard. Chartres est un lieu où l'Esprit pénètre, ou peut pénétrer la matière; un lieu où l'Esprit s'incarne et plus spécialement, lors des grandes pulsations de la Wouivre, pulsations saisonnières, analogues à celles du courant sanguin et qui conditionnent les dates de pèlerinage.

Alors, peut être reçue l'initiation... Une très haute initiation puisque les Druides l'utilisaient pour eux-mêmes.

Il faut s'entendre. Quand je parle d'initiation, je ne parle pas de « savoir ». L'initiation n'est pas un degré de connaissance, mais un *état*. C'est, jusqu'à ce que le terme ait été galvaudé au hasard des sacristies, ce que les premiers chrétiens entendaient par *l'état de grâce*. On peut être en état de grâce et parfaitement ignorant du système métrique; être en état de grâce et tout ignorer de la théologie; être en état de grâce et parfaitement amoral...

Les mystères de la cathédrale de Chartres

Être initié, c'est être *introduit* ; être intégré dans le jeu des forces naturelles, les comprendre, les prendre en soi — les étymologies sont très claires — les ressentir en soi, comme par un instinct supérieur dans lequel le cerveau n'a nulle action... C'est être *relié* à ces forces, donc, être religieux au sens propre du terme, (du latin : *religare*). En un mot, c'est être pénétré de l'Esprit.

Or, voilà : à Chartres, et en quelques autres lieux, comme au Puy-en-Velay ou à Saint-Jacques-de-Compostelle, une qualité particulière de la Terre, un courant tellurique d'une puissance spéciale, permet à l'homme d'obtenir cette intégration, cette initiation, cette grâce ; et il fallait bien que cette nouvelle naissance à un état supérieur d'humanité fût estimée un grand prix pour mettre en route les foules de pèlerins.

Il faut bien admettre que, sur tous ces appelés, le nombre des « élus » dut être assez faible et, sans doute, les Druides qui furent longtemps les hiérophantes du lieu prenaient-ils quelques précautions pour n'initier que ceux qui en étaient dignes et, de ce fait, qui ne seraient pas tentés d'utiliser mal les pouvoirs évidents qui en résultent.

On peut supposer avec vraisemblance que le pèlerinage de Chartres a été, primitivement, le fait d'une élite venant y chercher une consécration finale, celle de la « nouvelle naissance ».

De façon très confuse, la légende traditionnelle a conservé le souvenir de « périple » dans lesquels les éléments d'une initiation sont donnés par fragments

de lieu sacré en lieu sacré jusqu'à la nouvelle naissance finale. Ainsi, sait-on, faisaient les Druides. Ainsi faisaient les voyageurs philosophes grecs dont le passage par les temples égyptiens était d'obligation.

Il devait exister, comme dans le Jeu de l'Oie, comme dans la « marelle » où les enfants poussent à cloche-pied un palet dans une succession de cases, un trajet déterminé à accomplir ; les résultats obtenus dans un lieu conditionnant la suite dans un autre.

Plus tard, les foules suivirent mais qui n'eurent, sans doute, longtemps droit qu'au simulacre... Et non point au passage des trois naissances dans l'allée couverte qui *devait* précéder le dolmen et qui *devait* avoir l'orientation de la cathédrale actuelle.

Il existe, dans Chartres, sur les bords de l'Eure, presque dans l'axe de la cathédrale qui, sur son Tertre, domine très haut, une petite église romane désaffectée, avec un portail à trois portes, très simple et très pur, et dont la particularité, autrefois, était de posséder un chœur établi sur une arche jetée sur la rivière comme pour s'imprégner de l'esprit de l'eau qui court.

L'arche est, hélas, maintenant brisée et il n'en demeure plus que des vestiges...

L'église a dû, longtemps, servir de grange ou d'entrepôt. Les monuments historiques, qui prennent leur élan depuis quelques années pour la restaurer, y ont entassé nombre de vieilles pierres qui ne manquent pas d'intérêt.

Les mystères de la cathédrale de Chartres

Il est possible que sa situation, légèrement au nord de l'axe de la cathédrale, soit le fait du hasard, mais cela serait étonnant quand on connaît le soin pris par les anciens, chrétiens compris, pour établir les lieux de culte sur des points telluriquement valables, c'est-à-dire sacrés.

Cette situation ne nous donnerait-elle pas le sens du courant tellurique, de la « Wouivre » qui baigne Notre-Dame de ses effluves terrestres ?

Car, contrairement à la généralité des églises chrétiennes d'autrefois, cette cathédrale n'a pas son chevet dirigé vers l'Est mais vers le Nord-Est ; de plus de 45° ; exactement, si l'on en croit les plans et les alignements donnés par l'Institut national géographique, de 47°.

S'il s'agissait d'une quelconque église moderne, ceci serait sans intérêt, mais Chartres n'est pas une église moderne et ce détail de l'inclinaison a, au contraire, une extrême importance.

Encore une fois, il nous faut partir de très loin et rattacher le cas particulier de Chartres à des sortes de lois générales.

La Terre tourne de l'Ouest vers l'Est ; et c'est pourquoi les astres immobiles semblent, par rapport à elle, tourner de l'Est vers l'Ouest ; Soleil et Étoiles...

La Terre tourne avec son enveloppe d'air, mais il est une autre chose invisible qui ne tourne pas avec elle, qui ne tourne pas en même temps : c'est le milieu dans lequel baignent les mondes. Ce que les Grecs appelaient l'*Éther* ; ce que les alchimistes

nomment le *Spiritus mundi* ; ce que nos ancêtres nommaient aussi la *Wouivre ailée*, le *Grand Serpent* céleste ; à cause d'une certaine analogie de qualité avec les Wouivres souterraines.

Cet éther dans lequel nous évoluons, supposé — je dis supposé — immobile, est animé, par rapport à nous, d'un mouvement contraire au nôtre, c'est-à-dire allant de l'Est vers l'Ouest.

Inutile, je pense, de préciser qu'il s'agit là d'un courant vital, aussi nécessaire à la vie que n'importe quel autre élément, eau ou air, terre ou feu... Il semble, de plus, avoir une action non négligeable sur l'évolution des choses et des êtres.

Dans ce courant, l'homme, qui l'utilise à son insu, peut avoir deux attitudes, deux positions possibles ; les mêmes qu'il aurait dans le courant d'une rivière : se laisser emporter, ou faire face...

Voici une petite expérience, d'ailleurs bien connue : enflez une pomme ou une orange sur une aiguille à tricoter. Mettez une fourmi sur ce fruit et faites tourner le fruit autour de l'aiguille ; la fourmi se mettra en mouvement dans le sens contraire à la rotation, c'est-à-dire vers l'ouest de votre fruit... moindre effort, peut-être...

Et, ainsi font, sur terre, les migrations humaines, car l'homme, réuni en masses, agit comme si la masse n'avait d'autre instinct que l'animal. Les villes, c'est connu, se déplacent vers l'Ouest.

Mais l'homme, arrivé à un certain stade d'individualité, ne fait point le gros dos dans ce courant ; il se tient face à lui, il marche à son encontre pour s'en

Les mystères de la cathédrale de Chartres

mieux imprégner, pour en recevoir l'inappréciable don. Et même, il écarte les bras, les paumes tendues ; c'est la position de l' « orant »...

Ainsi se tenait, jusqu'à ces derniers temps, le prêtre à l'autel ; ainsi *devait-il* se tenir, face à l'orient ; ainsi devaient se tenir les fidèles ; debout... Et nu-pieds pour conjuguer en eux le courant qui vient du sol à celui qui vient du ciel. Tourner le dos, c'est refuser le don, c'est refuser une forme de vie... Les terres mythiques des morts sont toujours à l'ouest, qu'il s'agisse de la Terre des Morts égyptiens ou qu'il s'agisse de l'île d'*Avalon* (A-val) des Celtes.

Voilà pourquoi les églises ont toujours été « orientées », dans le sens littéral du terme. Pourquoi, alors, Chartres se trouve-t-elle dirigée non vers l'Est mais vers le Nord-Est ? Est-ce une erreur de constructeur ? Impossible ! Il eût été le seul de toute la chrétienté à avoir « perdu le Nord ».

Il n'existe qu'une explication : c'est le sens du courant tellurique. On vient à Chartres demander quelque chose à la Terre, et c'est dans le courant terrestre qu'il faut se baigner ; et c'est dans ce courant terrestre qu'il faut se présenter de face.

C'est bien ce qui permet de supposer, avec toutes les apparences de la plus complète vraisemblance, qu'aux temps où le monument religieux du Tertre sacré était un dolmen, il devait être précédé d'une allée couverte dans laquelle l'homme allait, baigné par le courant tellurique, vers cette nouvelle naissance qu'est l'imprégnation de son être par l'Esprit divin.

Le mystère de l'orientation

Il est, d'ailleurs, très remarquable que les chrétiens aient recréé cette « allée couverte », car, que sont donc d'autre les galeries qui, des tours de la façade, mènent à la grotte où se trouvait Notre-Dame-de-Dessous-Terre, au lieu du dolmen, au puits dont l'eau était réputée merveilleuse avant qu'on le comblât ?

Un instrument de musique

Chartres est un monument gothique.

Le gothique est un système de construction reposant sur ce que l'on nomme : la croisée d'ogives.

On situe généralement son apparition aux environs de l'an 1130. D'après Régine Pernoud, *c'est en Lombardie qu'apparaissent les premières croisées d'ogives connues, ainsi que dans la région des Alpes et dans le midi de la France*¹. Jean Taralon en décèle d'aussi précoces à Jumièges². On en signale également en Angleterre...

Bref, on ne sait pas. Le gothique apparaît partout à la fois dans l'Occident chrétien; et toujours dans des abbayes bénédictines ou cisterciennes. Cisterciennes surtout.

Autre chose : le gothique apparaît après la pre-

1. Régine Pernoud : *les Grandes Époques de l'Art en Occident*. Éditions du Chêne. 1954.

2. Jean Taralon : *Jumièges*. Éditions du Cerf. 1962.

Les mystères de la cathédrale de Chartres

mière Croisade et, plus spécialement, après le retour, en 1128, des neuf premiers Chevaliers du Temple.

Douze ans après cette date, Suger, abbé de Saint-Denis, élève une voûte gothique sur les soubassements romans de son abbaye. La cathédrale de Noyon est commencée à peu près à la même date.

Et, à partir de ce moment, on en construit partout ; églises abbatiales ou églises laïques ; surtout, d'ailleurs, en Ile-de-France et en Champagne.

Le fait est assez extraordinaire pour être noté : parce que cela suppose que des maîtres d'œuvre ont été formés et qu'il y a donc eu *école*, d'où ils se sont répandus dans l'Occident chrétien ; et parce que cela suppose également qu'il y a eu *volonté* de diffuser ce système de construction.

Et cette volonté de diffusion implique que les promoteurs, religieux, attendaient, de cette croisée d'ogives, une action religieuse valable.

C'est donc tout le mystère du gothique que pose son histoire même.

Le gothique ne succède pas au roman. Roman et gothique ont existé en même temps. Les constructeurs romans ont continué à faire du roman pendant que les constructeurs gothiques faisaient du gothique...

Et les deux « écoles » ne se mélangent pas. Quand l'école romane s'essaie au gothique, elle n'aboutit, la plupart du temps, qu'à un système un peu bâtard, que l'on a nommé, plus tard, courtoisement : « gothique de transition ». Les constructeurs gothiques, eux, ne

tâtonnent pas. Les constructeurs de Senlis, en 1154, connaissaient parfaitement leur métier...

On sait que les constructeurs d'églises étaient réunis en fraternités ; il s'agit donc de deux fraternités différentes (et ceci est important), encore qu'elles ne s'ignorent point.

Au reste, la science nécessaire dans l'un et l'autre cas n'est pas la même.

Encore que l'un et l'autre système procèdent du même désir qui est d'utiliser, au profit des hommes, le Don de la Terre Mère, le courant tellurique d'un lieu.

Le procédé le plus simple — et le premier de tous — est, évidemment, d'aller chercher ces courants à leur source, au sein même de la terre, dans la caverne ; ou encore par usage de l'eau qui en est imprégnée ; d'où le puits rituel.

Quand la caverne fait défaut, ou est insuffisante, on crée une caverne artificielle qui fut, pour les mégalithiques, la chambre dolménique ; pour les chrétiens, la crypte.

Pour renforcer l'action de ce courant, les mégalithiques eurent recours à un remarquable instrument de pierre : le dolmen.

Outre diverses autres qualités, la pierre en possède deux, très remarquables : la première est que, comme sa petite sœur artificielle, la brique, la pierre est un accumulateur. La pierre se « charge » des influences telluriques ou cosmiques ; la seconde, c'est qu'elle est une matière capable d'entrer en vibration. On

Les mystères de la cathédrale de Chartres

peut concevoir un instrument musical constitué de pierres rationnellement taillées (ce qui est le cas des obélisques).

Or, le remarquable instrument qu'est le dolmen, table de pierre soutenue par deux, trois ou quatre supports, ressemble un peu à une lame de xylophone. Cette table, soumise aux deux forces contraires que sont sa cohésion et son poids, se trouve « en tension ». Elle est donc susceptible de vibrer comme une corde de piano tendue.

C'est, à la fois, un accumulateur et un amplificateur de vibrations.

Et la valeur de l'onde tellurique prend, dans la chambre dolménique, toute sa puissance, puisqu'elle aboutit à une caisse de résonance.

Ceci suppose, dira-t-on, une science plus grande qu'on en peut admettre de chasseurs de bisons qui taillaient leurs flèches dans le silex. Mais il serait aussi absurde d'imaginer que les dolmens ont été érigés pour alimenter le folklore, que la cathédrale de Chartres pour meubler le paysage beauceron...

Et que sait-on de la science de ces « sauvages » qui transportèrent, dans les montagnes d'Andalousie, un petit dolmen de près de trente mètres de longueur, largeur en rapport ? Ce dont les machines modernes ne viendraient sans doute point à bout...

Quoi qu'il en soit, quand l'art et la science de déplacer et de placer ces énormes tables de pierre eurent disparu, on tenta d'autres méthodes.

Faute, sans doute, de connaissances suffisantes, le christianisme primitif, puis le byzantin et le roman

édifièrent, sur le sol, la caisse de résonance, la caverne originelle, en utilisant la coupole et la voûte en plein cintre, héritage de Rome.

Mais cette voûte, statique, pesante mais sans tension, ne possède aucune qualité vibratoire. Et ceci conduisit les abbés bénédictins à doubler l'action terrestre, d'une part, par la musique — et ceci nous valut le Grégorien — et, d'autre part, par cette musique visuelle qu'est l'harmonie géométrique des proportions et des formes monumentales.

Vers la fin du ^x^e siècle, sans doute après les Persans, Cluny, semble-t-il, découvrit l'ogive et ses propriétés.

La découverte était capitale.

L'action physique et physiologique de l'ogive sur l'homme est, en effet, extraordinaire.

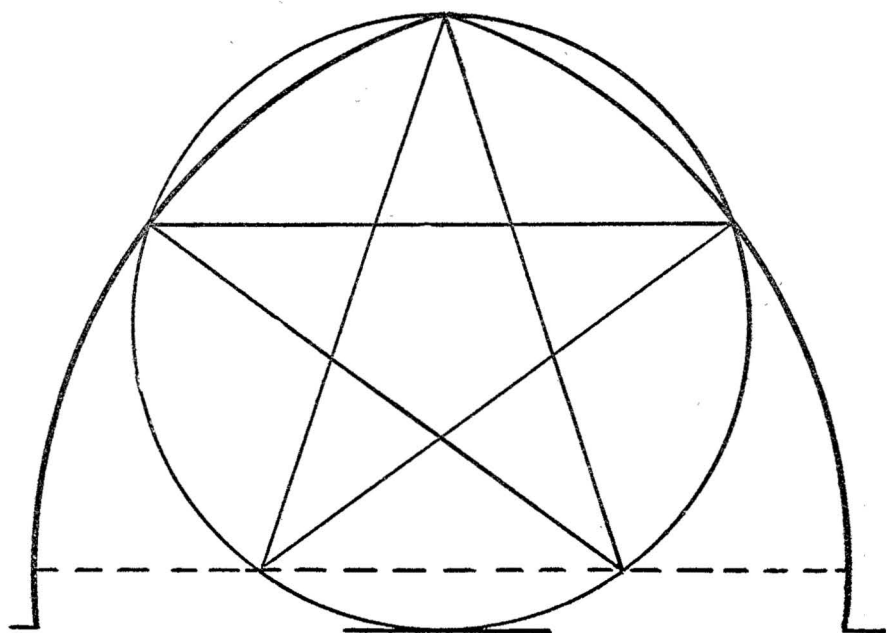
Que ceci soit dû au mimétisme, à l'action des lignes de forces ou à d'autres causes, l'ogive *agit* sur l'homme.

L'homme, sous l'ogive, se redresse. Se met *debout*.

Historiquement, même, c'est très important. C'est de l'ogive que date la prise de conscience individuelle de l'homme, auparavant réduit dans la servitude la plus complète par la « race des seigneurs ». C'est de l'ogive que date la *commune*.

C'est, religieusement, plus important encore car, physiologiquement, les « courants », telluriques ou autres, ne peuvent passer dans l'homme que par une colonne vertébrale droite et verticale. On ne saurait promouvoir les hommes vers un stade supérieur qu'en les mettant debout.

L'OGIVE DE CHARTRES



Construite sur l'étoile à cinq branches,
c'est la représentation traditionnelle de l'homme.

Cette « valeur » humaine de l'ogive était si bien connue des constructeurs de cette époque que, dans l'abbatiale romane de Vézelay, on surmonta le porche roman, qu'on ne voulait — ou ne pouvait — détruire, d'une sorte d'immense gâble ogival ; encore que celui-ci ne réponde à aucune nécessité architecturale.

On le voit encore dans la forme et les proportions mêmes de l'ogive de Chartres ; non celle du portail — qui vaudrait, sans doute, l'analyse — mais celle des arcs doubleaux de la voûte.

Elle est, en effet, construite sur la traditionnelle représentation de l'homme dans l'étoile à cinq branches.

Cette étoile est inscrite dans le cercle ayant pour diamètre la hauteur de la clé de voûte. Les deux pointes basses sont les centres des arcs de cercle qui forment les deux côtés de l'ogive. Ces arcs coupent le cercle aux deux pointes hautes latérales. La clé de voûte est située à la pointe supérieure de l'étoile.

Cette inclusion de l'homme dans la voûte est-elle seulement symbolique ? Et même, dans ce cas, le symbole demeure-t-il sans action directe sur l'homme lui-même ? Il est peu probable que ce soit sans pensée d'action que le maître d'œuvre ait fait de cette voûte un développement de l'homme, ainsi intégré dans l'harmonie générale du bâtiment.

De cette ogive, les « inventeurs » du gothique allaient tirer bien plus encore en la croisant.

C'était retrouver là le grand secret de la pierre

Les mystères de la cathédrale de Chartres

musicale, de la pierre sous tension, perdue depuis qu'on ne savait plus transporter les énormes tables des dolmens.

La croisée d'ogives est bâtie sur le principe de la transformation de poussées latérales en poussée verticale. C'est un ensemble de ressorts de pierre dans lequel la voûte ne pèse plus, mais « gicle » vers le haut sous les poussées des contreforts latéraux.

Le monument gothique exige, pour durer, un ajustement parfait entre poids et poussées ; le poids créant cette poussée devient, à lui-même, sa propre négation. Ce ressort de pierre demeure donc sous une tension constante que l'art du maître d'œuvre peut « accorder » comme une corde de harpe...

Car la cathédrale gothique n'est pas un instrument de musique seulement par comparaison.

(Ceci fait, évidemment, justice de l'évolutionnisme officiel qui veut voir, dans le gothique, une sorte d'aboutissement du roman, plus facile et moins cher à construire. Pourtant, les deux systèmes sont aux antipodes l'un de l'autre. Le roman, statique par essence, a ses forces dirigées *du haut vers le bas* ; la voûte pèse sur les murs. Le gothique, bâti sur une dynamique de pression, a ses forces dirigées *du bas vers le haut*. La voûte romane s'écroule ; la voûte gothique saute...

On peut, sans doute, les trouver réunis dans un monument. Non point dans la voûte ! Des soubassements, des murs romans ont pu servir de soutien à des lancées gothiques et les constructeurs ne se sont

pas fait faute, quand ils le pouvaient, d'utiliser comme étais les massifs contreforts romans, de conserver murs et fenêtres romans, mais ceci n'implique point que l'on puisse passer, par degrés évolutifs, de l'un à l'autre.)

Mais, pourquoi ce terme : « gothique » ? Il n'y a rien de goth en ces constructions qui, assez bizarrement, ne connaissent leur plein développement que dans les limites de l'ethnie celte.

On a proposé bien des étymologies. Trois semblent valables.

— 1^o *Une étymologie celte.* En celte, *Ar-Goat*, c'est le pays du bois, le pays des arbres ; or, non seulement le gothique prend parfois l'apparence de futaies mêlant leurs frondaisons mais encore, avant d'être un travail de tailleurs de pierres et de maçons, le monument gothique est œuvre de charpentiers. La voûte gothique, tracée au sol et préfabriquée, se monte sur échafaudages calibrés.

Sans charpentiers, sans bois, pas de voûte sur croisées d'ogives ; c'est un art *goatique*.

— 2^o *Une étymologie grecque.* Gothique viendrait de *goëtie* : magie, du grec *Goes* : sorcier, *goëtis* : sortilège, *goétéou* : fasciner. C'est un art d'*envoûtement* — le terme est direct. Il y aurait, certes, beaucoup à dire sur cet *envoûtement*, cet *envolument*, cette mise sous voûte ; ce passage du droit au courbe ; d'une géométrie linéaire, terrestre, à une géométrie

Les mystères de la cathédrale de Chartres

courbe, cosmique... Retenons seulement l'idée d'action magique.

C'est un art *goétique*.

— 3^o *Une étymologie cabalistique.* Celle-ci nous est donnée par le savant Adepte *Fulcanelli* dans *Le Mystère des cathédrales*¹ où il fait dériver l'art gothique de l'*argotique*, de la nef *Argo*; de la langue *argotique*, primitivement langue secrète, cabalistique, alchimique. C'est là le côté de la science cachée incluse dans la cathédrale; de la science hermétique qui fait, de la cathédrale, un athanor de transmutation humaine.

Comme il arrive souvent, les trois étymologies se chevauchent et sont exactes.

La cathédrale est construite *goatiquement*, non seulement sur calibres de bois, mais encore selon les règles de l'accroissement végétal. Elle est construite *goétiquement*, pour agir magiquement sur l'homme et selon des lois harmoniques dont l'action est patente. Elle est construite *argotiquement*, selon des lois « religieuses » qui en font le plus beau vaisseau d'évasion vers l'au-delà jamais réalisé.

Ces trois aspects, nous les retrouverons dans les « trois tables » qui sont à l'origine des proportions et des dimensions de la cathédrale de Chartres.

1. Fulcanelli : *Le Mystère des cathédrales*. Pauvert. 1964.

Un étonnant savoir

Le gothique est sorti, tout armé, de cerveaux qui contenaient un étonnant savoir.

Il fallut, pour réaliser la voûte gothique et son « ensemble », inventer rien moins — sept cents ans avant Monge — qu'une géométrie descriptive permettant, sur simple épure au sol, non seulement les interpénétrations de volumes, droits ou courbes, mais encore l'accord des poussées et des contre-butées. Et ceci par le simple jeu de développements géométriques harmoniques.

Cette science, qui n'est pas perdue, du moins pour sa partie matérielle, a été enseignée aux constructeurs religieux par les moines de Cîteaux; ces « missionnaires du gothique », comme les nommait Pierre du Colombier.

Les constructeurs de ces temps lointains l'ont transmise aux apprentis de leurs fraternités. Elle a ainsi pu parvenir jusqu'à nos jours et elle s'enseigne encore

Les mystères de la cathédrale de Chartres

dans les « cayennes » des Compagnons des Devoirs, héritiers de ces fraternités. Ils ne font pas mystère de la détenir. Ils ne font, non plus, mystère de son origine, mais ils la gardent strictement secrète, ainsi que d'autres enseignements traditionnels.

On les connaissait, au siècle dernier, sous le nom de « Compagnons du Tour de France ». C'est à eux qu'Eiffel fit appel pour construire sa tour, et Viollet-le-Duc pour ses restaurations. Quelles que soient leurs croyances, ils ont conservé du travail une conception et une philosophie quasi religieuses dans le respect absolu de la personne et de la liberté humaines.

Ce respect est absolument « dans la ligne » de la conception gothique qui est de donner aux hommes l'instrument rationnel d'évolution vers une plus grande plénitude d'eux-mêmes.

L'ogive du portail en est le plus probant exemple.

Dans le roman, à toute entrée du public se trouve un narthex. C'est un lieu d'arrêt; un lieu d'attente; un lieu de recueillement; un lieu de purification, mais de purification que l'homme doit effectuer sur lui-même.

Avec effort.

Avec le gothique disparaît le narthex. L'ogive du portail *fait* le « travail ». Elle redresse l'homme et, par cela même, lui fait prendre conscience de lui-même. Ce n'est plus un mouton qui pénétrera dans l'église mais, bon ou mauvais, un homme. L'évolution est en route.

Mécaniquement.

Elle se poursuivra, nous le verrons, à l'intérieur, jusqu'à donner sinon la conscience, du moins un certain sentiment « cosmique » qui est déjà un éveil.

Mais qu'on ne s'y trompe pas : la cathédrale est « populaire » — on a presque tendance à dire « laïque » ; destinée au peuple et non à ceux qui recherchent volontairement un certain état. De cela, saint Bernard s'explique très nettement dans sa fameuse lettre à Pierre le Vénérable :

« L'art n'est qu'un *moyen*, utile seulement aux simples et aux ignorants, inutile et même nuisible aux sages et aux parfaits. En conséquence, les moines doivent laisser aux pasteurs des peuples le soin de cultiver l'architecture... »

On a pu croire qu'il rejetait l'art ! Quelle erreur, alors que c'est son ordre qui va propager le gothique, l'enseigner et que, s'il faut en croire Mlle Anne-Marie Armand, il est lui-même « le concepteur de la cathédrale gothique dans sa signification la plus profonde »... Et il est vrai que certaines coïncidences sont troublantes entre les déplacements de Bernard et les mises en chantier...

Mais quelle science devait donc être celle de ces hommes, concepteurs et constructeurs, pour parvenir à réaliser, à cette échelle, de tels instruments d'action ?

On conçoit bien que cette pierre « si tendue qu'on pourrait la faire sonner avec l'ongle », selon l'expression de Claudel, est la réplique du dolmen et de son utilisation des courants telluriques.

Les mystères de la cathédrale de Chartres

Comme dans le dolmen, l'édifice a contact d'eau avec son puits qui existe, originellement, au niveau du chœur de chaque cathédrale.

Mais la cathédrale va plus loin. Elle s'élève dans l'air. Elle plonge — et on la fait très haute pour cela — dans les courants aériens, dans les pluies du ciel, dans les orages de l'atmosphère, dans les grands courants cosmiques.

Elle recueille la lumière, et l'absorbe, et la transforme...

De terre, d'eau, d'air et de feu !

Quel athanor a jamais été plus complet pour réaliser la plus belle des alchimies humaines ?

Car il s'agit bien d'alchimie. Il s'agit bien de transmutation, non de métal, mais d'homme. D'homme que l'on veut conduire vers un stade supérieur d'humanité.

Mais, pour qu'il soit efficace, il fallait que l'« instrument » fût adapté à la Terre, au Ciel et à l'homme.

En ces temps obscurs — et ils l'étaient — d'où pouvait donc venir ce savoir ?

Le Grand Maître des Templiers portait l'*abacus*, qui est le bâton des magisters de constructeurs...

La mission des neuf chevaliers

L'histoire conte qu'en l'an 1118, neuf chevaliers français, *dévots, religieux et craignant Dieu*, se présentèrent au roi de Jérusalem Baudouin II. Ils lui révélèrent qu'ils avaient formé le dessein de s'établir en communauté et de *protéger des larrons et des meurtriers les pèlerins ; et de garder les routes publiques*.

Le roi Baudouin les accueillit courtoisement et accepta leur offre. Il leur donna, pour se loger, une maison qu'il possédait dans une aile de son palais, à l'emplacement de l'ancien Temple de Salomon, dans le *Masjid-el-Aksa*.

Les neuf chevaliers visitèrent ensuite le Patriarche pour lui faire part de la mission qu'ils s'étaient donnée, ainsi que du désir qu'ils avaient d'être considérés comme « Soldats du Christ » et de vivre de façon monacale — ou semi-monacale, car ils restèrent laïques jusqu'en 1128. Le Patriarche les ayant approuvés, ils prononcèrent entre ses mains les trois vœux de

Les mystères de la cathédrale de Chartres

chasteté, obéissance et non-possession personnelle. (Le terme de Guillaume de Tyr est *sine proprio*, que l'on a traduit, un peu vite, par : pauvreté.)

Enfin, les chanoines du Saint-Sépulcre leur cédèrent, moyennant certaines conditions, une place qu'ils possédaient autour de la maison que leur avait prêtée le Roi.

L'histoire conte également que, par suite de l'emplacement qu'ils occupaient sur le lieu de l'ancien Temple de Salomon, le nom leur fut donné de *Chevaliers du Temple* ou *Templiers*... Et c'était là l'effet d'une bien singulière prémonition.

Ainsi débuta la belle légende de l'Ordre du Temple qui devait marquer toute la chrétienté de son empreinte. Et qui s'acheva sur le bûcher de 1314 où Philippe le Bel fit brûler le dernier Grand Maître, Jacques de Molay.

Ce sont, dit-on, de pauvres chevaliers...

Ils ont, pour chef de file, Hugues de Payns qui deviendra le premier Grand Maître de l'Ordre lorsque celui-ci sera constitué.

Hugues de Payns a fief au Nord-Ouest de Troyes, au lieu qui deviendra la première commanderie cheftaine d'Occident. Il est de la parentèle des comtes de Champagne.

Son second est *Godefroy de Saint-Omer*, flamand. C'est certainement à un de ses parents que *Baudouin I^{er}* avait confié Tibériade et la Princée de Galilée.

La mission des neuf chevaliers

Un autre est *André de Montbard*, l'oncle de Saint-Bernard, abbé de Clairvaux. On le sait apparenté aux comtes de Bourgogne.

Payen de Montdidier et *Archambaud de Saint-Amand* sont, également, flamands.

Des autres, on ne connaît que les noms patronymiques, ou seulement les prénoms : *Gondemare*, *Rosal*, *Godefroy* et *Geoffroy Bisol*.

Tout cela fait une pauvreté bien relative. Admettons donc qu'ils étaient pauvres, que leurs écuyers étaient pauvres, que leurs servants d'armes étaient pauvres et que leurs serviteurs étaient pauvres... Car ils ont *forcément* avec eux leurs serviteurs. Un chevalier, en ces temps, ne peut s'armer seul ni combattre solitaire.

Il n'en est pas moins probable qu'ils respecteront leur vœu de n'avoir aucun bien *personnel*; et ce vœu sera respecté pendant toute la durée de l'histoire du Temple, quelle qu'ait été la richesse de l'Ordre.

Le vœu de chasteté mérite également que l'on s'y arrête.

Il se peut que l'état de chasteté corresponde à l'idée que l'on se faisait, en ces temps, d'une assemblée de chevaliers désireux d'assurer le salut de leurs âmes, mais ce sacrifice était peu en rapport avec la mission de gendarmerie des routes pèlerines qu'ils s'étaient assignée. Pour ce genre de tâche, un quelconque soldat, fût-il paillard, vaut n'importe quel chevalier sans tache.

La besogne était, certes, des plus méritoires et utiles. Outre les razzias des armées musulmanes, l'ar-

Les mystères de la cathédrale de Chartres

rière-pays, entre Jaffa et Jérusalem, était infesté de Bédouins pillards auxquels les honnêtes chrétiens indigènes donnaient volontiers un coup de main pour détrousser les pèlerins.

Cependant, cette garde des routes ne faisait-elle pas double emploi avec la mission que s'était donnée un autre ordre, déjà existant, encore qu'il ne fût pas, à ce moment, totalement chevaleresque ; un ordre qui s'était assigné pour tâche d'héberger les pèlerins et *de les défendre* : l'Ordre hospitalier de Saint-Jean de Jérusalem ?

La logique, ainsi qu'une bonne organisation, eût donc voulu que, ces neuf chevaliers qui voulaient défendre les pèlerins, on les adressât à l'Ordre des Hospitaliers.

Il n'en fut rien.

Dans l'histoire, il faut bien le dire, ces neuf chevaliers arrivent à Jérusalem de façon étrange. Ce ne sont pas des croisés, sans quoi ils feraient partie d'un ost, d'une troupe. Ce ne sont pas des pèlerins : les chevaliers venant en pèlerinage étaient tenus, étant hommes d'armes, d'y tirer l'épée « en nom Dieu » et non de frotter les oreilles aux pillards des grands chemins. Or, ils ne participent à *aucune* action guerrière. Ce ne sont pas des résidents en Terre sainte, sans quoi le Roi n'aurait pas été obligé de les loger.

Ils se présentent comme totalement indépendants, et ils sont l'objet, immédiatement, d'une particulière bienveillance de la part du Roi qui leur donne partie de son palais et fait dégager les chanoines du Saint-Sépulcre. Bientôt même, les rois francs ayant émigré

La mission des neuf chevaliers

dans la citadelle de la tour de David, tout le *Templum Salomonis* est abandonné à la seule occupation des neuf chevaliers.

Tout se passe comme si on avait *voulu* leur donner cet emplacement, et *à eux seuls*; car ils y restent SEULS. L'historien Guillaume de Tyr est formel à ce sujet : durant neuf ans, ils refusèrent toute compagnie, tout recrutement sauf — et la chose est à noter — vers 1225, un nouveau chevalier, Hugues, comte de Champagne, qui a abandonné son comté, a répudié femme et enfant pour venir les rejoindre.

Un des plus grands suzerains de France allant garder les voies et communications !

Il eût pu paraître évident — et cela saute aux yeux les moins avertis — que ces neuf, puis dix chevaliers, ne sont pas là pour garder les routes.

Cette mission en masque une autre.

L'autre mission s'effectue au Temple même de Salomon que tout le monde a libéré pour leur en laisser l'entière jouissance.

Les neuf chevaliers forment ce que l'on nommerait, de nos jours, un « commando » en mission.

Et ils ont été envoyés là.

Par qui ?

C'est là qu'il faut se souvenir du vœu d'obéissance.

Le patriarche de Jérusalem avait reçu entre ses mains les vœux des neuf chevaliers : de pauvreté, de chasteté et d'obéissance.

Une question se pose : d'obéissance à qui ou à

Les mystères de la cathédrale de Chartres

quoi ? Les religieux obéissent à une règle, à un supérieur ; mais, en 1123, Hugues de Payns, sur un acte, signe encore comme un laïque.

Il ne s'agit donc point d'obéir à une règle qui n'existe pas encore. Les neuf ne sont pas, officiellement, religieux.

On ne fait pas au Roi de vœu d'obéissance, mais serment d'allégeance.

Ce n'est pas au patriarche de Jérusalem, auquel ils n'ont jamais obéi.

Alors ?

Ce sont les textes qui vont nous répondre.

Il existe, dans les privilèges de l'Ordre de Cîteaux, une formule de serment des Chevaliers du Temple (qui semble être, d'ailleurs, celle des Chevaliers affiliés). La voici :

« Je jure de consacrer mes discours, mes forces et ma vie à défendre la croyance en l'unité de Dieu et des mystères de la Foi ; je promets d'être soumis et obéissant au Grand Maître de l'Ordre ; quand les Sarrazins envahiront les terres des Chrétiens, je passerai les mers pour délivrer mes frères ; je donnerai secours de mon bras à l'Église et aux Rois contre les Princes infidèles ; tant que mes ennemis ne seront que trois contre moi, je les combattrai et jamais je ne prendrai la fuite ; seul je les combattrai si ce sont des mécréants. »

Pourquoi cette pièce dans les privilèges de l'Ordre cistercien ?

Et voici maintenant partie de la formule que devait prononcer le Maître ou Prieur de la province de Portugal, conservée dans un manuscrit de la province d'Alcozaba :

La mission des neuf chevaliers

« Je X... Chevalier de l'Ordre du Temple, et nouvellement élu maître des Chevaliers qui sont en Portugal, promets... d'être soumis au Maître général de l'Ordre, selon les statuts qui nous ont été prescrits par Notre Père saint Bernard... et que je ne refuserai point aux religieux, principalement aux religieux de Cîteaux et à leurs abbés, comme étant nos frères et nos compagnons, aucun secours... »

Le texte est clair : « aux religieux de Cîteaux et à leurs abbés, comme étant nos frères et nos compagnons ». Le mot : « frère » pourrait prêter à équivoque par son extension à toute la gent monacale, mais aucune équivoque ne peut être faite sur le terme : « compagnon ». Ce sont ceux qui mangent le même pain, qui vont de compagnie, qui sont attelés au même travail.

Mais il existe un autre texte plus explicite encore.

En avril 1310, lors du procès des Templiers, Frère Aymery, du diocèse de Limoges, déposa devant les procureurs pontificaux, au nom des Templiers détenus à l'abbaye Sainte-Geneviève, une défense en forme de prière, qui est en même temps une profession de foi et un rappel des œuvres de l'Ordre.

On y lit (il s'adresse à Dieu) :

« ... Ton Ordre, celui du Temple, a été fondé en Concile général pour l'Honneur de la Sainte et Glorieuse Vierge Marie, Ta Mère, par le Bienheureux Bernard, Ton Saint Confesseur, élu pour cet office, par la Sainte Église Romaine. C'est lui qui, avec d'autres prud'hommes, l'enseigna et lui confia sa mission. »

Puis, encore, s'adressant à la Vierge :

Les mystères de la cathédrale de Chartres

« *Sainte Marie, Mère de Dieu... défendez votre religion* (lisez votre Ordre), qui a été fondé par votre saint et cher confesseur, le Bienheureux Bernard... »

C'est clair, net et complet. Le patron, c'est Saint Bernard, et le vœu d'obéissance, avant constitution officielle, allait à lui. Et une *mission* leur a été confiée, dont ils ne sont pas les « inventeurs ». Ils obéissent.

A l'appui de ceci, un faisceau de coïncidences pourrait, à bon droit, faire figure de preuve indirecte.

Le chef, Hugues de Payns, vassal du comte de Champagne et son parent, est un assez proche voisin de l'abbaye cistercienne de Clairvaux dont l'abbé est Saint Bernard. Il serait invraisemblable que Bernard, conseiller, sinon « directeur » de toute la noblesse de Champagne ne l'ait pas connu.

André de Montbard est le propre oncle de Saint Bernard, le frère de sa mère, Aleth de Montbard. Quand on sait l'influence qu'exerçait l'abbé sur sa propre famille, il est difficilement admissible qu'André n'ait pas sollicité, au moins, l'avis de Bernard, avec lequel il demeurera d'ailleurs en rapports épistolaires... et s'adressant à lui comme à son supérieur direct.

Plus tard, c'est le propre suzerain de Clairvaux, le donateur des terres abbatiales, Hugues de Champagne, qui rejoindra les chevaliers en Terre sainte...

Les autres chevaliers connus sont flamands. Or, à la mort du roi de Jérusalem, Baudouin I^{er}, la royauté avait été proposée à son frère Eustache de Boulogne. Celui-ci se mit en route mais, rendu dans les Pouilles,

il apprit que son cousin, le comte d'Édesse, s'était déjà fait couronner ; il rebroussa alors chemin *en laissant à ses chevaliers licence de poursuivre leur voyage outre-mer.*

La route des Flandres vers l'Italie passe par la Champagne ; il est donc normal qu'Eustache de Boulogne ait pris contact avec le souverain dont il traversait les terres : le comte de Champagne, Hugues, le futur Templier qui, d'autre part, rentrait de Terre sainte ; et, également, avec la personnalité religieuse la plus marquante d'Occident : Bernard de Clairvaux.

Tout converge, on le voit, vers le saint abbé, plus ou moins par l'intermédiaire du comte de Champagne, dont la figure, assez mystérieuse, paraît liée de très près à l'origine de l'histoire.

Je tiens pour probable, parce que la logique le veut ainsi, que les trois chevaliers flamands : Hugues de Saint-Omer, Payen de Montdidier et Archambaud de Saint-Amand faisaient partie de l'escorte d'Eustache de Boulogne et que, au moins les deux chevaliers champenois : Hugues de Payns et André de Montbard, envoyés en mission par Saint Bernard, se joignirent à cette escorte.

Ceci suppose qu'Eustache de Boulogne était peu ou prou au courant de la mission dévolue aux Champenois et, si l'on y réfléchit, c'est parfaitement normal : Eustache partait pour être roi de Jérusalem et se trouvait donc être l'homme le plus capable de les aider dans cette mission.

Lorsque, rendu dans les Pouilles, il apprit que

Les mystères de la cathédrale de Chartres

le trône était déjà occupé par son cousin, il prit la décision de ne pas poursuivre son voyage, il laissa quelques-uns de ses chevaliers s'incorporer à la mission de Hugues de Payns pour aider cette mission auprès du nouveau roi, Baudouin II, également flamand, et dont ils étaient, sans doute, parents.

J'ai, parfois, l'impression que tout ceci a été conté, sous le voile de l'allégorie, dans les romans de la Table ronde, du moins dans les épisodes qui concernent directement la conquête du Saint-Graal, où l'on voit Lancelot découvrir le Château Aventureux où se trouve le vase sacré, mais ne pouvoir l'atteindre, Galaad y parvenir, et Perceval utiliser le Graal.

Car, en fait, c'est bien du Graal qu'il s'agit.

Dans le Temple de Salomon

Il est bien évident que Bernard de Clairvaux n'a pas envoyé Hugues de Payns, ni son oncle André de Montbard pour garder les routes. Cela n'est pas la raison non plus pour laquelle Eustache de Boulogne s'est séparé de ses chevaliers. Ou encore pour laquelle Hugues de Champagne, en 1125, abandonnera son comté, qui est presque un royaume.

Mais, si la garde des routes est un « masque », quelle pouvait donc être la mission réelle des neuf chevaliers ?

Ils ont été choisis chevaliers, c'est-à-dire braves — et pas seulement physiquement, sans doute — et entraînés aux armes. Et cependant, ils ne se battront pas ; ils ne doivent risquer leur vie qu'au minimum...

Leurs gardes les obligent à vivre au contact du monde, mais on a exigé d'eux qu'ils se conduisent comme des moines ; qu'ils restent chastes et non soumis aux passions. Rien ne doit les dévier de leur tâche.

Les mystères de la cathédrale de Chartres

Ils doivent rester, non pas pauvres, mais sans possession personnelle. Il est donc impossible de les acheter.

Enfin, ils doivent obéir absolument. La mission prime tout.

Il faut, pour que des hommes consentent à de tels sacrifices, que la mission ait été et bien haute et bien grande !

Toutes choses étant égales par ailleurs, comment ne songerait-on pas à la réunion de tous les savants atomistes que l'on a parqués, vers la fin de la dernière guerre, dans le désert américain de Los Alamos, pour y construire la première bombe atomique ?

L'empressement mis à leur céder l'emplacement du Temple de Salomon montre assez que c'est en ce lieu que se trouve la clé de l'énigme. Autrement, il paraîtrait invraisemblable que l'on ait abandonné à neuf chevaliers un emplacement dont s'accommodaient, à la fois, le Roi, sa maison et les chanoines du Saint-Sépulcre.

On leur donne vraiment leurs aises, à ces pauvres chevaliers ; des aises qui excèdent de beaucoup les besoins de gardes de voies et communications !

Et si ces neuf chevaliers ont voulu demeurer *seuls* c'est, nécessairement, qu'ils ont, non point sur les routes mais dans le Temple, une activité secrète.

Quelle activité ? Il ne peut s'agir que de trouver quelque chose de caché et, effectivement, ils vont déblayer, sous l'emplacement du Temple, les immenses écuries de Salomon qui étaient, certaine-

Dans le Temple de Salomon

ment, obturées avant leur venue car nulle mention n'en est relevée depuis la destruction du Temple.

Jean de Würzburg, croisé allemand, qui vit ces écuries, les décrit ainsi : *On voit une écurie d'une capacité si merveilleuse et si grande qu'elle peut loger plus de deux mille chevaux ou mille cinq cents chameaux.*

Il n'est qu'une seule explication possible : les neuf chevaliers sont venus là pour découvrir, garder, emporter quelque chose de particulièrement important puisqu'il fallait des chevaliers d'armes ; de particulièrement sacré puisqu'il fallait des hommes qui fussent au-dessus des passions humaines ; de particulièrement précieux et dangereux puisqu'il fallait garder un secret absolu.

Quel objet pouvait être aussi important, aussi sacré, aussi précieux, aussi dangereux ?

Sinon l'Arche d'Alliance et les Pierres de la Loi.

Car l'Arche et les Tables de la Loi ne sont peut-être pas ce que l'on pense généralement.

Que sont donc l'Arche et les Tables de la Loi ?

L'Arche est un coffre de bois résineux recouvert de deux plaques d'or, à l'intérieur et à l'extérieur. Électriquement, c'est un condensateur.

Dieu était bon électricien — et Moïse également, qui joint à ce condensateur quatre antennes métalliques, sous forme de « chérubins », pour recueillir l'électricité statique...

Était-ce suffisant pour foudroyer un homme comme

Les mystères de la cathédrale de Chartres

le fut ce pauvre Uzza qui voulut, un jour, toucher l'Arche ? Ce l'était, en tout cas, assez pour donner une forte secousse, voire pour tirer des étincelles.

L'Arche est un coffre qui assure sa propre protection. Ce n'est, cependant qu'un coffre. L'important, c'est son contenu : les Tables du Témoignage ou « Tables de la Loi ».

Le Livre de l'Exode dit :

(31-38) *Quand il eut achevé de parler avec Moïse, sur la montagne du Sinaï, l'Éternel lui donna les deux tables du Témoignage, Tables de pierre, écrites du doigt de Dieu.*

On sait comment, quand Moïse descendit du Sinaï, il trouva le peuple sacrifiant au veau d'or. Il se mit en colère, brisa les tables, réduisit le veau d'or en poudre, répandit cette poudre sur l'eau et la fit boire au peuple...

... Dont, disent les mauvaises langues, le peuple garda une inextinguible soif d'or...

Enfin, la colère de Moïse s'apaisa ; celle de Dieu également qui consentit à graver de nouvelles tables « écrites des deux côtés ». Ce qui peut signifier : lisibles à l'endroit et à l'envers ou : dans les deux sens, exotériquement et ésotériquement.

Moïse déposa les pierres dans l'Arche et organisa une garde de lévites « donnés à Dieu ». Les lévites n'accomplissent d'ailleurs leur service de garde que de 25 à 50 ans. Après, ils passent dans la réserve. Moïse veut une garde solide : ni des enfants de chœur ni des vétérans. Et l'étranger qui s'approche des Tables est puni de mort.

Qu'est-ce donc que cette Loi si précieuse ?

Une littérature de patronage la présente comme étant constituée par les dix commandements, plus les impératifs rituels ou moraux donnés par Moïse. C'est jouer sur les mots. Cela, c'est la Loi de Moïse, ce n'est pas la Loi de l'Éternel. Et ce n'est pas secret, bien au contraire. C'est écrit, proclamé, enseigné.

C'est une discipline ; et ce n'est pas dans l'Arche.

Les Tables de la Loi, c'est quelque chose d'extrêmement sacré, puisque cela vient de Dieu ; d'extrêmement précieux, puisque c'est un contrat de puissance ; d'extrêmement dangereux, puisque nul n'y a accès, pas même les lévites de garde. Seul le Grand Prêtre ; et encore cet accès sera-t-il réduit, par Salomon, à une seule fois par an !

Il s'agit d'une loi divine.

Il est bien écrit que la puissance promise à Israël vient de ces Tables : alors, ou bien elles sont un talisman, ou bien elles sont un *moyen* de puissance.

L'Éternel n'est pas un petit sorcier fabriquant de médailles ou d'amulettes. Il faut donc que ces Tables soient un *moyen*.

Ce sont les Tables de la Loi, les Tables du *Logos*, du Verbe, de la Raison, de la Mesure, du Rapport, du *Nombre*.

« *J'ai fait tout avec Nombre, avec Mesure et avec Poids* », dit l'Éternel dans la Genèse. La Loi divine est celle du Nombre, de la Mesure et du Poids.

Dans le langage actuel, on dirait des Tables de la

Les mystères de la cathédrale de Chartres

Loi que ce sont *les Tables de l'équation de l'Univers*.

Posséder les Tables de la Loi, c'est donc avoir la possibilité d'accès à la connaissance de la grande Loi d'unité régissant les mondes, de remonter des effets aux causes et, conséquemment, d'*agir* sur les phénomènes qu'engendrent les causes en se diversifiant vers la pluralité.

On comprend que Moïse ne trompait pas le peuple hébreu quand il lui promettait, au nom de l'Éternel, puissance et domination PAR les Tables de la Loi. Mais il allait de soi que Moïse ne voulait donner la possibilité d'utiliser l'instrument de puissance qu'à ceux qui en avaient acquis la dignité; et c'est pourquoi, non seulement il interdit l'accès aux Tables, mais encore il prit le plus grand soin de mettre la lumière sous le boisseau.

En admettant qu'un homme fût parvenu à franchir la triple défense des lévites armés, de l'Arche électrifiée et des défenses secrètes (celles qui donnaient des « hémorroïdes » aux Philistins), encore eût-il fallu, pour utiliser les Tables, que cet homme ait été initié à leur lecture.

Cette initiation, Moïse la donne dans un commentaire en langue sémitique et dans une écriture qu'il invente peut-être. Et cette écriture, il la crypte au moyen d'un système numéral qui sera appelé plus tard la *Kabbale*.

Le secret est bien scellé. Et plus encore qu'il ne semble.

Puisque les commentaires de Moïse, qui sont constitués par ses livres sacrés, étaient cryptés, ils ne

devaient, en aucun cas, être modifiés, même d'un iota. Tout changement rendrait la cryptographie indéchiffrable.

Et l'on commence à comprendre pourquoi Étienne Harding, Saint Étienne, abbé de Cîteaux, et bien que son Ordre fût « contemplatif », avait mis, avec tant d'ardeur, dès la conquête de Jérusalem, toute son abbaye à l'étude des textes hébraïques, avec l'aide des savants rabbins de Haute-Bourgogne; et pourquoi Saint Bernard fit spécialement un voyage Outre-Rhin pour aller calmer la fureur antisémite des Transrhénans qui organisaient — déjà — de sanglants pogroms.

C'est que les livres hébraïques sont le « Traité de lecture » de la Pierre, et que les Juifs sont les dépositaires de ce Traité.

Il faut revenir sur cette Loi ?

D'où vient-elle ?

De Dieu, bien sûr, qui l'écrivit lui-même, de son Doigt, sur la Pierre; *à l'endroit et à l'envers*.

C'est un miracle.

Mais le miracle, c'est le nom que donnent les hommes à ce qui dépasse leur entendement; ou qu'on veut leur faire croire. Convoquer Dieu pour un miracle, c'est vouloir l'assujettir à l'idée que se font les hommes des lois qui régissent le monde. C'est ramener Dieu dans *notre* temps et dans *notre* espace. C'est le ramener au rang de démiurge, sinon de sorcier.

Tout vient de Dieu, sans doute, mais, sur le plan

humain, tout se matérialise par le truchement des hommes.

Moïse vient d'Égypte. Tout le savoir égyptien était concentré dans le Temple. Moïse était du Temple et fut instruit dans toute la science des Pharaons (*Actes VII-2*).

Bien qu'elle n'ait pas utilisé les matières plastiques, le moteur à explosion et les détersifs à laver la vaisselle — toutes choses qui empoisonnent la terre, l'air et l'eau — l'élite sacerdotale égyptienne a possédé une science qui s'inscrit encore dans ses monuments, une science alchimique qui a même gardé le nom de son sol, et une science humaine dont la plupart des aspects nous sont encore inconnus.

Ce savoir, il est probable qu'inspiré par Dieu, Moïse, au Sinaï, l'a condensé en formules et, comme le papyrus est fragile, l'a gravé sur la pierre.

La Loi n'en est d'ailleurs pas moins divine, comme toute loi *vraie*.

Quelques mots, encore, sur l'Arche.

Le savoir, quel qu'il soit, ne présente qu'un intérêt spéculatif. Pour qu'il ait une utilité humaine, il faut le mettre en action. Pour réaliser une œuvre, il faut des ouvriers. Israël oublia cet évident principe, c'est pourquoi il ne lui fut jamais donné de réaliser lui-même l'œuvre dont les données se trouvaient dans les Tables de la Loi. Salomon, roi de Jérusalem, dut faire appel à Hiram, roi de Tyr, pour construire son Temple.

Dans le Temple de Salomon

Les fils de Saint Benoît ne l'oublieront pas...

Il faut des ouvriers, certes, mais aussi faut-il la mesure. Plus haute ou plus basse, la pyramide de Chéops n'est qu'un beau tas de pierres. Plus grand ou plus petit, le diapason ne donne plus le LA. Il faut disposer d'une mesure valable, dénominateur commun entre le monde et l'homme.

Il semble qu'avec les Tables de la Loi, ce soit une unité de mesure qui ait été introduite dans l'Arche sous la forme de la Verge d'Aaron, le bâton vivant. Elle en disparut au temps de Salomon.

Sans doute est-ce également une unité de poids que la manne contenue dans un vase, placé aussi dans l'Arche par Moïse : *Moïse dit à Aaron : « Prends une urne, mets-y un omer de manne et place cette urne devant l'Éternel afin qu'elle soit conservée de génération en génération » — or, l'omer est la dixième partie de l'épha.*

Une question demeure posée : au temps des Croisades, l'Arche était-elle encore dans les souterrains du Temple de Salomon ?

L'Arche cachée

L'existence de l'Arche dans les souterrains du Temple de Salomon découle de l'histoire même de l'Arche.

Cette histoire est écrite dans la partie historique de l'Ancien Testament, de Moïse jusqu'à Salomon, puis elle disparaît des écrits, sauf apocryphes.

Sous la conduite de Moïse, et sévèrement gardée, l'Arche suivit ou précéda le peuple, du désert du Sinaï à Horma, au pays de Moab, au pays de Galaad. Après la mort de Moïse, sous la conduite de Josué, elle passa le Jourdain et entra en Palestine où elle suivit les vicissitudes des combats.

Elle semble être demeurée à Silo assez longtemps.

Aux temps de Samuel, les Philistins battirent Israël et l'Arche de Dieu fut prise et emportée à Ashod, dans le temple de Dagon où elle causa quelques ravages, notamment en frappant les habitants de la ville d'hémorroïdes (il serait étonnant que la traduc-

Les mystères de la cathédrale de Chartres

tion fût exacte. J'ai tendance à penser qu'il s'agissait d'accidents hémophiliques auxquels une action radioactive n'était peut-être pas étrangère; action peut-être provoquée par la manne).

D'Ashod, toujours en la possession des Philistins, elle fut transportée à Gath, puis à Ekron, toujours avec les mêmes effets sur les habitants de ces lieux. L'Arche se défend elle-même, ce qui n'est pas du tout scientifique au sens actuel du terme; mais il faut bien croire qu'on lui avait fourni quelques « charmes » de défense.

Finalement, effrayés, les Philistins la rendirent aux Israélites qui la transportèrent à Kirjath-Jearim, d'où David la fit transporter à Jérusalem, dans sa demeure de Sion. Salomon devait la faire mettre dans le Saint des Saints du Temple qu'il fit construire.

Après le Livre de Josué, il est peu fait mention de l'Arche, sinon comme un objet sacré, un « porte-chance » dont les auteurs ignorent ou veulent paraître ignorer la valeur profonde. David, seul, y attache quelque importance, autre que de vénération. Il danse devant elle, ce qui lui vaut le mépris d'une snobinette de l'époque.

Il semble bien que David le musicien, vainqueur des puissances matérielles sous la forme de Goliath, ait été kabbaliste et ait tenté d'approcher la connaissance inscrite dans la pierre. Il est, en tout cas, assez bon géomancien pour fixer le lieu du futur temple; qu'il ne put réaliser, ayant été homme de guerre, mais pour lequel il réunissait des matériaux.

Cette construction devait être l'œuvre de Salomon.

Salomon est l'homme de la paix. Salomon est un sage. Salomon est un « fort ». Salomon est un initié. Nous trouvons dans les Rois :

(I, 4-29) *Dieu donna à Salomon la sagesse, une très grande intelligence, une étendue d'esprit vaste comme le sable qui est au bord de la mer.*

~ (30) *La sagesse de Salomon surpassait la sagesse de tous les Orientaux et toute la sagesse des Égyptiens.*

(31) *Il était plus sage qu'aucun homme...*

Et cet homme si sage construit le Temple. Ou, plus exactement, il le fait construire car il n'a pas à sa disposition un peuple de constructeurs ; et surtout pas de constructeurs religieux, initiés. Il est obligé de s'adresser à Hiram, roi de Tyr : *Je me propose donc de bâtir une maison à la gloire du Nom de l'Éternel*, lui écrit-il (« *Īn nomini Dei da gloriam* », diront d'autres).

Toutefois, c'est lui, Salomon, qui donnera le plan ; ce qui suppose, entre autres connaissances, celles des proportions cosmiques et de la mesure-étalon.

Mais Salomon est sage, c'est-à-dire savant en science cachée ; il est donc kabbaliste. Il *peut* lire les Écritures saintes ; il possède la clé du déchiffrement de la Loi ; il possède les Tables de la Loi ; il possède le bâton-mesure d'Aaron. Et il fait le plan du Temple.

Il semble bien que Salomon, nouveau Moïse, ait également composé un nouveau « commentaire » aux Tables de la Loi ; commentaire évidemment crypté qui était, en même temps, son « testament » d'adepte : *Le Cantique des Cantiques*.

Il se servit, pour cela, d'un thème ancien, égyptien, qui était donné pour un écrit de la plus haute

Les mystères de la cathédrale de Chartres

valeur initiatique; et si ce chant d'amour, apparemment profane, fut introduit parmi les livres sacrés, ce n'est certainement pas sans raisons... Comme ne furent pas sans raisons les quelque *cent vingt* sermons que lui consacra Saint Bernard...

Beau sujet de littérature sacrée, en vérité, pour des moines blancs, que ce livre truffé d'images érotiques mais dont le premier vers affirme et dénonce le contenu hermétique

Je suis noire mais je suis belle, filles de Jérusalem!

Mais l'alchimie et l'architecture sacrée paraissent inséparables...

En n'introduisant pas dans ses disciplines le travail de la matière, sauf agricole, peut-être Moïse voulut-il cantonner Israël au simple rôle de gardien de l'Arche; mais, quoi qu'il en soit, grâce à Hiram-Abi, le Phénicien, capable d'utiliser la « vieille mesure », le Temple fut construit.

La tradition initiatique de la « magie manuelle » des constructeurs venait, sans doute, aux Phéniciens, des constructeurs de temples égyptiens. Ce sont eux, probablement, qui la transmirent aux Grecs et, par ceux-ci, la tradition parvint à notre Occident médiéval... Les compagnons pontifes et constructeurs d'églises se rattachent volontiers à cette tradition des « fils d'Abiram ».

Nous les retrouverons.

Le Temple construit, Salomon fit mettre l'Arche dans le Saint des Saints. La dernière mention « directe » faite de l'Arche dans les livres sacrés se trouve dans les Rois :

(I, 8-12) *Alors Salomon dit : « L'Éternel a déclaré qu'il habiterait dans l'obscurité. J'ai achevé de bâtir une maison qui sera Ta résidence, ô Dieu, une demeure où Tu habiteras éternellement. »*

Après cela, nulle mention dans les livres historiques ; seulement des légendes.

Selon l'une d'elles, le fils de Salomon et de la reine de Saba serait venu rendre visite à son père qui l'aurait instruit puis lui aurait confié l'Arche avec vingt lévites pour son service.

L'Arche aurait été, alors, transportée en Éthiopie où elle se trouverait encore.

Selon une autre version, le fils aurait volé l'Arche.

Il est certain que le clergé chrétien d'Abyssinie prétend détenir encore actuellement l'Arche que, seul, le Patriarche serait admis à contempler une fois par an, selon les prescriptions de Salomon pour le Grand Prêtre.

Il semblerait étonnant que Salomon ait pu donner à son fils, pour l'emporter, l'Arche d'Alliance, sans que le peuple protestât, puisque c'était là la preuve que l'Éternel avait « élu » son peuple et lui avait promis la royauté sur tous les autres peuples.

Étonnant, également, serait que le fils de Salomon ait pu voler l'Arche dans le Saint des Saints si bien gardé. D'autant que le Temple était interdit aux

Les mystères de la cathédrale de Chartres

étrangers sous peine de mort. Mais il n'apparaît nullement impossible que Salomon ait fait « tirer copie » des Tables, et même de l'Arche, pour les remettre à ce fils, après, sans doute, l'avoir instruit.

Quand Nabuchodonosor prit Jérusalem, aucune mention de l'Arche n'est faite dans le butin. Il fait brûler le Temple en 587 avant Jésus-Christ. Et l'Arche brûle avec lui, dit Wegener.

Or, il est certain que l'Arche a été enterrée. Et Salomon n'a-t-il pas dit qu'elle demeurerait *dans l'obscurité* ? ce qui ne pouvait être le cas du Saint des Saints.

Il existe encore une autre preuve de cet enterrement.

Les rabbins avaient coutume (c'est après la disparition du Temple) d'enfermer la nourriture des offrandes dans l'armoire où l'on conservait les rouleaux de la Thora. Ces nourritures attirèrent les souris et « l'autorité rabbinique publia plusieurs décrets pour mettre fin à cette interprétation abusive des textes ; mais toutes les denrées alimentaires qui avaient été en contact avec les livres sacrés, que fallait-il en faire ? On ne pouvait décemment pas les jeter aux ordures ; elles devaient finir dans une *ghénizah* (cimetière des choses sacrées). Fort à propos on rappela à ce sujet une vieille tradition : *Quand l'Arche de l'Alliance fut ensevelie*, on porta à la *ghénizah* le récipient contenant la manne, parce qu'il s'était trouvé en contact avec les Tables de la Loi¹. »

1. Del Medico : *Les Manuscrits de la mer Morte*, d'après Yom. 52 b.

Donc, l'Arche fut enterrée. Même si ce ne fut pas par Salomon, il est certain que, dans Jérusalem assiégée, l'Arche était le premier objet qui devait être soustrait aux possibles vainqueurs. Et si Nabuchodonosor ne trouva pas l'Arche, c'est qu'il n'avait pas assez fouillé, s'il le fit.

On retrouve mention de l'Arche dans le *Document de Damas*, écrit caraïte, datant du 1^{er} siècle de l'ère chrétienne. Les Caraïtes semblent assez proches des Esséniens :

« Mais David n'avait pas lu dans le livre de la Loi, scellé, qui était dans l'Arche; et celle-ci ne fut pas ouverte, en Israël, depuis la mort d'Éliézer, et de Josué, et du Sauveur. Et comme les vénérables qui sacrifièrent à Astarté s'étaient rendus impurs, *elle fut cachée jusqu'à ce que surgît Çaddoq* ¹. »

Flavius Josèphe, dans ses *Antiquités judaïques* la signale, certes, à Ascalon.

Je crois plus vraisemblable que les Tables de la Loi, utilisées par Salomon au moment où elles devaient l'être, furent ensuite remises en crypte, en sommeil, telle la princesse jusqu'à ce que vienne l'éveiller le Prince Charmant, aux temps prescrits.

Car, dit le *Cantique des Cantiques* :

*N'éveillez, oh! n'éveillez la Bien-Aimée
Qu'à l'heure choisie par Elle.*

On ne peut écarter *a priori* la possibilité que l'Arche ait été découverte par les Arabes lorsqu'ils prirent

1. Del Medico : *Les Manuscrits de la mer Morte*, d'après Yom. 52 b.

Les mystères de la cathédrale de Chartres

Jérusalem. Si mention en était faite dans les écrits musulmans, ce ne serait probablement que sous une forme allégorique. Ce pourrait être l'explication de la vénération que professent les légendes musulmanes pour Suleïman ben Daoud (Salomon fils de David); et de l'érection de la mosquée *El Aksa* au lieu du Temple.

Cela pourrait expliquer l'acharnement mis, par les juifs et les musulmans réunis, à défendre, lors de la prise de la ville par les croisés, le Masjid-el-Aksa.

Et cela expliquerait également la civilisation musulmane...

Ne cherchait-on pas, par cette défense désespérée, à gagner le temps nécessaire pour parfaire le camouflage de la cachette dans laquelle se trouvait enterrée l'Arche ?

Bien avant les Croisades, une légende courait l'Occident à propos d'un mystérieux prêtre Jean, quasi immortel, qui aurait fondé un royaume chrétien quelque part vers l'Orient, et qui aurait dû, à la fois, son succès et sa longévité à la possession de l'Arche d'Alliance.

Pendant tout le Moyen Age des hommes allèrent à la découverte de ce royaume mystérieux dont on ignorait l'exakte position géographique puisqu'on le situait en Perse, en Inde et jusqu'en Chine. Saint-Louis, lui-même, y expédia des ambassadeurs qui ne revinrent jamais.

Il est probable que ce mystérieux royaume était

L'Arche cachée

l'Abyssinie où la légende situait l'Arche volée par le fils de Salomon et, peut-être, les Coptes d'Égypte avaient-ils répandu le bruit que l'Arche y était réellement — copie ou original.

Et, de toute évidence, ce qui intéressait l'Occident dans ce royaume du prêtre Jean, c'était l'Arche, source de toute-puissance; car, si les savants des monastères avaient quelques lumières sur ce qu'étaient l'Arche et son contenu, il est probable que les laïcs, des rois aux peuples, la considéraient comme un extraordinaire talisman de richesse et de puissance, oubliant ce qu'en avait dit saint Paul : *La Loi n'ayant que l'ombre des biens à venir et non la forme réelle des choses* (Épître aux Hébreux (16, 1).

Mais savants et vulgaires étaient tellement convaincus de sa valeur qu'on peut se demander si les Croisades n'ont pas été « montées » spécialement pour sa conquête.

Le retour en France

Les Templiers ont-ils trouvé l'Arche ? On concevra qu'il ne puisse être donné de réponse absolument certaine à cette question ; qu'il ne puisse exister de preuves absolues. La mission était secrète, et tout aussi secret est demeuré son résultat : échec ou succès.

Mais il existe des présomptions, et en telle quantité qu'elles peuvent, à bon droit, entraîner, au moins, une certitude morale.

Citons, tout d'abord, pour mémoire, la tradition orale qui fait des Chevaliers du Temple les détenteurs des Tables de la Loi, d'où leur seraient venues puissance et initiation.

A cette légende on peut joindre le poème de Wolfram d'Eschenbach, composé d'après une « geste » disparue de Gyot qui fut, probablement, Guyot de Provins. Ce Wolfram d'Eschenbach, que l'on affirme avoir été templier — mais sans en donner de preuves — et pour lequel le « Graal » est une *pierre*, fait de

celui qui a conquis le Graal un Grand Maître des Templiers. Et il ne semble pas que ce Chevalier ait écrit à la légère, ni pour composer un « best-seller ».

Plus probant, déjà, est le retour des neuf Chevaliers en 1128. Ce retour est, historiquement, ainsi conté :

En 1128, le roi Baudouin II, en proie à des difficultés dues au manque de combattants et d'habitants francs en Terre sainte, envoya au Pape un message pour demander du secours. Il pria Hugues de Payns d'être, auprès de ce Pape, son ambassadeur.

Hugues de Payns était certainement un homme fort remarquable et d'assez haute noblesse pour remplir ce rôle d'ambassadeur qui devait comporter, en plus de la remise du message, un plaidoyer que Baudouin le jugeait capable de faire.

Il n'était, cependant, ni des conseillers du Roi — que l'on choisissait généralement pour ces sortes de missions — ni fieffé en Terre sainte. En fait, nous le verrons, ce n'est pas le Roi qui « envoie » Hugues de Payns ; il profite d'un déplacement de celui-ci pour le charger de cette mission.

Et Hugues de Payns part avec presque tous, sinon tous ses compagnons. De source certaine, cinq, au moins, d'entre eux, l'accompagnent et se retrouveront au Concile de Troyes : Payen de Montdidier, Archambaud de Saint-Amand, Geoffroy Bisol, Rosal et Gondeffroy. La garde des routes pèlerines est bien passée au second plan !

Il est évident qu'on ne déplace pas tous, ou presque tous les Chevaliers pour transmettre un simple mes-

sage. Il y a eu un ordre venu d'ailleurs ; Saint Bernard, lui-même, de façon très explicite, reconnaît, dans les préliminaires de la règle qu'il va donner à l'Ordre du Temple, et qu'il a rappelé les Chevaliers, et que leur mission a été remplie.

Ces préliminaires débutent ainsi :

Bien a œuvré Damedieu (Dominus Deus ou Notre-Dame ?) avec nous et Notre Sauveur Jésus-Christ ; lequel a mandé ses amis de la Sainte Cité de Jérusalem, en la Marche de France et de Bourgogne...

L'œuvre est accomplie, avec l'aide de NOUS. Et les Chevaliers ont bien été *mandés* en la Marche de France et de Bourgogne, c'est-à-dire en Champagne, sous la protection, nous le verrons, du comte de Champagne, là où toutes précautions peuvent être prises contre toute ingérence de pouvoirs publics ou ecclésiastiques ; là où, à l'époque, on peut le mieux assurer un secret, une garde, une cachette.

Et l'on est amené à penser que si les Chevaliers se sont déplacés si nombreux, c'est qu'ils escortaient quelque chose qui devait être convoyé et gardé, quelque chose de particulièrement précieux.

Il existe, au portail Nord de Chartres, portail dit « des Initiés », deux colonnettes, sculptées en relief et portant, l'une, l'image du transport de l'Arche par un couple de bœufs, avec la légende : *Archa cederis* ; l'autre, l'Arche qu'un homme recouvre d'un voile, ou saisit avec un voile, près d'un tas de cadavres parmi lesquels on distingue un chevalier en cotte de mailles ; la légende étant : *Hic amittitur Archa*

Les mystères de la cathédrale de Chartres

cederis (*amittitur*, vraisemblablement pour *amittitur*).

Le subtil latiniste qu'est Eugène Canseliet m'écrit à ce sujet : « Les légendes se montrent assez peu parlantes : *Archa cederis* : « tu œuvreras par l'Arche » ; *Hic amittitur, archa cederis* : « ici, on laisse aller, tu œuvreras par l'Arche »... »

Ces légendes m'apparaissent, la première tout au moins, très « parlantes ». N'y a-t-il point là l'explication de certaines données architecturales de la cathédrale de Chartres, dont les résolutions sont, scientifiquement, tellement au-delà de ce que l'on admet du savoir de l'époque (et probablement même de notre époque) que seule l'utilisation d'un document tel que les Tables de la Loi les peut éclairer.

Je reviendrai d'ailleurs, sur ce point.

Les scènes représentées sont évidemment bibliques. On retrouve le transport de l'Arche et sa perte lors de la bataille contre les Philistins. Toutefois, sans vouloir faire un rapprochement, peut-être osé, avec un éventuel transport de l'Arche par les Templiers, je voudrais signaler une bizarrerie :

L'Arche représentée est un coffre muni de roues, un coffre à ferrures, que les bœufs traînent directement, contrairement aux écritures qui disent : « *Ils placèrent l'Arche de Dieu sur un chariot neuf et ils l'emportèrent* » (Samuel II, 6-3).

Il ne peut s'agir d'une stylisation de l'ensemble : l'Arche-chariot car, dans la scène d'hécatombe, l'homme qui saisit l'Arche avec un voile saisit, également, une Arche avec des roues... Or, il a été soutenu — et ce n'est point illogique — que les quatre

kérubim de l'Arche désignaient, non des chérubins, mais des roues.

La roue était relativement nouvelle, aux temps de Moïse. Elle n'existait pas encore au temps de la construction des pyramides de Gizèh...

Il est, en tout cas, étonnant que, représentant l'Arche, le sculpteur, l'imagier, comme on disait alors, qui suivait obligatoirement les directives du maître d'œuvre, n'ait pas représenté ces « anges chérubins » dont parlent les versions chrétiennes des écritures, mais bel et bien des roues fixées au corps même de l'Arche.

De même, nourris des écritures, les constructeurs de cathédrales ne pouvaient ignorer que les versions chrétiennes font état, pour le transport de l'Arche à bras d'hommes, de « barres » enfilées dans des anneaux (et qui ne devaient pas être retirées) et non d'essieux ; or, il est un homme qui, sous la protection d'un voile, soulève l'Arche à pleins bras.

Le maître d'œuvre de Chartres (église compagnonique et templière s'il en fut) aurait-il eu des connaissances particulières sur l'aspect de l'Arche ?

Il n'existe pas d'autres preuves d'un transport de l'Arche en France — de l'Arche ou d'une « copie ». Pas d'autres preuves, sauf celles qu'on ne voit point parce qu'elles crèvent les yeux : les cathédrales gothiques...

En 1128, Hugues de Payns revient en France.

A partir de cette date, et pendant cent cinquante

Les mystères de la cathédrale de Chartres

ans, environ, va se manifester ce que l'on a pu appeler le miracle de la floraison gothique.

Plus : l'épanouissement du gothique et celui du Temple vont de pair. Ils disparaîtront ensemble; non pas la « technique » gothique; celle-là, Viollet-le-Duc la connaissait encore assez bien pour faire, parfois, illusion.

Le flamboyant du ^{xiv}^e siècle, c'est déjà autre chose; c'est une construction ogivale qui a toutes les qualités que vous voudrez, sauf la principale.

Je m'en expliquerai plus loin.

Autre coïncidence : les neuf Chevaliers étaient envoyés par Bernard le cistercien, or, le gothique est issu de Cîteaux. Toute la « formule » gothique vient des cisterciens; et les « Compagnons des Devoirs », héritiers des constructeurs de cathédrales gothiques, ne font pas mystère de tenir leur « trait », leur géométrie descriptive, indispensable pour l'érection du monument gothique, de l'Ordre de Cîteaux.

Autre chose encore : si le roman n'arrive à sa plénitude, à partir du romain et du byzantin, qu'après de multiples « améliorations », le gothique, lui, paraît d'un seul coup, complet, total, et dans tout l'Occident.

On a peine à croire, écrit Régine Pernoud, qu'une telle expansion, à la fois si vigoureuse et si rapide, ait pu être due à l'attrait d'une nouvelle formule décorative.

Mais c'est qu'il ne s'agit pas d'une *nouvelle formule décorative*, mais d'un instrument initiatique de civilisation...

Quelqu'un a réveillé la « Belle au bois dormant »,

Le retour en France

et tous ses serviteurs se sont, en même temps, réveillés. Et ils travaillent avec des procédés nouveaux, sur des données nouvelles culturellement, commercialement, artistiquement.

Il y a mieux, dans le gothique, que des résolutions techniques. Il y a la construction de temples qui sont des entrées au Royaume de Dieu ; et ceci demande une science plus haute que celle des calculs de forces et de résistances.

Il faut une connaissance des lois des Nombres, une des lois de la matière, une des lois de l'esprit et, pour agir sur les hommes, une connaissance des lois physiologiques et psychiques.

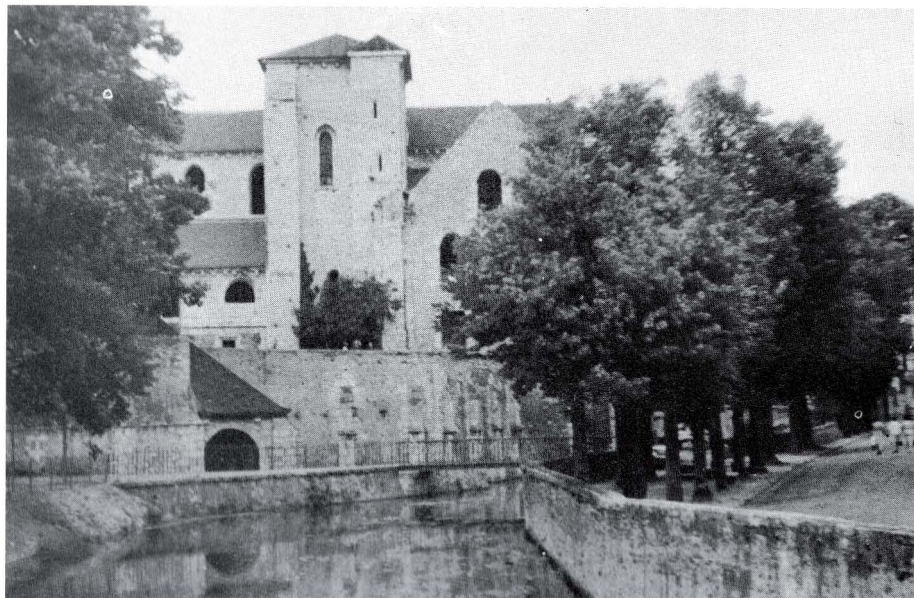
Quelqu'un a révélé ce savoir.

Si ce n'est l'Arche, si ce ne sont les Tables de la Loi, il faut que les Chevaliers du Temple aient apporté en Occident un extraordinaire document initiatique.



Il semble bien que l'imagier qui sculpta le tympan de la porte de la Nativité, au portail royal de Chartres, ait pris pour modèle la Vierge Noire qui se trouvait dans la crypte et qui fut détruite au XVI^e siècle (chap. II).

Photo Giraudon.



↑ L'église Saint-André, à Chartres, offrait la particularité de posséder un chœur installé au-dessus de l'Eure, sur une arche, aujourd'hui disparue (chap. III).

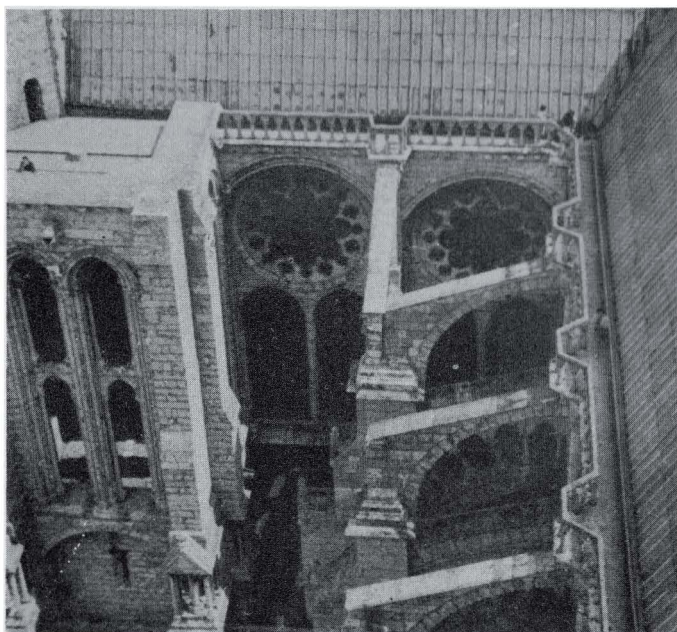


↖ Le puits celtique représenté au pied de Sainte-Modeste (portail Nord) (chap. II).





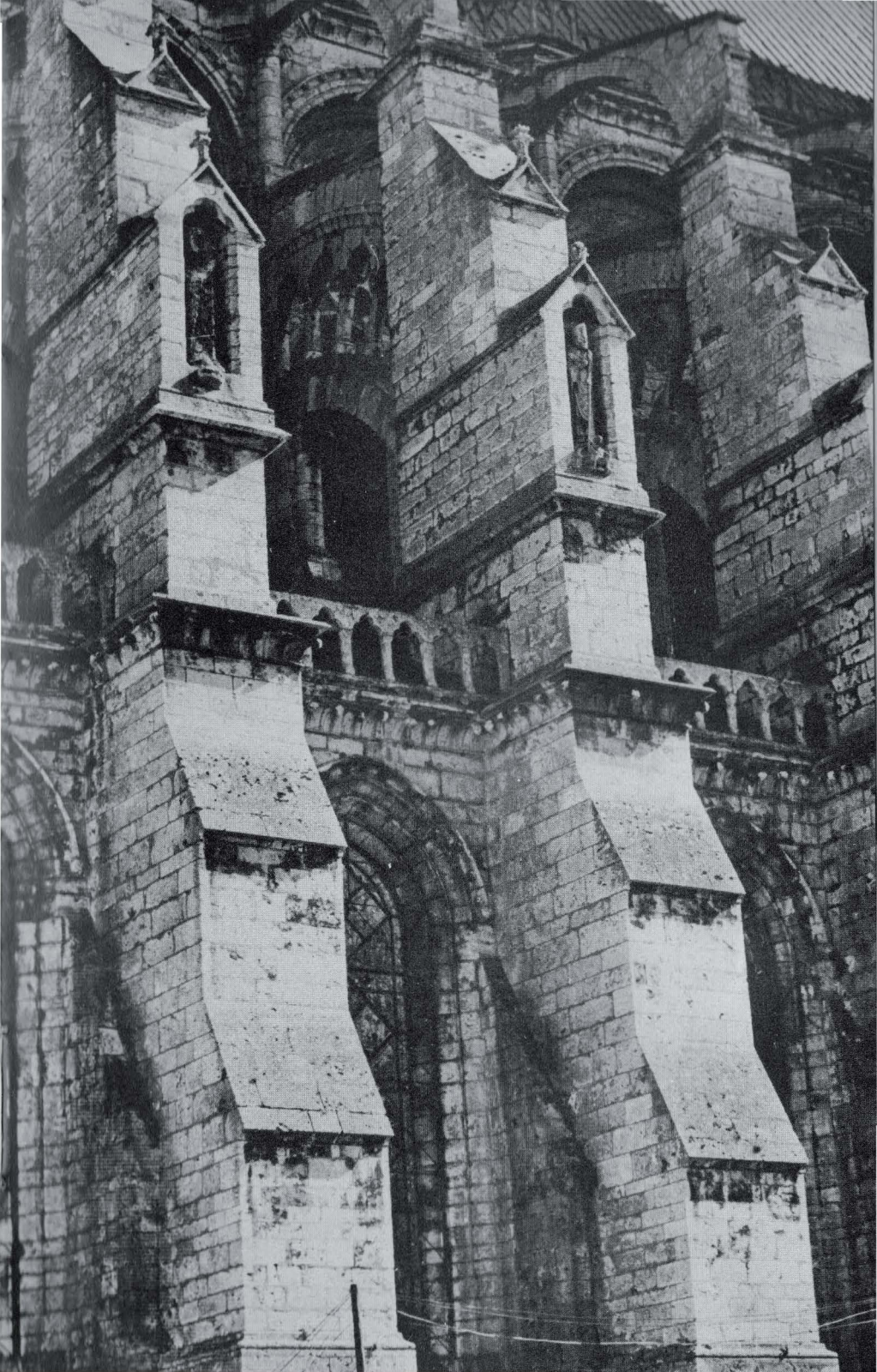
Vue aérienne de la cathédrale montrant les tours de blocage de l'abside, des transepts et de la nef (chap. V).

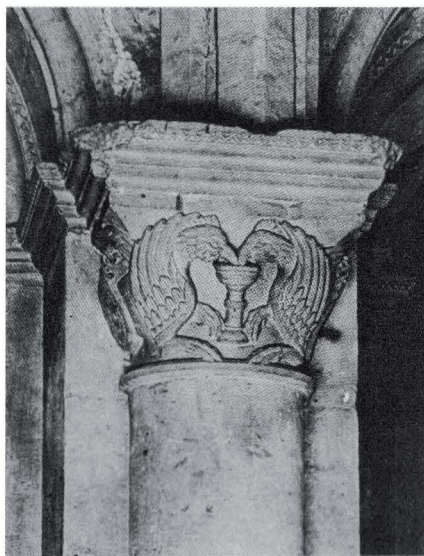


L'articulation des contreforts du transept Nord et de la nef, et la tour de blocage du transept (chap. V).

→ Une ascension de pierres... Force vive de la cathédrale.

Agence Rapho.





Deux sirènes s'abreuvant au Graal (chapiteau intérieur de la tour Nord) (chap. XIV).
Archives photographiques.



Ci-contre, Moïse, entre Abraham et Samuel, portant, avec les Tables de la Loi, la colonne du Temple, surmontée d'une wouivre ailée (portail Nord) (chap. XI). Photo Giraudon.

Au milieu, Saint-Loup. Sur le chapiteau est représentée la petite scène de la matérialisation de l'émeraude dans le Calice (Saint-Loup-de-Naud) (chap. XIV).
Photo Jean Roubier.

A droite, Melchisedech portant le Graal d'où dépasse la Pierre (chap. XIV).
Photo Giraudon.





Le transport de l'Arche, coffre sur roues...

Sur la colonne de droite, scène de massacre très abîmée. Un personnage saisit l'Arche avec un voile (chap. IX).

Le mystère des tours

Le dolmen de Chartres, précédé de son allée couverte, était enterré.

La plupart des dolmens le furent. Ceux que nous connaissons à l'air libre le doivent aux pluies qui, à la longue, firent disparaître les terres rapportées. Et il est probable que la plupart des *tumuli*, des buttes, en recèlent dans leurs flancs.

Les légions romaines établirent, sans doute, sur le Tertre chartrain, un camp ou un fortin dont il reste, dans la partie Est de la cathédrale, sous l'actuelle jonction du rond-point du chœur, un mur de soubassement. Ce mur n'empiétait pas sur le Tertre et, peut-être, était-il, lui-même, bâti sur un mur d'enclosion, antérieur ; un mur cyclopéen analogue à celui qui se voit encore, par endroits, à Sainte-Odile — autre lieu saint — en Alsace.

Et maintenant, il faut consulter les historiens qui recherchèrent les monuments antérieurs à la cathédrale actuelle.

Les mystères de la cathédrale de Chartres

Ils admettent tous qu'il y eut un temple gallo-romain auquel succéda un édifice chrétien des premiers âges, ayant même orientation que la cathédrale et dont le chevet rond empruntait — comme à Bourges — les parties basses d'une demi-tour de défense gallo-romaine.

Cette partie basse, qui faisait crypte, existe encore et est connue sous le nom de « Caveau de Saint-Lubin ».

Ce caveau fit partie d'une église du ix^e siècle, connue sous le nom d'« Église de Gislebert ». Quelques murs épais en demeurent dans les soubassements, grâce auxquels on sait que cette église avait également la même orientation ; et qu'elle n'entamait point le Tertre sacré.

Elle fut détruite de fond en comble par un incendie dans la nuit du 7 au 8 septembre 1020.

1020. C'est, alors, la belle époque du roman ; l'époque où la chrétienté se couvre « d'une blanche parure d'églises » ; car c'est le temps où, après un travail de cinq siècles, les abbayes bénédictines sont parvenues à constituer un corps, une fraternité laïque de constructeurs, affiliés à leur Ordre, et qui peuvent s'en réclamer au cas où une protection leur est nécessaire.

Après les abbatiales, où ils formèrent leurs ouvriers les bénédictins purent mettre à la disposition de l'église séculière des constructeurs laïcs, assez souvent dirigés, d'ailleurs, par des maîtres d'œuvres monacaux, tel cet abbé de Saint-Bénigne-de-Dijon, Guillaume de Volpiano, qui vint construire et enseigner en Normandie.

L'église de Gislebert détruite, l'évêque de Chartres, Fulbert, en entreprit immédiatement la reconstruction, ayant fait appel, comme maître d'œuvre à un laïc méridional, Bérenger, que l'on qualifiait d'*artifex bonus*, bon architecte.

C'est ce Fulbert — ou ce Bérenger (nous sommes très peu renseignés sur eux) qui refit, si elle n'existait auparavant, l'allée couverte, sous la forme de deux galeries, à demi enterrées, qui menaient à la Chambre dolménique de la Vierge Noire, la *Virginipariturae*, Notre-Dame-de-Dessous-Terre.

Comme son prédécesseur, Fulbert respecta le Tertre; les deux galeries l'enserrant mais ne le traversant point. Elles se rejoignaient par un demi-cercle autour du caveau de Saint-Lubin; le puits rectangulaire dolménique s'ouvrant dans la galerie Nord.

Ces deux galeries, le rond-point de Fulbert existent encore et se trouvent sous les collatéraux et le chœur de l'église actuelle. On les désigne, à tort d'ailleurs, sous le nom de crypte; c'est, plus exactement : l'« Église basse ».

Il est de tradition que les fraternités de constructeurs, au moins les « Enfants de Salomon », aient tenu des assemblées initiatiques dans cette crypte.

L'église haute de Fulbert suivait le plan de l'église basse qui se développait sous les bas-côtés. La nef, qui avait la largeur de la nef actuelle, reposait sur le Tertre. Elle possédait une sorte de transept à l'emplacement de ce qui est, maintenant, la seconde travée du chœur — centre mystique et « anatomique »

Les mystères de la cathédrale de Chartres

de la cathédrale — entre le vitrail de Notre-Dame-de-la-Belle-Verrière et la chapelle de la Vierge du Pilier.

L'église de Fulbert était romane et couverte en bois, sans contre-butées d'angles. Elle possédait une façade plate et ses clochers étaient, l'un au nord, près du chevet, l'autre à l'extrémité du bas-côté méridional.

M. René Merlet, historien de la cathédrale, qui avait déjà découvert et fait déblayer le puits dolménique, devait également découvrir un document iconographique, qu'il a publié, et qui permet d'avoir quelque idée de ce qu'était l'église de Fulbert.

On en disait grandes merveilles.

En septembre 1134, un incendie ravagea la ville de Chartres, brûlant l'Hôtel-Dieu installé près de l'église et atteignant celle-ci. Dans le désastre, elle perdit son porche occidental et le clocher y attenant.

C'est à la suite de cet incendie que l'on entreprit la construction des tours que nous connaissons, non point près de l'église, mais fort en avant de celle-ci.

Dans le but, disent les historiens, d'allonger l'église de Fulbert.

— Voire ! répond la tradition.

Quand l'histoire et la tradition ne sont pas d'accord, on peut parier, presque à coup sûr, que ce sont les historiens, fabricants de l'histoire, qui se sont trompés...

Et la tradition parle par la plume de Mgr Devoux, qui fut évêque d'Autun au siècle dernier.

Un temple, qu'il fût chrétien ou autre, ne se construisait pas comme un hangar. Outre le « lieu » désigné par ses qualités « divines », il fallait qu'un homme « inspiré » en donnât, premièrement, la dédicace ; c'est-à-dire la formule, en langue sacrée, dont les lettres, cabalistiquement résolues, donnaient des nombres. C'est par ces nombres et les rapports de ces nombres que les enceintes du lieu sacré étaient déterminées dans leur longueur et dans leur largeur.

Des rapports entre le ciel astronomique et ce lieu, pour une date déterminée, un homme, particulièrement savant déduisait la mesure — nous dirions aujourd'hui : le module — qui serait utilisée.

Mesure, orientation et nombres étaient, alors, donnés au maître d'œuvre (jamais la dédicace, paraît-il) et celui-ci, sur ces données premières, choisissait sa pierre (des églises anglaises sont bâties en pierre de Caen) et, dans le style de l'époque, adapté aux hommes de l'époque et du lieu, et selon le rythme même du matériau choisi, il déterminait les divisions harmoniques du futur monument.

Ceci étant établi, s'aidant de quelques croquis, le maître d'œuvre, dans l'enceinte déterminée par la dédicace, dressait le plan véritable *sur le terrain*, avec la mesure et le cordeau, qui est, à la fois, règle, équerre et compas aux grandes dimensions.

Les mystères de la cathédrale de Chartres

(Il n'existe pas de plans de maîtres d'œuvre, mais seulement des croquis. Le plan procède d'une démarche cérébrale qui « coupe » l'architecte du terrain. Le maître d'œuvre était serviteur de la qualité du lieu et y adaptait son ouvrage. On n'accédait pas à la maîtrise sans une initiation qui n'était pas seulement « de métier ».)

L'unité du monument, l'action qu'il devait exercer sur les hommes, lui venaient, profondément, de la dédicace.

Il s'ensuivait que changer les proportions, les dimensions d'un Temple équivalait à le détruire, à le rendre inutile.

On n'ajoute pas une colonne au Parthénon sans le détruire; et si l'on double ses proportions, on ne fait pas un « double Parthénon » mais cette atrocité qu'est la Madeleine...

De tout ceci, il s'ensuit que les tours ont été construites *pour* une autre église que celle de Fulbert; une église nouvelle sur une nouvelle dédicace; une église qui prévoyait, peut-être, un réemploi de celle de Fulbert; qui n'était peut-être pas, dans son style, l'actuelle, mais qui, certainement, avait les mêmes dimensions, les mêmes proportions.

C'est, probablement, pour elle qu'avait été réalisé le « portail royal » dont le maître d'œuvre n'a pas voulu se séparer; à elle, également, qu'étaient destinés le vitrail de Notre-Dame-de-la-Belle-Verrière et les trois grandes baies d'Occident.

On peut citer le cas de Cluny qui fut « allongée », mais il ne s'agissait pas de l'abbatiale proprement dite.

On lui ajouta un narthex, qui n'est pas compris dans la partie sacrée de l'édifice.

Les historiens ont plus ou moins admis que c'est précisément ce qu'on avait voulu faire à Chartres : construire un narthex devant l'édifice. La chose serait admissible ; mais les résolutions géométriques du plan de Chartres, qui partent toutes du centre sacré, dans le chœur, montrent que le développement harmonique aboutit aux tours, et que, donc, celles-ci étaient bien l'*entrée* du monument et que le narthex — si narthex il y avait eu — n'aurait pas excédé la largeur des tours (la démonstration viendra plus loin).

Et l'on peut tenir, parce que cela est logique, que les résolutions géométriques, qui servent de base à l'église actuelle, étaient déjà données lorsque la construction des tours fut entreprise.

On est étonné de constater que l'emplacement des tours correspond *exactement* au développement des trois tables traditionnelles de l'église actuelle, comme elles répondent *exactement* à la position des contre-butées nécessaires à l'établissement de la voûte gothique *actuelle*.

Enfin, la hauteur du clocher Sud, qui fut terminé bien avant que ne fût entreprise la construction du vaisseau, est liée harmoniquement aux dimensions actuelles.

On ne peut se défendre de l'impression que le monument avait été prévu peu après 1134 et que sa dédicace avait dû être donnée vers cette époque — avant même que l'église de Fulbert ait disparu — et que les deux tours, extérieures à l'édifice, furent éri-

Les mystères de la cathédrale de Chartres

gées POUR le monument futur dont elles devaient constituer l'appui le plus efficace.

Quarante ans plus tard, le maître d'œuvre n'eut plus qu'à « plasmer » — mais avec quel art et quelle science ! — le style de son époque sur les données préalables, comme il le fit pour la *nécessaire* rose d'Occident au-dessus de la grande verrière.

Mais en 1194, tout brûla.
Fors les tours.

En 26 ans...

Reprenons l'histoire.

L'église brûla le vendredi 11 juin 1194 et *l'intensité du feu fut telle que la charpente et le toit furent anéantis et que presque toutes les murailles s'écroulèrent... Lorsqu'on put se rendre compte des conséquences du désastre, on vit que, seules, les cryptes du IX^e et du XI^e siècle avaient été préservées de tout dommage grâce à la solidité et à l'épaisseur de leurs voûtes; les deux clochers du XII^e siècle avaient, également, résisté aux flammes*¹.

Les grandes verrières d'Occident, non plus, n'avaient pas été endommagées; ni le vitrail de Notre-Dame-de-la-Belle-Verrière; soit qu'ils eussent été démontés à ce moment, soit pour toute autre raison.

Et bien que, selon René Merlet, les parties inférieures du chevet du XI^e siècle ne pussent être utili-

1. René Merlet : *La Cathédrale de Chartres*.

Les mystères de la cathédrale de Chartres

sées que difficilement comme soubassement du nouveau rond-point, la nouvelle cathédrale, *immédiatement entreprise*, fut construite *en entier*, sauf les porches, c'est-à-dire la décoration extérieure, de 1194 à 1220.

Vingt-six ans !

Il faudrait méditer sur tous les aspects de ce problème, résolu de si heureuse façon : plan, matières, main-d'œuvre, exécution, financement...

Le plan, tout d'abord.

Indépendamment du temps nécessaire à la conception — qui put être, il est vrai, le fruit d'une illumination — l'établissement de voûtes de la portée de celles de Chartres, la plus large voûte gothique connue et l'une des plus hautes, pose un très difficile problème de « verrouillage » des forces d'expansion latérale ; clé primordiale de la solidité.

Outre les deux tours occidentales, si exactement et si aimablement mises en place précédemment, le verrouillage nécessita six autres tours : deux à chaque bout de transept et deux à l'intersection du rond-point d'abside avec les côtés latéraux du chœur ; tours dont il fallait, au moins, apprécier les poids, les résistances aux poussées et les profils.

Il fallut, ensuite, prévoir les poids, profils et écartement des arcs-boutants et des contreforts qui avaient à répondre des forces expansives latérales de la voûte haute et des voûtes basses des bas-côtés.

Et tout ceci, évidemment, dans l'espace numéré par la dédicace !

Quel temps demanderait, actuellement, un architecte, un bureau d'architecte pour établir un tel plan ?

Or, dès 1194, le chantier est ouvert.

Et ceci veut dire que le maître d'œuvre est là, prêt, et qu'il sait déjà ce qu'il fait, que son plan est élaboré, au moins en sa tête ; qu'il a choisi carrière pour son matériau ; prévu sa main-d'œuvre...

Et qu'il a été, lui-même, désigné avec une étrange rapidité, prévenu, appelé...

Et l'on n'a pas, à Chartres, constaté, que je sache, un seul repentir !

Le problème du matériau était aisé à résoudre. Les carrières de Berchères-les-Pierres étaient déjà connues et explorées. C'était elles qui avaient fourni la substance des tours. Quant au transport jusqu'au Tertre, on sait qu'il fut résolu avec l'aide bénévole des pèlerins. Il n'était, en effet si grand seigneur, qui ne tînt à honneur d'endosser le harnais et de s'atteler aux charrois... Encore que, sans doute, bœufs et chevaux fussent d'un meilleur rendement. Mais la Beauce était riche en bêtes de trait.

Mais comment expliquer que la main-d'œuvre ait pu être si aisément trouvée et si tôt à pied d'œuvre ?

Il n'est nul besoin d'être du bâtiment pour se rendre compte que l'érection de la cathédrale de Chartres n'est pas le fait d'apprentis et que tous ceux, charpentiers, tailleurs de pierres et maçons qui

Les mystères de la cathédrale de Chartres

œuvrèrent au chantier, étaient des maîtres en leur art.

Or, entre 1194 et 1220, on élève églises et cathédrales dans toute la France; églises et cathédrales qui ne sont, non plus, œuvres d'apprentis.

Dans la seule Normandie, toute proche, on construit, au XII^e siècle : quinze grandes églises, dont huit abbayes; au XIII^e : treize, dont cinq abbayes. Pour la France entière, il faut compter qu'entre 1150 et 1250, cent cinquante monuments sont mis en chantier; dont des églises de la dimension de celles de Paris, Reims, Amiens, Sens, Rouen...

Comment a-t-on pu réunir si rapidement cette main-d'œuvre « qualifiée » ?

Et que dire du financement ?

Sauf Chartres (tours non comprises), aucune cathédrale de France n'a été faite « d'un seul tenant ». Presque toutes les églises de France ont, à un moment ou à l'autre, été interrompues dans leur construction, faute d'argent pour les ouvriers.

Rien de tel ne se produisit pendant l'érection de Chartres.

Chartres, petite cité de quelques milliers d'habitants, a réalisé ce que n'ont pu réussir des métropoles prospères comme Paris, Amiens, Rouen.

Mais était-ce bien la cité de Chartres qui finançait ?

Et de quelle importance devait donc être cette construction pour que de tels moyens aient été mis en œuvre ?

Chartres serait-il ce « Livre d'Or » de l'Occident

En 26 ans...

dans lequel des sages firent inclure le message de leur savoir ?

Il existe d'étranges coïncidences pour qui tente d'épeler ce livre de pierre...

A l'origine de la cathédrale, il y a le lieu qui est un don de la Terre.

Puis viennent trois hommes.

Le premier est l'inspiré de Dieu. Il profère la dédicace qui est, en langue sacrée, cabalistique, comme le reflet du Verbe en ce lieu.

Le second est un savant. Il résout en Nombres, qui sont des rapports, les lettres et les mots de la dédicace. Il donne le Nombre de ce lieu, qui est le rapport du lieu au monde, et qui est la mesure.

Le troisième est le maître d'œuvre. Par lui les Nombres deviennent droites et courbes de matière, figures et proportions de pierre; poids et lancées d'ogives.

Aux sages : le Verbe; aux savants : le Nombre; aux ouvriers : l'Harmonie résolue en matière.

A qui ne sait, il reste l'analyse; l'hypothèse, le jeu d'esprit... Les questions.

On ne peut plus interviewer le maître d'œuvre, sans doute, mais il a laissé les réponses, inscrites dans l'harmonie de pierres.

Il suffit de poser les bonnes questions, la cathédrale répond.

Une corde et une mesure

La cathédrale dit :

— Toutes les réponses ont été écrites. Tout ce qui devait être dit l'a été. Ce qui est disparu n'est que le fait de ces enfants barbares que sont les hommes; qu'ils aient été « Évêques ou Lanterniers », despotes ou faiseurs d'émeutes.

« Au nom de la religion, ils ont brisé les symboles religieux; au nom de la liberté, ils ont brisé les portes de la liberté; au nom de la lumière, ils ont brisé les portes de la lumière...

« Mais toutes les réponses ne sont pas disparues...

« Interroge. »

Je cherchai le centre. Le point de départ.

Le plus grand chêne ne part que d'un point dans un gland, du germe; sans lequel il n'est jamais de chêne, ni gros ni petit.

Le « germe » de Chartres était soigneusement mar-

Les mystères de la cathédrale de Chartres

qué. Trois fois. C'est le point tellurique du lieu ; ou, pour s'exprimer comme nos ancêtres : « La Tête de la Wouivre » ; la tête sur laquelle la Mère divine pose le talon...

Ce centre est connu depuis toujours et, des trois indications du maître d'œuvre, deux demeurent.

Celle qui est disparue était la pierre du maître-autel. Jusqu'au xvi^e siècle, celle-ci était située très près de ce point, entre les seconde et troisième travées du chœur, et l'officiant, toujours en retrait de l'autel, se tenait en ce lieu.

C'était, en l'église romane de Fulbert, le croisement des faux transepts.

Au xvi^e siècle, on éprouva le besoin de reporter l'autel jusqu'au fond du sanctuaire, mais alors, on installa, sur ce centre, les chanteurs au lutrin. Il était, alors, surmonté d'une flèche en charpente de bois, plus haute que celle existante à la croisée des transepts, et qui abritait de petites cloches dites « Babilardes ».

La flèche disparut lors de l'incendie de 1836 qui ravagea la toiture sans, d'ailleurs, causer de dégâts à la voûte. Les poutres de la « Forêt » (c'est ainsi que l'on nomme l'assemblage des poutres qui forment le toit des cathédrales) furent remplacées par des poutres métalliques. Ce qui est sans doute une sérieuse erreur et une atteinte à la valeur magnétique du monument.

Ces derniers temps, l'autel a encore été déplacé jusqu'à la croisée des transepts, c'est-à-dire devant l'emplacement de l'ancien jubé qui enclosait le lieu mystique. L'inconscience est de tous les temps !

Le centre, où *devrait* se trouver l'autel, se situe au milieu de la seconde travée du chœur. Et cette travée est encore indiquée, au sud-est, par le vitrail de Notre-Dame-de-la-Belle-Verrière et, au nord-ouest, par la chapelle de Notre-Dame-du-Pilier.

Par ailleurs, cette travée, centre et origine de tout, est encadrée, dans les bas-côtés, entre le premier et le second collatéral, par des piliers ronds, nus, sans colonnettes; deux d'un côté et deux de l'autre; les seuls de leur sorte dans les bas-côtés.

On voit que les indications ne font pas défaut.

C'est autour de ce centre que la cathédrale est construite.

Comment ?

Il faut, d'abord, laisser répondre la tradition.

Traditionnellement, la première manifestation de la construction d'un temple est, au centre sacré, l'érection de la « Colonne ». Cette colonne, qui disparaît par la suite, est la relation figurée entre la terre et le ciel. Le vrai, celui des étoiles et du soleil.

Il ne faut pas confondre la « colonne du Temple » avec *les* colonnes dont il est question dans la construction du Temple de Salomon. *La* colonne est la première manifestation du temple issu de la terre; le premier rapport entre le lieu et le ciel qui tourne autour de ce lieu.

L'érection d'un temple, chrétien ou non, demeure à beaucoup d'égards mystérieuse. La hauteur de la colonne de « base » avait une importance capitale en

Les mystères de la cathédrale de Chartres

ce sens que, par le jeu des ombres solaires, elle indiquait des dimensions dont les rapports étaient la projection de ceux existants entre les corps célestes ; ce qui est la loi même des rythmes qui régissent la vie.

Les quatre saisons jouaient un rôle prépondérant, qui marquaient trois limites à l'ombre projetée, lors des deux solstices et des deux équinoxes. Triple enceinte en laquelle se déroule, en un lieu, la vie de la terre...

La colonne servait encore aux visées planétaires et zodiacales qui la « situaient », non seulement sur terre mais encore par rapport aux planètes et à la sphère des « fixes ».

Moïse qui, par les « Tables de la Loi », donnerait réellement la colonne du Temple, est représenté, au portail Nord de Chartres, tenant, à son bras, une colonne qui est une colonne de temple : une colonne à chapiteau.

Et à cette colonne grimpe la Wouivre sous la forme d'un petit dragon ailé... Les constructeurs citent leurs sources.

C'est, théoriquement, l'ombre de cette colonne qui va marquer la première enceinte du lieu sacré ; là où se développera le rituel. Et cette enceinte, c'est la première table. Elle a les proportions déterminées par une tradition, qui est la forme d'un savoir, et les dimensions que lui marquera l'ombre de la colonne.

Il est, évidemment, nécessaire que je m'explique.

En l'an 1964, la Société d'Études de Sciences traditionnelles *Les Amis d'Atlantis* allumait le « Feu de la Saint-Jean » dans une propriété des environs de Paris. Une délégation des Compagnons des Devoirs du Tour de France était venue porter rituellement la flamme. Ils portaient couleurs et cannes enrubannées.

Avant les chants et la ronde de l'amitié qui se déroule, mains nouées, dans le sens rituel autour des flammes, l'un d'eux avait parlé. Il s'agissait — pourquoi ne le pas nommer? — de Raoul Vergez, compagnon charpentier des Devoirs, dit Béarnais-l'Ami-du-Tour-de-France, auteur de ces deux livres remarquables sur le compagnonnage que sont : *Les Tours inachevées* et *La Pendule à Salomon*¹. Comme charpentier, il est également l'auteur de la plupart des flèches d'églises rétablies en Normandie et Bretagne après les ravages de la bataille de 1944.

Il parla et, je ne sais plus à quel propos, cita l'énigme traditionnelle :

— Trois tables ont porté le Graal : une table ronde, une table carrée et une table rectangulaire. Toutes les trois ont la même surface et leur Nombre est 21...

Or, la table rectangulaire, c'est celle de la Cène. La table mystique, chrétienne, celle qui est appelée à supporter l'autel et, effectivement, les chœurs d'églises chrétiennes sont généralement rectangulaires...

Il y a eu d'autres tables rectangulaires, comme les temples égyptiens ou grecs ; des tables carrées comme

1. Julliard, éd.

Les mystères de la cathédrale de Chartres

les temples gallo-romains et Sainte-Sophie de Constantinople, ou encore le Saint des Saints du Temple de Salomon; des tables rondes, comme les églises en rotonde des Templiers...

Mais le chœur de Chartres est rectangulaire.

Là était, sans doute, le moyen de pénétrer dans *le mystère* de la construction de Chartres. Mais encore fallait-il résoudre cette première énigme du Nombre 21...

La solution, à vrai dire, est simple. Il faut, en effet, lire, non pas 21, mais 2 et 1.

Il s'agissait donc d'une table rectangulaire de longueur double de la largeur.

Je sus que j'étais sur la bonne voie; d'abord parce que la proportion de 2 à 1 est précisément celle des temples égyptiens et grecs; celle aussi du Temple de Salomon jusqu'au Saint des Saints...

Ensuite parce que cette figure jouit de quelques propriétés géométriques assez intéressantes.

En effet, le rectangle de proportions 2/1 a une diagonale égale à $\sqrt{5}$. Si, à cette diagonale on ajoute la largeur du rectangle et que l'on divise cette nouvelle longueur par 2 on obtient une longueur égale à $(\sqrt{5} + 1)/2 = 1,618$, qui est le Nombre d'Or, limite de la série de Fibonacci.

Outre diverses propriétés dont jouit ce Nombre — qui est un rapport à l'unité — et sur lesquelles ont été écrits de forts savants ouvrages, il possède celle-ci :

$$\frac{1,618}{0,618} = (1 + 1,618) = (1,618 \times 1,618) = 2,618.$$

Or, $2,618 \times 12/10 = 3,1416 = \text{Pi}$. 3,1416, c'est la constante qui permet de trouver le périmètre et la surface d'un cercle dont on connaît le diamètre. Et 12/10, c'est l'intervalle musical de tierce; l'intervalle entre la gamme majeure et la gamme mineure...

Nous retrouverons cet intervalle à propos de l'élévation de la cathédrale, mais l'important, actuellement, est que la Table rectangulaire 2/1 contienne la racine de la transformation d'une surface angulaire en surface circulaire; d'où la possibilité de déduire la surface de la Table ronde de celle de la surface rectangulaire...

Il s'agit bien de la quadrature du cercle; non point sur le plan des mathématiques de laboratoire, mais sur celui de la géométrie de construction.

Et cette quadrature, on devait bien la trouver quelque part. Si ce haut lieu des Gaules était bien ce dont je me persuadais peu à peu moi-même, les trois tables de même surface y devaient être inscrites.

Je m'en fus arpenter la cathédrale...

Malheureusement, si l'harmonie se sent, elle ne se laisse pas analyser si facilement. Et, à moins d'écarter tyranniquement visiteurs, bedeaux et clergeons, il n'est guère possible d'étirer dans l'église des chaînes d'arpenteur ou d'y installer mires et goniomètres.

Il fallait recourir aux plans.

S'ensuivirent quelques difficultés. Qui, d'ailleurs, me conduisirent à certaines réflexions assez insolites.

La cathédrale semble avoir poussé comme une chose naturelle, comme une plante, comme un arbre. Un arbre, c'est rond, oui, mais si l'on en fait une

Les mystères de la cathédrale de Chartres

coupe, ce ne l'est plus ; pas plus que les deux côtés d'un visage ne sont symétriques.

La géométrie de la nature n'est vraie qu'en gros. Dans les détails, une figure naturelle géométrique n'est jamais juste, au sens où l'entend l'agrégé de mathématiques. Le pentagone d'une fleur à cinq pétales n'est pas régulier. S'il l'était, je crois que la fleur ne semblerait pas « vraie ». Son irrégularité, c'est sa personnalité, qui ne « passe » pas dans le plan qu'on en peut tracer.

De même, si la cathédrale de Chartres est, pour le visiteur, parfaitement « régulière », sur plan, elle ne l'est plus ; sauf dans son ensemble, en faisant abstraction de certaines anomalies.

Il en est, de ces anomalies, qui ne paraissent pas « voulues », et il est compréhensible que les mesures des constructeurs n'aient pas eu une rigueur absolument scientifique. Les mesures humaines, dépendant de l'œil et de la main, ne sont jamais qu'approchées, surtout à ces dimensions.

Mais il est d'autres « défauts » qui sont, très évidemment, volontaires ; et indécelables à l'œil ; comme si la plante-cathédrale avait « poussé », sous la main du maître d'œuvre selon une loi qui lui était propre, selon une vie personnelle.

Et pourtant, ceci ne peut pas être indépendant de la volonté du maître d'œuvre car aucun défaut technique, qui se serait traduit par des affaissements, n'existe. Est-ce là le résultat d'application d'une mathématique particulière dont nous n'avons plus les données ? Mais alors, quel savoir et quelle élévation de pensée

Une corde et une mesure

avaient donc ces hommes anonymes ? Ou bien quelle communion naturelle avec la Nature toute entière !

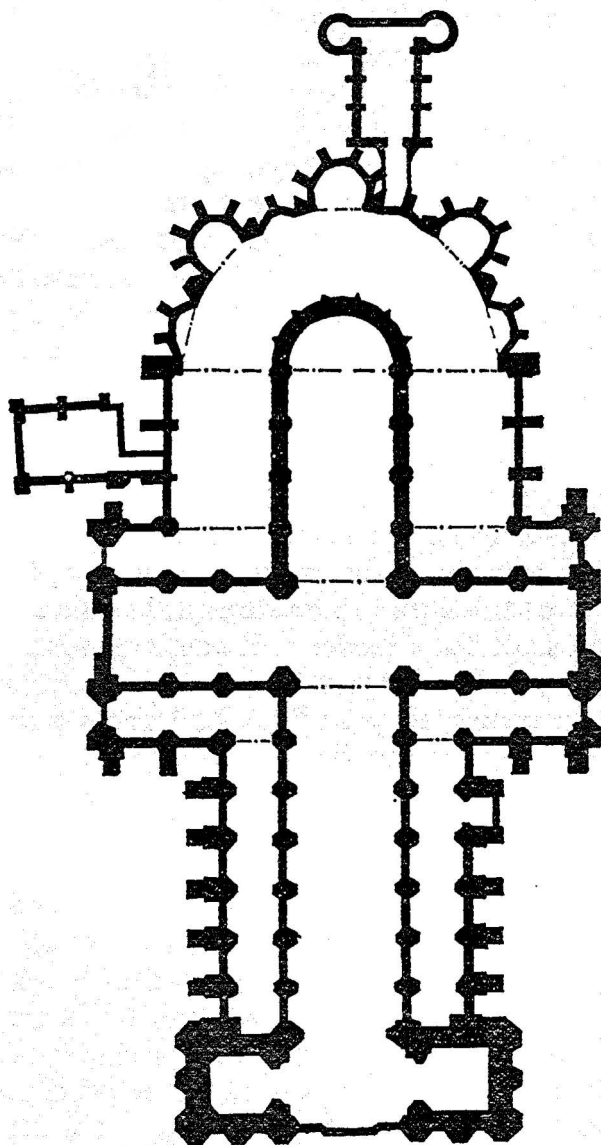
De ces irrégularités, volontaires ou non, il s'ensuit que, pour les résolutions métriques que je vais donner, j'ai été obligé de m'en tenir à une certaine approximation. Par exemple, pour la largeur du chœur, d'axe de pilier en axe de pilier, j'ai choisi la moyenne de différentes mensurations de différents auteurs, soit 16,40 m ; ce qui suppose une mesure pratique de construction de 0,82 m.

Il va sans dire que, si ce chiffre est erroné de quelques millimètres, de légères erreurs métriques pourront apparaître, mais non point, je crois, d'erreurs proportionnelles.

Par ignorance, j'ai utilisé le calcul pour analyser. C'est un moyen. Mais il va sans dire que le maître de Chartres n'a pas fait de calculs. Il était trop savant. Une mesure, une corde lui suffisaient...

Mais la mesure n'est pas n'importe laquelle : elle s'inscrit dans les proportions de la terre et, peut-être, du ciel. La corde ne s'emploie pas au hasard, qui sert à tracer les figures directrices, lesquelles sont une projection de la musique des sphères ; projection en rythmes qui se développent à l'image de la Grande Loi.

PLAN DE LA CATHÉDRALE DE CHARTRES



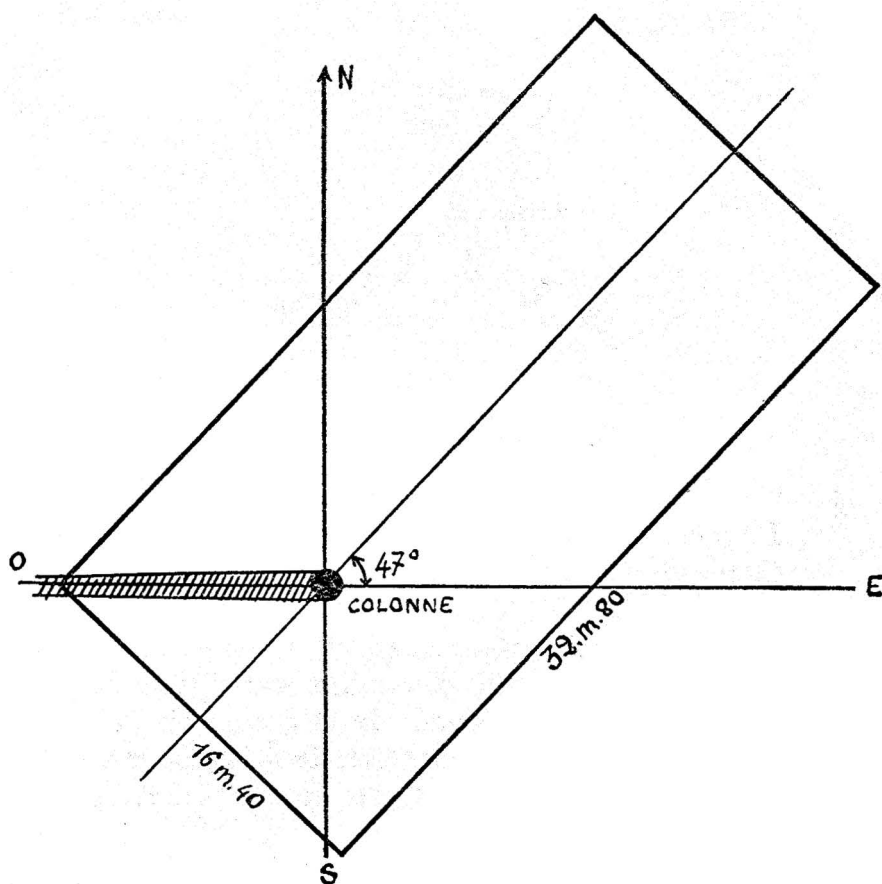
Le mystère du plan

Le point de départ est le Tertre, et sur ce Tertre, le *Centre sacré* où est dressée la « colonne du Temple ».

Le Tertre, qu'il faut enclore mais non point enta-mer, a une largeur déjà déterminée par l'église de Fulbert. La table rectangulaire devra donc avoir une longueur double de cette largeur. Il suffit, pour la disposer, d'en situer l'un des angles, l'axe central étant lui-même connu.

Cet angle va être fixé par l'ombre de la colonne, au soleil levant de l'équinoxe, coupant le côté Nord-Est du Tertre.

C'est un procédé d'une grande imprécision : l'ombre est fugace et on ne fixe pas avec une telle facilité une ombre au soleil levant. Mais un résultat identique peut être obtenu sur des repères azimuthés, comme il en fut certainement un, exactement à l'Est de la cathédrale, sur la butte d'Archevilliers, où dut, autrefois, se trouver un dolmen. La visée peut, également,



LA TABLE RECTANGULAIRE

La largeur de la table est déterminée par la largeur à inclure du « Tertre sacré ». C'est au Soleil qu'il revient, traditionnellement, de « marquer » les enceintes : pour une hauteur de la colonne, les ombres projetées seront dans des rapports harmoniques avec les distances cosmiques et les temps cosmiques.

Les mensurations de la cathédrale prouvent que la position de la base de la table par rapport à la colonne est juste, non pour un angle de 47° mais pour un angle de $46^\circ 54'$. C'est là l'inclinaison réelle de la cathédrale sur le parallèle.

se faire sur la polaire. D'autres procédés étaient possibles. Ils importent peu. Ce qui importe, c'est que, étant donné l'inclinaison de la cathédrale sur le parallèle, l'angle Ouest de la table se trouve être exactement celui qu'aurait marqué l'ombre de la colonne au soleil levant d'équinoxe.

La table rectangulaire se construit alors aisément en portant, à partir de cet angle, deux fois la longueur de la largeur du Tertre, soit 32,80 m ; la base de la table se trouvant à 7,68 m du Centre.

La largeur de la table est de 20 mesures de 0,82 m (le Temple de Salomon, aussi, avait une largeur de 20 mesures). Sa longueur de 40 mesures et sa surface de 800 mesures carrées, soit 537,92 m².

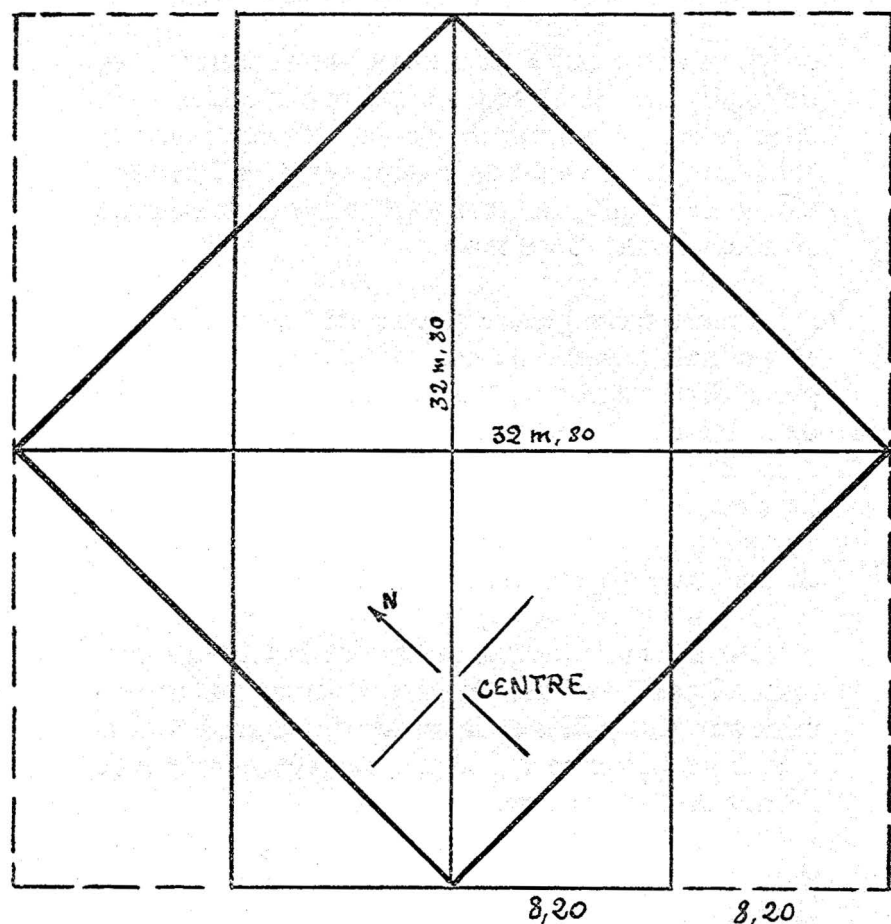
Il est à remarquer que la base de la table ne correspond pas à la base du chœur actuel qui se termine aux gros piliers de la croisée des transepts, mais à la base ancienne qui était marquée par le jubé détruit au XVIII^e siècle.

On pourrait y voir, déjà, une première confirmation de la justesse de cette construction géométrique. Il en est d'autres.

La construction de la table carrée de même surface ne présente aucune difficulté puisqu'il suffit de prendre le grand axe de la table rectangulaire comme diagonale de cette table carrée.

Son établissement donne directement la largeur de

LA TABLE CARRÉE



La construction de la Table carrée sur le grand axe de la Table rectangulaire se fait immédiatement. La diagonale perpendiculaire détermine la largeur des premiers bas-côtés du chœur et celle des bas-côtés de la nef. La surface de la Table carrée, égale à celle de la Table rectangulaire, est de 537,92 m²; et le côté de cette Table carrée, $\sqrt{537,92} = 23,193$ m.

Le côté de la pyramide de Chéops est donné, par différents auteurs : 230,902 m (Jomard), 230,364 m (Flinders Petrie), 232,805 m (Moreux). On ne peut tabler que sur des approximations : il est difficile de mesurer exactement la pyramide dont le revêtement a disparu.

la seconde enceinte, en marquant la limite des premiers collatéraux du chœur; limite qui est, également celle des collatéraux de la nef, de l'assise d'un mur à l'assise du mur opposé.

Cette table carrée a, évidemment, la même surface que la table rectangulaire. Son côté étant de 28 mesures 284, soit, en mètres : 23,192 m.

Mais voilà qui devient bien extraordinaire. Ce chiffre de 23,192 m est étrangement proche du dixième du côté de la base de la pyramide de Chéops que l'on apprécie, selon les auteurs, entre 230,30 m et 232,80 m.

La surface de la base pyramidale est donc cent fois celle des tables de Chartres.

Non moins extraordinaire est le fait que l'angle de pente de cette pyramide — $51^{\circ} 25'$ environ (on ne peut plus mesurer très exactement cet angle depuis que le revêtement de calcaire poli a disparu) — soit l'angle sur lequel est construite la figure qui va donner à la cathédrale tout son sens et tout son rythme; et qui est celle de l'heptagone étoilé, plus couramment appelé l'étoile à sept branches.

Il est bon ici de rappeler que le septénaire est le symbole même de l'incarnation : la descente de la Trinité divine dans le quaternaire matériel. C'est le Nombre de la Terre vivifiée par le courant divin; ce qui est, sous une forme géométrique, le symbole même de la Vierge Noire.

Les mystères de la cathédrale de Chartres

Cette étoile à sept branches, on la construit aisément sur le plan de la cathédrale. Il suffit de prolonger la ligne de base de la table rectangulaire. La rencontre de cette ligne avec les surfaces extérieures des murs du portail des transepts — porches non compris — donne deux pointes de l'étoile dont le centre est le centre sacré.

Comme l'une des branches de l'étoile est confondue avec l'axe de la cathédrale, il est alors aisé de retrouver les autres branches.

Mais, pour le maître d'œuvre, il n'en allait pas de même; l'opération se faisait, pour lui, en sens contraire, c'est-à-dire commençait par la construction de l'étoile. C'est de son développement qu'il obtiendra le rond-point, la largeur des seconds bas-côtés du chœur, la longueur et la largeur des transepts, la longueur de la cathédrale et son emprise, enfin, c'est elle qui va lui permettre de construire la table ronde de même surface que les deux autres tables. Et sans doute bien d'autres choses que l'analyste n'a pas su voir...

La cathédrale répond. Et elle ne répond pas par des chiffres, ce qui indique bien qu'à aucun moment le maître d'œuvre n'a eu à établir le moindre calcul; non, sans doute, qu'il n'en eût été capable mais parce que le calcul, étant intellectuel et quantitatif, eût pu conduire à des déviations disharmoniques. Le cordeau et la mesure suffirent à tout.

Il s'ensuit, d'ailleurs, que le simple tracé des figures pourrait parfaitement tenir lieu d'explication. Les

résolutions métriques que je vais donner sont seulement mises pour permettre de suivre l'évolution des figures dans les dimensions de l'église.

« Ah !, va dire l'Université, mais cet homme ignorerait-il que, tout autant que la quadrature du cercle, la division du cercle en sept arcs égaux est impossible géométriquement ? »

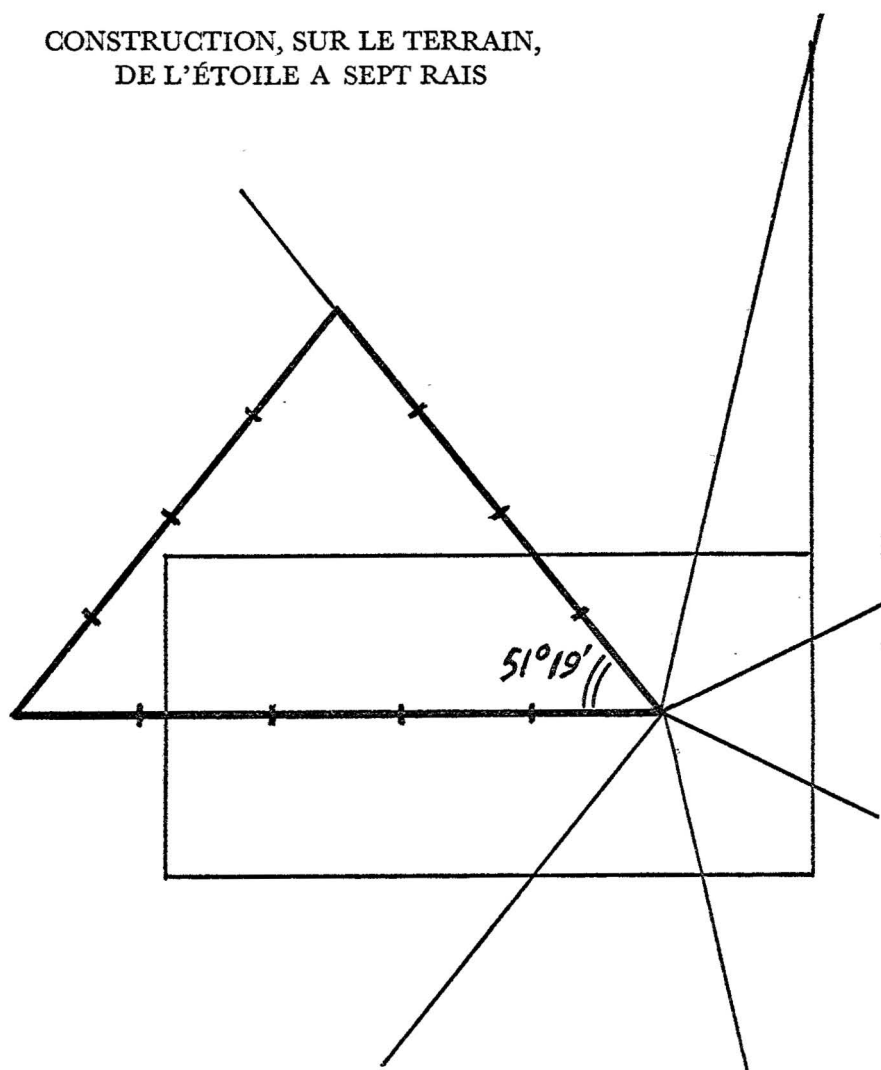
L'Université a peut-être raison. Du moins, elle n'a pas encore trouvé de solution à ces problèmes au niveau du tire-ligne. Mais nous sommes, ici, au niveau de la cathédrale de Chartres, ou même, si l'on veut, au niveau de la construction en général, où, même résolue, la construction serait entachée de l'erreur humaine et de l'erreur instrumentale.

De plus, le maître d'œuvre ne « calcule » pas, au sens où on l'entend scolairement; le maître d'œuvre construit sur le terrain. Il ne désire pas faire un schéma, il veut faire de sa cathédrale un être animé d'une vie qui lui soit propre. Il ne travaille pas dans l'idéal mais dans la matière qu'il doit animer et, pour ce faire, il utilise des proportions rythmées qui répondent à une mathématique vivante, végétale.

En fait, sur le terrain, la partition du cercle en sept est parfaitement possible avec une approximation suffisante, surtout sur de grandes dimensions qui permettent un certain tâtonnement, et cela avec les seules mesure et corde.

La corde à douze nœuds (douze nœuds, c'est-à-dire treize segments) des Druides y suffit amplement,

CONSTRUCTION, SUR LE TERRAIN, DE L'ÉTOILE A SEPT RAIS



La corde, dite « des Druides », à 12 nœuds, donc 13 segments égaux, permet la construction, sur le terrain, de différentes figures. Ainsi celle de l'angle droit, par l'emploi de 12 segments constituant le triangle de Pythagore; et, également, en disposant les segments : 5, 4, 4, celle d'un triangle isocèle ayant deux angles de $51^{\circ}19'$, très proche de la septième partie du cercle ($51^{\circ}25'42''8/10$).

On remarquera que ce triangle isocèle dessine la coupe, par le milieu des faces, de la pyramide.

puisque, en disposant la corde en triangle isocèle ayant pour côtés 5, 4 et 4, on forme deux angles de $51^{\circ} 19'$, alors que le calcul donne, pour la septième partie de 360° : $51^{\circ} 25' 42'' 86/100$, soit une erreur de $6' 42''$.

Sur de grandes surfaces, la correction est aisée en effectuant la partition en sens inverse et en interpolant l'erreur. On peut donc considérer le tracé de cette partition comme parfaitement réalisable avec une exactitude plus que suffisante sur le plan de la construction.

... Et puis, il n'est pas du tout exclu que le maître d'œuvre de Chartres ait eu, à sa disposition, un bien meilleur procédé. Peut-être le procédé du constructeur de la pyramide.

Traçons donc, autour du centre, l'étoile à sept rayons, la branche haute étant l'axe du monument.

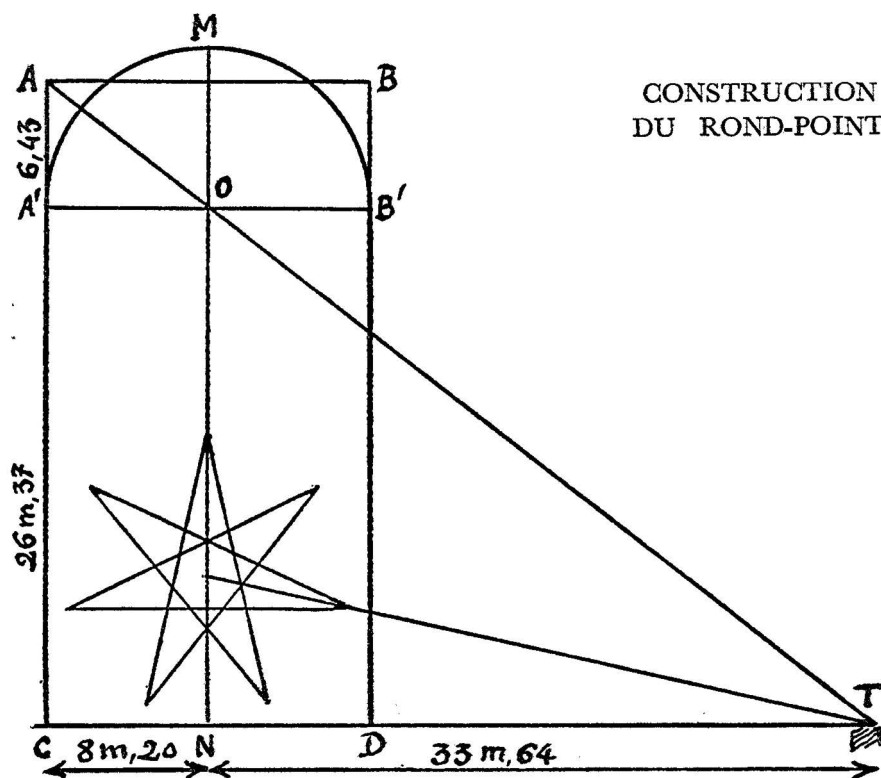
Deux des branches latérales viennent couper, nous l'avons vu, les prolongements de la base de la table rectangulaire en des points exactement à la limite extérieure des transepts, déterminant ainsi la longueur de ceux-ci.

Traditionnellement — mais il est impossible de l'affirmer — cette dimension serait contenue dans la numération de la dédicace.

Quoi qu'il en soit, ces deux points — l'un au moins — sont particulièrement importants, puisqu'ils vont permettre de tracer le rond-point du chœur et la table ronde de même surface que la table rectangulaire.

Le maître d'œuvre, en effet, se trouvait aux prises

CONSTRUCTION DU ROND-POINT



La solution métrique est la suivante : soit la table ABCD; MN son grand axe et T le point de l'étoile marquant le transept. La ligne AT coupe l'axe en O et détermine deux triangles semblables : ACT et ONT; donc, $AC/CT = ON/NT$; d'où : $(AC \times NT)/CT = ON$. En remplaçant les longueurs par leurs valeurs, nous obtenons : $\frac{32,80 \times 33,64}{41,84} = 26,371$; d'où : $OM = 32,80 - 26,37 = 6,43$.

Le rectangle $A'ABB' = 6,43 \times 16,40 = 105,452$; or, le demi-cercle de centre O et de rayon $OA' (8,20)$, a pour surface : $\frac{8,20^2 \times 3,1416}{2} = 105,620$.

Pour être absolument exacte, la distance OM devrait être de $\frac{105,62}{16,40} = 6,44$. Il y a donc une erreur de 1 cm, ce qui est négligeable au stade de la construction.

avec une première difficulté, qui était celle du rond-point. Par suite de l'existence de l'église basse — et en prévision d'un déambulatoire — il lui fallait terminer la table rectangulaire en demi-cercle sans en changer la surface.

Or, si l'on joint le point de l'étoile qui marque le transept à l'angle supérieur opposé de la table, le point où cette ligne coupe l'axe de la table est le centre d'un demi-cercle ayant la largeur de la table pour diamètre et une surface pratiquement égale à celle du rectangle qu'il remplace.

Le développement de la table rectangulaire en rond-point est une adaptation évidente du plan gothique au plan roman; le plan gothique de base étant, semble-t-il, à chevet plat, ainsi qu'il fut exécuté à Notre-Dame de Laon.

C'est le même point du transept qui va être utilisé pour la construction de la table ronde.

Construire une table ronde ayant même surface qu'une table carrée ou rectangulaire, c'est la quadrature du cercle, une impossibilité géométrique bien démontrée. Le calcul intégral n'arrive, lui-même, qu'à une approximation de la constante π . Cela est vrai en mathématiques de laboratoire; en pratique, on parvient, géométriquement, à une approximation parfaitement suffisante pour que les « accords » ne soient point faussés.

Il peut sembler étonnant que cette quadrature du

CONSTRUCTION
DE LA TABLE RONDE

$$D'C = \frac{16,40 \times 41,84}{33,64} = 20,396.$$
$$D'D^2 = (20,396)^2 + (16,40)^2 = 684,956;$$

Le cercle ayant D'D pour diamètre a pour surface :

Or, la surface de la table rectangulaire étant de $537,92 \text{ m}^2$,
il n'y a donc une différence que de 4 cm^2 .

Le rayon de la Table ronde ainsi réalisée est de 13,086 m, alors qu'il aurait dû être de 13,085 m, soit une erreur de 1 m/m, ou, si l'on préfère, de 1/13.000.

cercle, qui est passée en proverbe comme une allégorie de l'impossible, ait tant inquiété nos ancêtres; lesquels tenaient, d'ailleurs, à une solution géométrique.

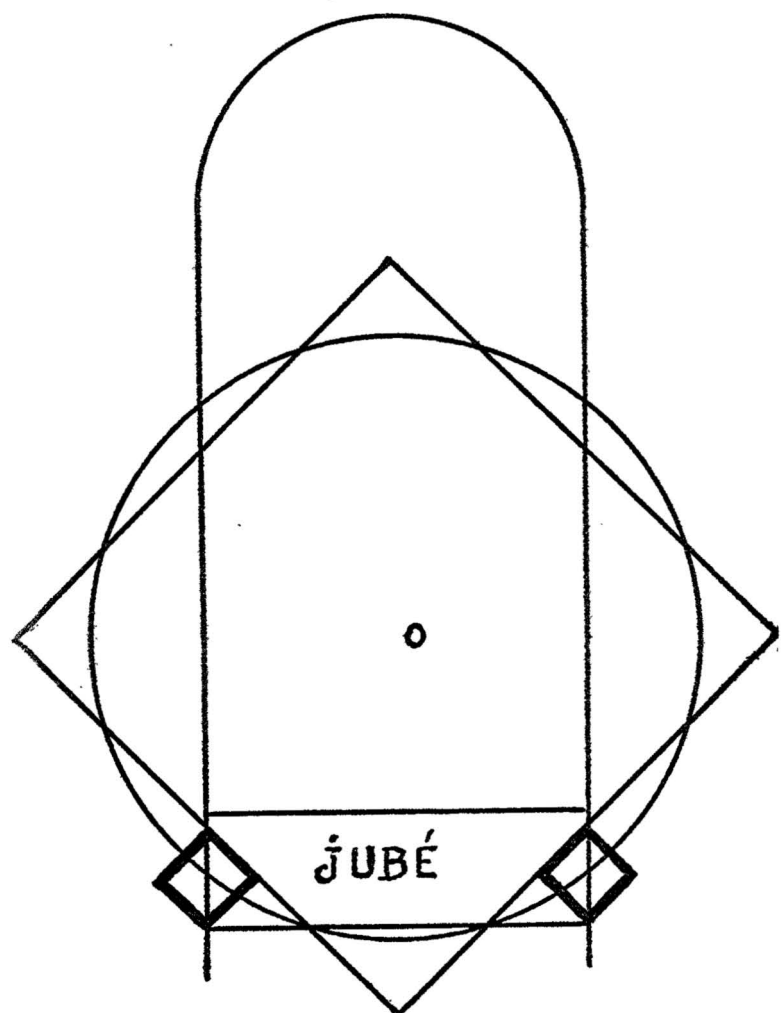
Je crois qu'il faut y voir la recherche d'une « porte », d'une clé de passage d'un monde dans un autre; un secret d'initiation, en quelque sorte. Cette recherche est, en effet, demeurée plus spirituelle que directement matérielle, des solutions très approchées et suffisantes ayant été connues dans une antiquité assez éloignée.

Le sens de « quadrature du cercle » était sans doute différent pour les philosophes et pour les arpenteurs, comme il en est pour le « mariage de l'eau et du feu » pour les alchimistes qui ne songent nullement à en tirer des machines à vapeur.

Quoi qu'il en soit, trop d'importance a été accordée à cette solution géométrique pour qu'on ne pense point à quelque secret enclos dans ce problème — secret et clé d'une énigme vitale.

Si, de ce point de l'étoile qui marque la limite du transept et qui a déjà été utilisé pour la construction du rond-point, on mène une ligne joignant le milieu de la table rectangulaire et qu'on prolonge cette ligne jusqu'au côté opposé de la table, elle coupe ce côté en un point. Or, si l'on joint ce point à l'angle inférieur opposé de la table, la distance entre ces deux points a une valeur très approchée du diamètre du cercle ayant même surface que les tables rectangulaires et carrées.

LIMITE ANCIENNE DU CHŒUR,
EMPRISE DU JUBÉ ET DES PILIERS



Si l'on trace la Table ronde autour du centre sacré, elle coupe les prolongements de la Table rectangulaire au milieu des piliers carrés du croisillon. La Table carrée tracée également autour du centre sacré détermine l'épaisseur de ces piliers. Enfin, ces deux tables déterminent l'emprise de l'ancien jubé (disparu) qui limitait la base de la Table rectangulaire.

La construction de cette table ronde n'est, évidemment, pas un exercice gratuit. C'est cette table, qui, tout d'abord, va permettre de situer les grands piliers de la base du chœur et de la croisée des transepts.

Le centre de construction de la table ronde coïncide avec le centre de la table rectangulaire, mais non point avec le centre sacré dont il se trouve éloigné de 2,523 m. Or, si l'on trace cette table ronde autour du centre sacré, c'est la circonférence de cette table qui va marquer, en coupant les prolongements des côtés du chœur, l'emplacement des piliers qui limitent ce dernier.

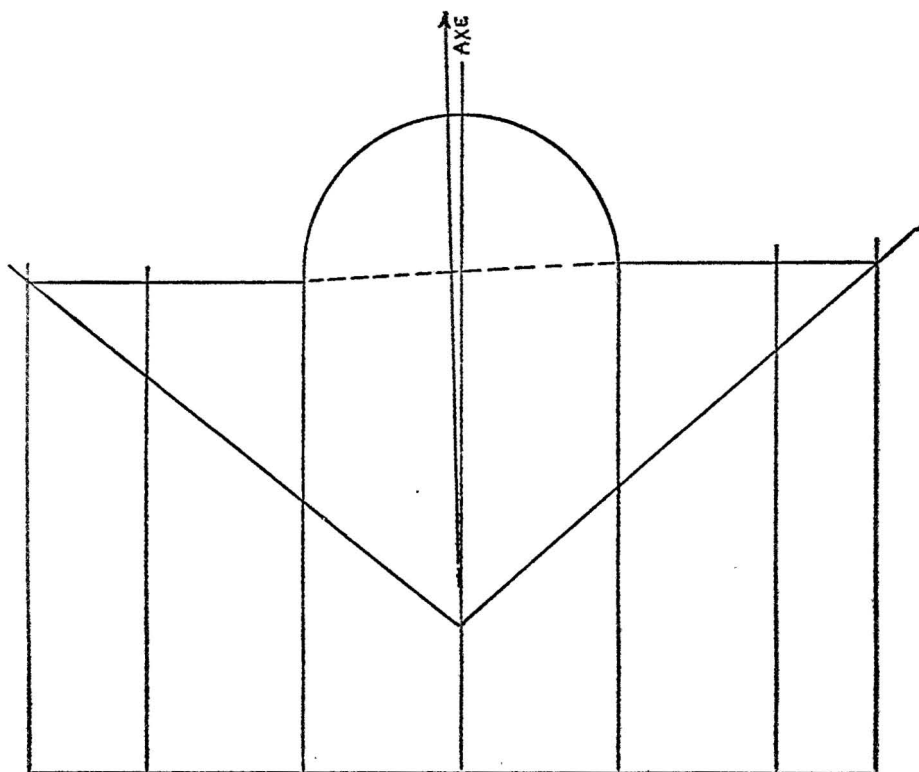
Si l'on agit de même avec la table carrée, tracée avec, comme milieu, le centre sacré, c'est le tracé des côtés de la table qui va indiquer l'épaisseur de ces piliers.

Ainsi se trouve donnée, non seulement une résolution géométrique, mais encore une résolution *technique*, puisque l'épaisseur de ces piliers est, techniquement, fonction des poids, hauteur et poussées du monument.

On peut voir là une coïncidence. C'est possible. Je pense personnellement que le *système*, à la fois très simple et très savant du maître d'œuvre, était tel que résolutions géométriques et techniques allaient de pair.

Le jubé, qui fermait le chœur, avait 2 toises et 9 pouces de large, soit, approximativement, 4,20 m. Il est donc probable qu'il occupait l'espace entre les piliers jusqu'à la base de la table rectangulaire.

DÉLIMITATION DES MURS DU CHŒUR



Par suite de la rotation que le maître d'œuvre a fait subir à l'axe de l'étoile par rapport à celui de la cathédrale, un décalage se produit entre les largeurs des bas-côtés Sud et Nord. En conséquence, les branches latérales hautes de l'étoile ne coupent plus la base du rond-point au même niveau.

Le calcul théorique, basé sur une rotation de l'axe de l'étoile d'un degré, qui semble être proche de la réalité, donne une différence de près d'un mètre entre les largeurs des deux bas-côtés, ce qui correspond à la réalité, et donne une distance, de limite à limite de 47,04 m; or, la mensuration donne, comme largeur du chœur, de mur à mur, 45,95 m, soit une différence de 1,09 m. Chaque mur de base ayant, environ, cette épaisseur, l'indication des branches latérales hautes de l'étoile auraient donc concerné le milieu du mur. Nous n'avons aucun moyen de vérifier ce détail.

Il était formé de « sept » arcades gothiques. Il constituait le seul ornement intérieur de la cathédrale. On sait, par les morceaux qui furent retrouvés dans le dallage, et dont certains sont entreposés dans la crypte et d'autres au Louvre, de quelles admirables sculptures il était orné.

Le rond-point, également, est formé de sept arcades gothiques, remaniées à grands aplats de stuc appliqués dans un siècle de lumière, au temps où l'on jugeait — Voltaire lui-même — barbare le gothique !

Ce rond-point présente la particularité de ne pas être axé exactement sur la ligne médiane du chœur. Le demi-cercle est légèrement penché vers le nord.

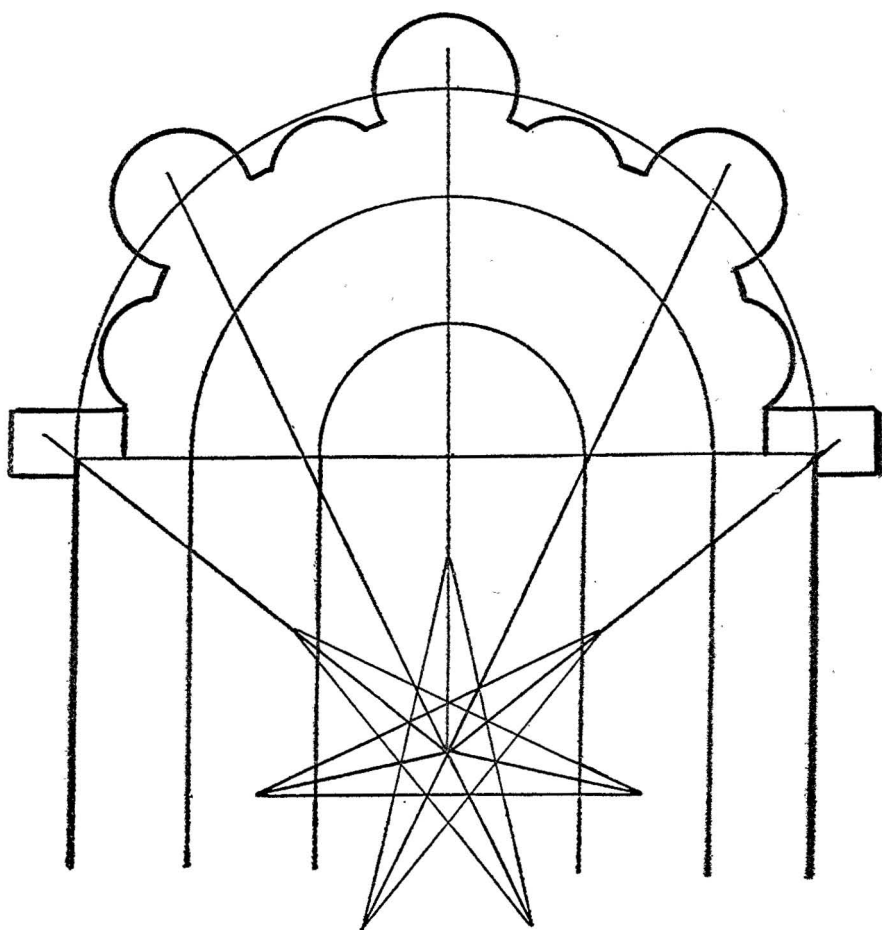
Cela n'est absolument pas sensible à l'œil et ne se décèle que sur le plan. Y voir le résultat d'une erreur serait véritablement faire bon marché de la science qui a présidé à l'érection de tout le monument ; mais la raison demeure inconnue.

... La cathédrale répond, certes, mais il s'agit là d'une réponse à une question que je ne sais pas poser...

Pas plus que je ne sais poser celles qui concernent l'implantation irrégulière des piliers du côté Sud du chœur et de son bas-côté. Les deux piliers encadrant la travée qui contient le centre sacré sont plus éloignés l'un de l'autre que ceux des autres travées. Alors que la moyenne des autres travées est d'environ 7 mètres, l'écartement de ces deux piliers est de 7,83 m.

Il est, cependant, à remarquer que cette travée ouvre — ouvrirait avant la mise en place du tour de chœur de Jean de Beauce au xv^e siècle — sur le vitrail

CONSTRUCTION DU PLAN DE L'ABSIDE



L'abside est construite sur l'étoile à sept branches décalée, ce qui fait que la chapelle centrale n'est pas exactement dans l'axe de la cathédrale. Le cercle directeur de l'ogive, qui a même diamètre que la distance des murs du chœur, ne la délimite pas mais contient les centres de construction des chapelles, dont le rayon intérieur est de 3,69 m (5 coudées de Chartres). Par ailleurs, ces centres sont marqués par l'intersection des bissectrices des angles supérieurs de l'étoile inclinée.

de Notre-Dame-de-la-Belle-Verrière. Peut-être est-ce là l'explication : on a pu vouloir ne borner en rien l'influx de ce vitrail.

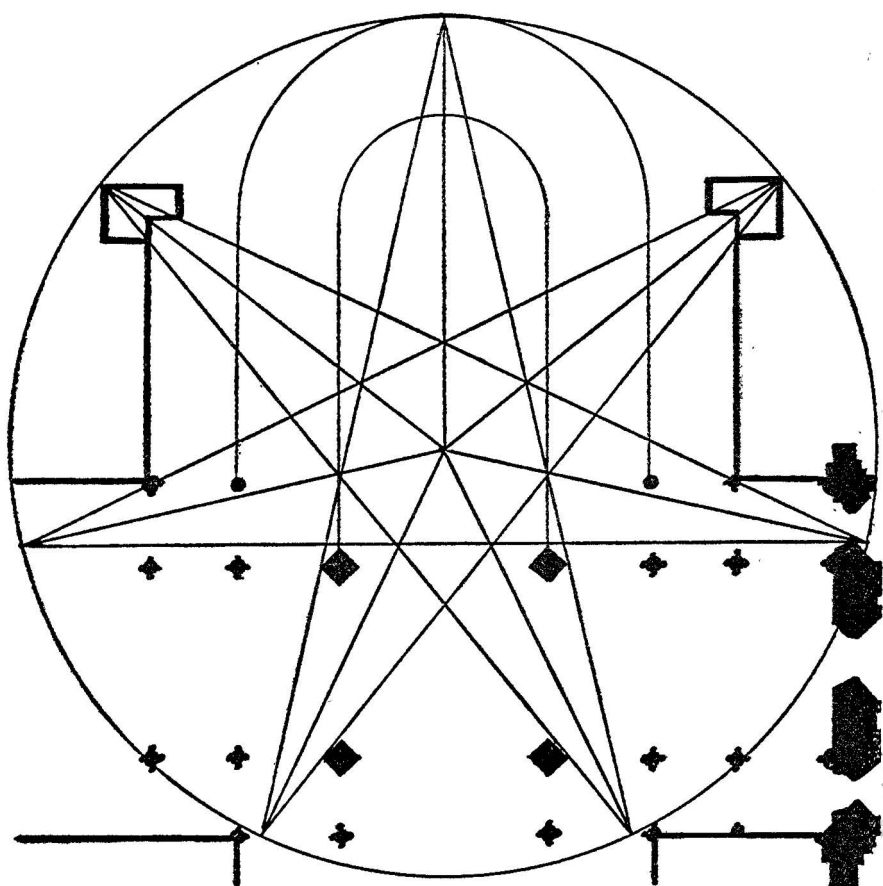
Le développement de l'étoile à sept branches comme « directrice » de construction ne se borne pas au seul chœur. C'est elle encore qui indique les limites des seconds collatéraux du chœur.

En effet, si l'on prolonge la ligne marquant la base du rond-point, cette ligne va être coupée par les deux branches hautes latérales de l'étoile en des points qui marquent les murs du chœur ; au milieu de l'assise des murs.

Évidemment, par suite de l'inclinaison, dont je parlais tout à l'heure, du demi-cercle sur l'axe, une certaine dissymétrie existe entre le mur Nord et le mur Sud. Ce qui prouve assez, à mon avis, que cette inclinaison n'était pas due à un ratage — qui eût été rattrapé — mais à un parti pris d'introduire cette dissymétrie. Qui a, peut-être — je dois m'en tenir au *peut-être* cher à Rabelais — quelque rapport avec la mystérieuse troisième mesure de la cathédrale.

A partir des points de jonction des deux branches hautes de l'étoile avec la base du rond-point, l'abside se développe, également selon un demi-cercle centré sur celui du rond-point. Mais ce cercle ne délimite pas l'abside, il contient les centres des trois chapelles du chevet, chapelles rondes, dont le rayon intérieur

DÉLIMITATION DE LA LARGEUR DU TRANSEPT ET DE L'EMPRISE DES TOURS D'ABSIDE



La construction de l'étoile donne une distance théorique du centre sacré à la base des transepts de 31,10 m. Les mensurations donnent 31,083 m.

Pour les tours bloquant l'abside et le chœur, il s'agit, évidemment de l'emprise.

est de 3,70 m, longueur que nous retrouverons à propos de la seconde mesure.

Avant d'abandonner la table rectangulaire, on remarquera que, du début du rond-point à la base du chœur, la distance est de 26,32 m; la largeur étant de 16,40 m; les proportions de ce rectangle sont très proches de celles du Nombre d'Or qui, pour l'homme, est la proportion clé de toute esthétique.

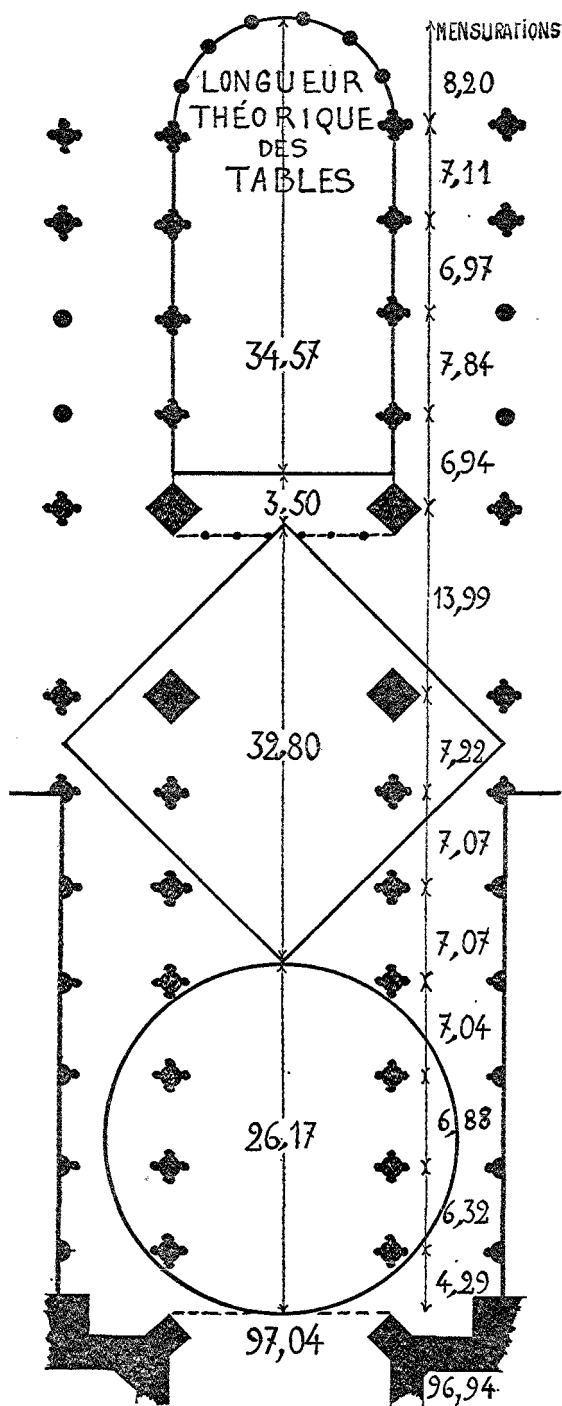
Jusqu'ici, je n'ai utilisé que les axes des branches de l'étoile. Il la faut, maintenant, construire. Si on délimite cette étoile par un cercle passant par les « points de transept » qui ont servi aux constructions, ce cercle coupe les deux branches basses à la hauteur de la limite occidentale des transepts, déterminant ainsi la largeur de ceux-ci.

Le calcul indique que cette limite devrait se trouver à 20,88 m de la base du chœur. Les mensurations de la cathédrale donnent, pour cette largeur, 20,98 m. L'écart est de 10 centimètres.

Par ailleurs le cercle circonscrit à l'étoile, qui permet de construire l'heptagone étoilé, coupe les deux branches latérales hautes aux angles des tours de blocage de la jonction des murs du chœur et du demi-cercle de l'abside.

Là encore, la construction géométrique résout un problème technique de construction.

LA SUCCESSION DES TROIS TABLES



Il reste à considérer la partie « publique » de l'église, c'est-à-dire la nef et ses collatéraux.

Sa largeur a été déterminée par celle du chœur.

La largeur de la nef, plus ses collatéraux, de mur à mur, a été déterminée par la diagonale de la table carrée.

Il reste sa longueur et c'est la succession des tables qui va nous l'indiquer.

A partir de la table rectangulaire, mais séparée d'elle par le jubé, va être placée la table carrée, sa diagonale dans l'axe de la cathédrale.

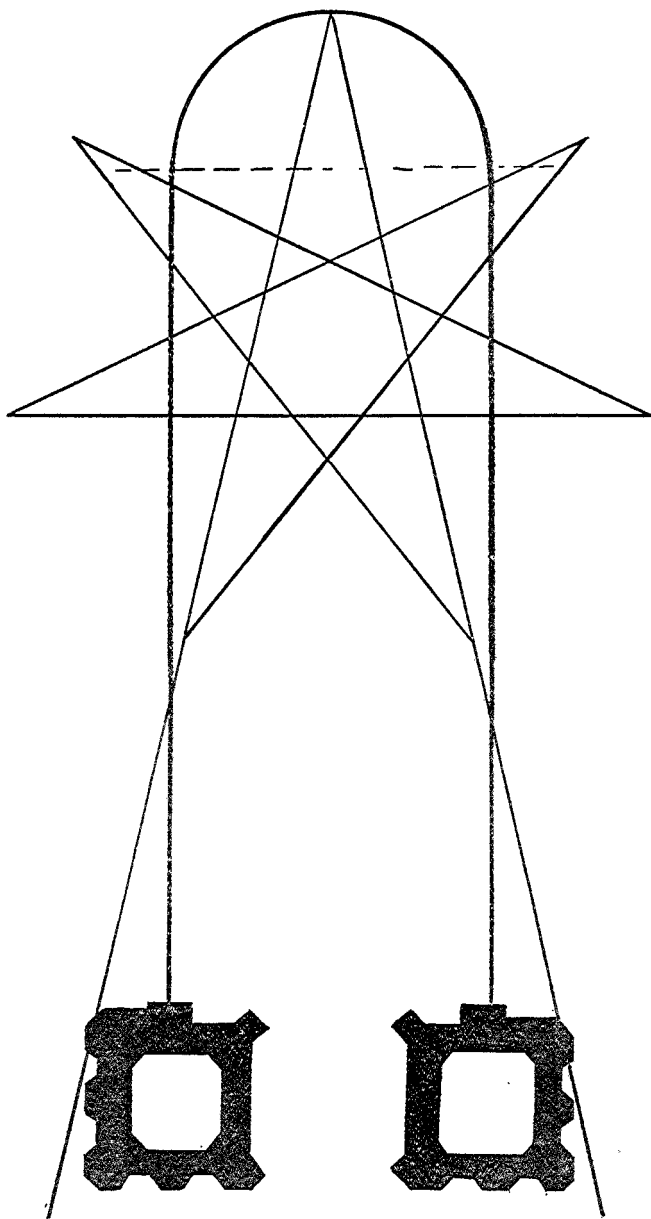
Et, merveille, l'angle Sud-Ouest de la table carrée se trouve exactement situé sur cette pierre blanche marquée d'un tenon de métal et que le soleil du solstice de juin illumine au midi de la Saint-Jean !

De plus, on se souvient que la surface de la table carrée était le centième de celle de la pyramide de Chéops ; par suite de l'inclinaison de la cathédrale, cette table carrée, comme la pyramide, a l'une de ses faces dirigée presque exactement au nord vrai. Et il est parfaitement possible que, lorsque la table était indiquée sur le dallage autrement que par un seul point — comme c'est encore le cas à Amiens — elle n'était pas orientée absolument de façon exacte.

Mettons que ce soit encore une coïncidence.

Immédiatement à la suite de la table carrée, se situe la table ronde. Cette table est marquée — et représentée — par le labyrinthe qui a été heureusement conservé. Il en sera parlé en son temps.

LA POSITION DES TOURS DANS LE TRACÉ DIRECTEUR DE LA CATHÉDRALE



Bien que construites cinquante ans avant la cathédrale, les tours de la façade Ouest s'insèrent très exactement dans l'emprise délimitée par l'étoile.

Le mystère du plan

Or, le cercle de la table ronde, mis ainsi à la suite de la table carrée, *touche* la ligne reliant les bords orientaux des piliers accotés aux tours.

Le chemin initiatique commence là.

D'autre part, si nous traçons l'étoile selon la forme traditionnelle, c'est-à-dire en joignant les sommets trois à trois, et que nous prolongeons les côtés de la pointe haute, celle qui est dans l'axe de la cathédrale, nous constaterons que cet angle enferme et délimite les tours occidentales qui furent, cependant, mises en chantier cinquante ans avant le vaisseau !

On comprendra pourquoi on peut trouver bien heureuse la coïncidence qui a fait placer ces tours en ce lieu et qui leur a donné ces dimensions.

Le Graal et l'alchimie

J'en étais là, assez satisfait, il faut bien le dire, de mes petites réflexions géométriques, quand je me rendis compte que les « portes » ne s'ouvriraient pas pour autant.

J'avais acquis la certitude que le maître d'œuvre de Chartres n'avait pas dressé sa cathédrale selon une inspiration personnelle mais en application de données traditionnelles qui pouvaient très bien n'être que « de métier ».

Cependant, l'étoile, comme les trois tables, devait correspondre à une nécessité utilitaire. Quoi qu'en aient pu penser les Romantiques, la grande époque des cathédrales ignorait l'Art pour l'Art. S'il y avait symbole, il fallait que ce symbole fût utilitaire — et actif.

Trois tables, dit la tradition, portèrent le Graal.
Qu'était donc le Graal ?

Il apparaît, pour nous, dans la mouture chrétienne des *Romans de la Table ronde*. Il s'agit d'un vase qui, à la fois, servit à Jésus-Christ lors de la Cène et qui fut utilisé, ensuite, par Joseph d'Arimathie pour recueillir le sang du Christ lors de la crucifixion. Il s'agit donc d'un vase contenant le sang divin, directement recueilli ou transmué (« Buvez, Ceci est mon sang... »).

La quête des Chevaliers de la Table Ronde (et voici encore une table) est celle de ce vase gardé, conte la légende, dans le Château Aventureux du Roi pêcheur (nous sommes à l'ère des Poissons).

Par ailleurs, l'histoire des Croisades révèle que, après la prise d'Ascalon, un vase sacré échut aux Génois, un vase de forme octogonale, en or, et c'est de ce vase que serait née la légende du Graal...

Seulement, la légende chrétienne du Graal n'est qu'une adaptation d'une légende celte bien antérieure. Et le mot : Graal est, lui-même, un vocable celte.

Son origine n'est pas, pour autant, certainement celtique. Elle peut fort bien être très antérieure. Je crois ce mot dérivé de la racine « Car » ou « Gar », qui a la signification de « pierre ». Le *Gar-Al*, ou *Gar-El*, pourrait être soit le vase qui contient la pierre, ou le vase de pierre (*Gar-Al*), soit la Pierre de Dieu (*Gar-El*).

Les deux étymologies sont, d'ailleurs, très proches. Dans le premier cas, il s'agirait du vase où se fait la « Pierre » ; dans le second, il serait question de la « Pierre » elle-même. Il est indubitable que le symbole est alchimique.

On ne peut, en effet, séparer le mot de Graal de celui de « Chaudron ». Aux temps du celtisme primitif, c'était dans le chaudron (Caldron) de Lug que, sur un feu très particulier, on faisait cuire les « médecines universelles ». D'autre part, le roi Gradlon, par son nom, nous indique qu'il s'agissait d'un « gardien du Graal » en sa ville d'Is que les flots engloutirent lorsque sa fille Mahu, chrétienne, détruisit les menhirs de fixation des sols.

Graal est un mot celtique mais, sous d'autres noms, on retrouve en d'autres lieux et temps, la légende du vase sacré. Melchisédech est représenté, au portail de Chartres — portail Nord, dit des Initiés — portant la coupe qu'il remit à Abram et d'où dépasse la Pierre.

Chaque temple grec avait son « Cratère » (de *Téras* : merveilleux, ou *Théos* : divin, avec, toujours, ce radical : « Cra »... « Car »).

Sous quelque nom que ce soit, il désigne, avec constance, un vase dont le contenu se divinise; est pénétré par la Divinité; est, de ce fait, *transmuté*.

On trouve une très belle illustration, chrétienne, de ce fait au trumeau de l'église de Saint-Loup-de-Naud, près de Provins. Sur ce trumeau est représenté saint Loup tenant le calice dans lequel se matérialise une émeraude qu'apporte un ange. Le symbole est on ne peut plus clair.

Il s'agit d'alchimie. L'alchimie, on le sait, est l'art — et la science — de recueillir, fixer et concentrer le courant vital qui baigne les mondes et est responsable de toute vie. La concentration que parviennent

à obtenir les Adeptes, et qu'ils fixent sur un soutien, est ce que l'on nomme la *Pierre philosophale*. Cette pierre, de par sa concentration, agit très fortement et permet à l'Adepté de réaliser, sur toutes choses, une évolution qu'il faudrait de longs siècles, sinon des millénaires à la nature pour parfaire ; notamment — et c'est là le test de la pierre — en changeant en argent ou en or les métaux vils.

Mais ce courant vital — le *Spiritus Mundi* des Alchimistes, l'Esprit du Monde — agit sans arrêt sur toute chose qu'il fait évoluer, y compris l'homme. Eh bien, admettons qu'en certains lieux, par suite d'une « concentration » du courant vital, cette action évolutive soit accélérée ; et d'autant plus accélérée que l'homme sera mis dans un état plus « réceptif », et l'on obtient ce résultat, cherché dans les pèlerinages, d'une forme de « mutation », pour employer un terme à la mode. Et cela est proprement de l'alchimie naturelle.

Admettons maintenant que la « façon » dont l'homme sera mis dans cet état réceptif puisse agir sur le sens de sa « mutation ». Et voici le symbole des trois tables aisément expliqué — quoique de façon très sommaire et quasi schématique.

L'homme devenant, en quelque sorte, le « vase », le « Graal » et son contenu, trois voies d'accès à la « mutation » lui sont offertes, qui sont représentées et conditionnées par les trois tables : la table ronde, la table carrée et la table rectangulaire ou, pour m'exprimer de façon moins allégorique : l'Intuition, l'Intelligence et la Mystique.

Il va sans dire qu'il s'agit là de trois manifestations évidentes, mais non préhensibles par les sens, de la personnalité humaine.

Quels rapports existent entre ces trois facultés et les tables, rondes, carrées et rectangulaires ?

La table ronde a été manifestée très tôt dans l'histoire de l'humanité. Les *Cromlechs*, les *Ronds-de-Fées* sont des tables rondes. On la retrouve dans la représentation de la croix celtique qui est entourée d'un cercle. Utilitairement et, étant donné qu'elle se trouve toujours située sur certaines émergences de courants telluriques, elle apparaît comme une piste de danses rituelles qui se menaient en rondes et qui étaient un moyen d'accord avec les rythmes naturels.

A ce qu'il semble, la ronde, commencée dans les limites du cercle le plus éloigné du centre, devait pour certains, se rapprocher peu à peu de ce centre, au fur et à mesure que les rythmes pénétraient l'homme et le libéraient d'une encombrante personnalité. Dans certains « Ronds-de-Fées » qui furent des pistes de danses, on retrouve trois pistes concentriques. Il apparaît probable que, pour le danseur parvenu à une sorte de délire sacré, la danse devait se terminer par une giration au centre.

En quelque sorte, le danseur remontait les cycles naturels jusqu'à leur origine où, plus inconsciemment que consciemment, il pouvait se mettre en contact direct avec cette origine.

On peut encore aller plus loin. L'homme qui tourne s'évade de l'espace. Mais s'évader de l'espace, c'est

Les mystères de la cathédrale de Chartres

également s'évader hors du temps. Il est permis de se demander jusqu'à quel point l'homme qui tourne dans certaines conditions ne devient pas visionnaire ? Je pense aux dons prophétiques des Druidesses qui se manifestaient dans une sorte de délire pendant la danse ; je pense à David dansant devant l'Arche et prophétisant ; je pense aux derviches tourneurs.

Et rappelons-nous que les rondes dans la cathédrale de Chartres étaient de coutume au temps pascal, et menées par l'évêque lui-même. Certains ont cru voir là comme une représentation du mouvement des astres. C'est une explication bien intellectuelle pour une activité toute physique ! Il s'agissait, bien plus simplement, de la recherche d'un état s'approchant de l'état médiumnique et qui permet une incorporation dans les rythmes naturels.

La table ronde était représentée, devant le Temple de Salomon, par la Mer d'Airain qui contenait de l'eau et dont les proportions définies étaient en rapport avec le poids de la Terre, selon l'abbé Moreux. Les Templiers — et pas seulement eux — ont fait de la table ronde le centre de leurs églises. C'est en ce centre qu'ils plaçaient l'autel.

La table carrée demande, à expliquer, plus de subtilité. Elle est la « quadrature » de la table ronde. Elle doit permettre le passage à la conscience des connaissances instinctives ; c'est une table d'initiation intellectuelle. Sa représentation la plus fréquente est l'échiquier ; c'est aussi la primitive marelle devenue jeu d'enfants mais qui, à l'origine, était table

d'abaques, table de travail, table de Nombres. C'est encore la table de Pythagore, qui n'est pas seulement une table de multiplication. Le symbole le plus « parlant » de cette table est, naturellement, l'échiquier que seuls peuvent parcourir en tous sens la Dame et le Cavalier, montant la cavale, la « cabale », la connaissance.

On remarquera que le jeu du Cavalier utilise le cercle dans le carré, alors que Tours et Fous sont réduits à demeurer dans leurs verticales ou diagonales. L'indication est précieuse. On ne se promène pas dans les Nombres par la seule vertu du cerveau (seulement dans les chiffres), pas plus qu'on ne fait de musique en additionnant des notes. Il y faut une initiation, au moins instinctive, aux lois de l'harmonie, aux lois naturelles.

C'est une table-piège dans le parcours de laquelle l'intellect, livré à lui-même, s'illusionne sur ses propres créations et se trouve aussi « piégé » dans ses illusions que le Fou ou la Tour dans leurs lignes. Réaliser la quadrature du cercle, c'est transformer l'initiation instinctive en initiation consciente, raisonnée, active. Il y faut « monter la cavale », c'est-à-dire la cabale.

Si l'on me permet de pousser plus loin l'analyse, je dirai que la table carrée n'est pas une table de vie, mais une table d'organisation; seulement, elle suppose une connaissance réelle de la matière. Selon les anciens, la meilleure organisation possible de la société était construite sur ce schéma carré lequel divisait les hommes en catégories, qui étaient plutôt des castes : le Paysan qui nourrit, le Soldat qui

Les mystères de la cathédrale de Chartres

défend, l'Artisan qui transforme et le Commerçant qui distribue; les échelons, dans chaque caste, formant la pyramide aux trois étages : apprenti, ouvrier et maître qui aboutit, au sommet, à l'Aristocratie, la vraie, celle du Sage en sa caste.

La table carrée se retrouve dans la pyramide, dans le Saint des Saints du Temple de Jérusalem; et, peut-être est-elle la base des constructions templières, car l'ordre utilisait beaucoup le plan carré dans ses commanderies ou forteresses; uni, d'ailleurs souvent, à une église en rotonde.

La table rectangulaire est une table mystique; une table de révélation. Elle n'a d'explication ni même d'approche intellectuelle possible. Elle est la Table de la Cène, la Table du Sacrifice de Dieu.

Voilà ce qu'on peut dire sur le Graal et sur les tables. Il n'est point étonnant qu'elles se présentent dans l'ordre où nous les avons situées à partir du portail royal, celui que gardent des rois et des reines qui n'ont plus de nom. Leur succession correspond bien aux trois naissances symboliquement réalisées dans l'allée couverte.

La « coudée » de Chartres

Reprenons notre théorique chaîne d'arpenteur.

A l'usage de cette chaîne — sur plan, bien entendu — on se rend très vite compte que deux architectures se superposent, intimement liées : l'une de pierres, l'autre de vide; celle-ci ayant sa propre mesure.

Cette mesure, l'analyse des dimensions de l'immense vaisseau permet assez facilement de l'approcher. Et les chiffres imposent, eux-mêmes, une première constatation.

En mètres, les mesures les plus « notables » de la cathédrale intérieure sont proches des nombres : 37, 74, 148.

Le chœur a, environ, 37 mètres de long et 14,80 m de large; la nef, de même largeur, a, environ, 74 mètres de long. La voûte a 37 mètres de haut...

Une première hypothèse de travail peut être fondée sur ces dimensions — ou des dimensions très proches

Les mystères de la cathédrale de Chartres

que des distances longues permettront de préciser.

Par exemple, la nef a une longueur double de celle du chœur, et la longueur totale du vaisseau central, du rond-point du chœur (compris) aux portes, est de 110,76 m (chiffres Merlet).

Divisé par trois, cela donne 36,92 m.

D'autre part, les piliers du vaisseau central, si l'on fait abstraction des colonnettes qui les cantonnent, ayant un diamètre de 1,60 m, le « vide », la largeur vide du chœur est de 14,78 m, ce qui fait, à très peu près, quatre fois 3,69 m.

Il semble donc qu'une mesure très proche de 0,369 m ait été employée ou, plus probablement, en ce qui concerne le plan au sol, une longueur double de celle-ci, plus facile à utiliser : 0,738 m, que nous pourrions appeler, faute d'autre terme : la « Coudée de Chartres ».

Et l'on peut, alors, relever, en « coudées », les dimensions suivantes :

Largeur du chœur :	20 coudées
Longueur du chœur :	50 coudées
Longueur de la nef :	100 coudées
Longueur des transepts :	90 coudées
Hauteur de la voûte :	50 coudées

Cette coudée se retrouve, par ailleurs, dans l'« épaisseur » des piliers octogonaux (2 fois), dans la largeur des tours (20 fois), dans le rayon de construction des chapelles rondes de l'abside (5 fois), etc.

On ne peut parler de coïncidences devant un emploi

aussi systématique. Et nous retrouverons cette coudée, ou ses multiples, ou ses fractions simples, dans bien d'autres mensurations.

Mais, qu'est donc cette coudée de 0,738 m ?

Eh bien, c'est, tout simplement, LA CENT MILLIÈME PARTIE DU DEGRÉ DU PARALLÈLE DE CHARTRES !

Ce n'est pas moi qui le dis mais, d'une part, un simple calcul trigonométrique fondé sur ce que nous savons actuellement du rayon terrestre ; et, d'autre part, une vérification faite sur la carte au 1/25000^e de l'Institut National de Géographie.

S'agit-il d'une coïncidence ? Elle ne serait alors pas la seule.

La Fraternité qui construisit Chartres a signé son œuvre de la façon que je dirai plus loin ; cette « signature » se retrouve en divers monuments, au moins dans deux de ceux dont les restaurateurs et autres metteurs au goût du jour n'ont point détruit l'essentiel : les cathédrales de Reims et d'Amiens.

Je n'ai pas eu l'occasion de me livrer à une étude approfondie de ces deux monuments, mais, pour m'en tenir aux seuls fascicules de vulgarisation qui sont en ma possession, je constate ceci :

Reims est situé à 49° 14' de latitude Nord, ce qui donne un degré de parallèle de 71 kilomètres, environ. La « mesure », la « coudée » de Reims, devrait donc être de 0,71 m. Or, la longueur de la cathédrale de Reims est de 142 mètres, et la longueur intérieure

Les mystères de la cathédrale de Chartres

des transepts est très proche de la moyenne géométrique entre 71 et 35, 5.

Amiens est situé à la latitude de $49^{\circ} 52'$, ce qui donnerait une « coudée » de 0,70 m environ. La hauteur de la voûte est de soixante fois 0,70 m, et la longueur des transepts, de 70 mètres.

Il est, évidemment, très désolant de retirer aux gens d'aujourd'hui l'illusion qu'ils ont découvert la Lune, alors que leurs ancêtres, les yeux obstinément fixés sur le sol, à la recherche des silex, ne l'avaient pas remarquée.

La question doit, cependant, être posée. Les constructeurs de Chartres connaissaient-ils à ce point le globe terrestre, qu'ils aient pu choisir, pour ériger la cathédrale, la mesure la plus « idoine » à relier l'harmonie du monument qu'ils entreprenaient à celle du lieu terrestre où ils l'érigeaient ?

Deux solutions sont possibles : ou bien, les instruments de mesure n'étant pas très perfectionnés à cette époque, il faut admettre qu'il existe, dans l'homme, des moyens de connaissance auxquels la science moderne a délibérément tourné le dos mais qui sont susceptibles d'une extrême perfection. Et, après tout, il peut sembler aussi normal pour un architecte religieux de trouver les dimensions harmoniques — donc la mesure — pour le lieu où il construit, que, pour un musicien, de parfaire un accord.

Qu'une science soit intuitive ou scolaire, elle n'en est pas moins une science pour autant...

Ou bien, comme je le pense, pour les raisons expo-

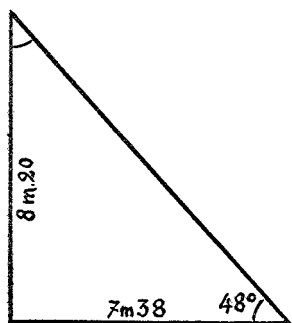
La « coudée » de Chartres

sées plus haut, les « clés » d'un savoir, d'un savoir non perdu mais occulté, étaient parvenues en la possession des « promoteurs » des cathédrales par le canal de l'Ordre du Temple... *Archa cederis*, « par l'Arche tu œuvreras »...

On m'opposera, probablement, que la valeur du degré du parallèle de Chartres, n'est pas 73,80 km mais plus proche de 73,699 km; mais ce chiffre même n'est pas exact car nous n'avons, du rayon terrestre, que des approximations, et nous ignorons la forme exacte de la Terre.

De plus, les mensurations de la cathédrale n'ont pas été faites au millimètre et les différents métreurs ne sont pas parfaitement d'accord entre eux.

Il est probable, sinon certain (ou ce serait, alors, une coïncidence!), que la mesure *absolument exacte* employée à Chartres n'a pas été 0,738 m, mais il est sûr qu'elle est très proche de cette valeur.



Il existe bien d'autres « coïncidences ». Par exemple, la mesure ayant servi à la délimitation du plan : 0,82 m et la coudée : 0,738 m sont, ensemble, dans

Les mystères de la cathédrale de Chartres

un rapport étonnant. Si, dans un triangle rectangle dont l'un des angles a 48 degrés, le grand côté de l'angle droit a 0,82 m, le petit mesure 0,738 m... Et Chartres est bien proche de 48 degrés. Nous tombons dans le rapport du rayon de ce parallèle à sa hauteur sur l'équateur !

Moins étonnante est cette autre coïncidence : le puits celtique plonge jusqu'à la nappe phréatique dont le niveau moyen est de 30 à 32 mètres au-dessous du niveau du plancher de la crypte ; et ceci nous donne environ 37 mètres au-dessous du dallage du chœur. Or, la voûte est, elle, à environ 37 mètres au-dessus de ce dallage.

Il y a donc correspondance entre cette eau et cette voûte. Et ce n'est pas sans intérêt si l'on considère la cathédrale comme un instrument musical destiné à amplifier les ondes qui ont quelque rapport avec l'aquatique courant souterrain.

Car la cathédrale est un instrument musical jouant sur des résonances et c'est bien pourquoi sa partie principale est le vide, qui est sa caisse de résonance. Tout l'art et toute la science du maître d'œuvre ont été d'accorder musicalement à ce vide, en qualité, volume et tension, la pierre qui le délimite.

Analyser la cathédrale sous cet angle serait affaire de luthier. On avait, d'ailleurs, déjà remarqué que certaines proportions au sol avaient leurs équivalences dans les intervalles de la gamme et que l'on y retrouvait aisément les médiétés chères à Platon. Ainsi avait-on remarqué que la longueur des transepts était en relation de quinte avec la longueur du

vaisseau central ; que la longueur totale de la nef était en relation d'octave avec la longueur du chœur ; que la largeur de la nef était, également, en relation d'octave avec la largeur des bas-côtés.

Ce sont des proportions qui se retrouvent, nettement marquées, dans le plan d'élévation.

A ce plan de vide, ce plan de résonance, imbriqué dans le plan de construction, devaient, normalement correspondre trois tables nouvelles qui, sans doute, se trouvaient en rapport harmonique avec les dimensions numériques du vide.

Ces tables, dans les grandes églises des XII^e et XIII^e siècles, étaient marquées sur le sol par des dessins de dallage qui ont, actuellement, presque tous disparu.

Aucune table rectangulaire ne demeure, à ma connaissance. Un dallage, qui a disparu, devait marquer, dans le chœur de Chartres, les limites de cette table. Il est probable que l'autel primitif en occupait le centre, confondu avec le centre sacré.

Des tables carrées, situées le plus généralement aux croisillons des transepts, il semble que, seule, la cathédrale d'Amiens ait conservé la sienne, refaite, d'ailleurs, avec tout le dallage de l'église, mais que l'on peut supposer avoir été copiée sur la table d'origine. Comme celle d'Amiens, la table de Chartres devait se trouver au croisillon et elle devait avoir même orientation que la table de construction, c'est-à-dire que sa diagonale devait être confondue avec l'axe de la cathédrale.

Des tables rondes, quelques-unes demeurent, dont

Les mystères de la cathédrale de Chartres

celle d'Amiens et celle de Chartres; celle-ci est indiquée, dans la nef, par des dalles noires et blanches qui dessinent un chemin aboutissant, au centre à une grande dalle blanche. On la nomme le *Labyrinthe*.

J'aurai à revenir sur ce labyrinthe et son utilité.

Ce que nous savons de la cathédrale et de l'étroite dépendance qu'ont, entre eux, tous les éléments de la construction, donnent à penser qu'il en était de même pour les tables, et que des rapports dimensionnels existaient entre ces trois tables.

Malheureusement, les tables d'Amiens n'ayant certainement plus les dimensions originelles, nous nous trouvons réduits, pour rechercher ces rapports, à faire appel à des hypothèses qui risquent de n'avoir d'autre valeur que de jeu de l'esprit.

Traditionnellement, le « dit » des trois tables s'exprime parfois de façon différente de celle que j'ai indiquée :

« Trois Tables, dit la légende, portèrent le Graal : l'une est ronde, l'autre carrée et la troisième rectangulaire; elles ont le même périmètre, et leur nombre est 21. »

Il est évident que, comme pour le « dit » des surfaces, il s'agit là d'une énigme de constructeurs qui en possèdent, sous une forme ou sous une autre, la solution.

Mais la mention même du Graal indique bien qu'il ne s'agit nullement d'un « amusement » et que ce secret de métier a, dans son application, une portée initiatique et, spécialement dans le cas de la cathédrale, une portée d'*action* initiatique.

Il ne faut, en effet, jamais perdre de vue que la cathédrale est construite *pour* les hommes, pour agir sur les hommes et que tout est, en elle, conçu à cette fin et qu'elle est, comme le dit Saint Bernard, un *moyen*.

Le fait que la table ronde existant à Chartres soit un chemin montre assez nettement que les tables « secondes » étaient résolues en termes de longueur et non point, comme les tables « premières » qui, nécessairement, étaient établies en termes de surface puisqu'il s'agissait de définir l'emprise du monument.

Il semble donc logique de penser qu'à ces tables « secondes » s'applique le second « dit » concernant les périmètres.

Sans doute, les tables « surfaces » et les tables « périmètres » possèdent-elles entre elles des rapports subtils qu'il ne m'a pas été permis de découvrir.

On remarquera que ces tables se centrent sur l'axe de la cathédrale et n'occupent plus que des espaces qui peuvent être entièrement parcourus par l'homme. La table ronde dans la nef, la table carrée au croisillon, la table rectangulaire dans le chœur sont sur des aires vides de toute construction, et toutes situées entièrement sous la voûte centrale.

Nous ne possédons plus, dans Chartres, que la table ronde : le *Labyrinthe*, mais il est assez remarquable qu'un carré de même périmètre que celui de ce labyrinthe aurait pour diagonale une longueur bien proche de celle de la largeur du croisillon des transepts.

Quant à la table rectangulaire, une table de proportions $2/1$, dont le périmètre serait le même que celui du labyrinthe et dont le centre coïnciderait avec le

Les mystères de la cathédrale de Chartres

centre sacré, aurait une base coïncidant, à très peu près, avec la limite de l'ancien jubé... Ce qui donne quelque apparence de vérification à l'hypothèse émise.

On connaît, à ce problème de quadrature du cercle, plusieurs solutions géométriques approchées.

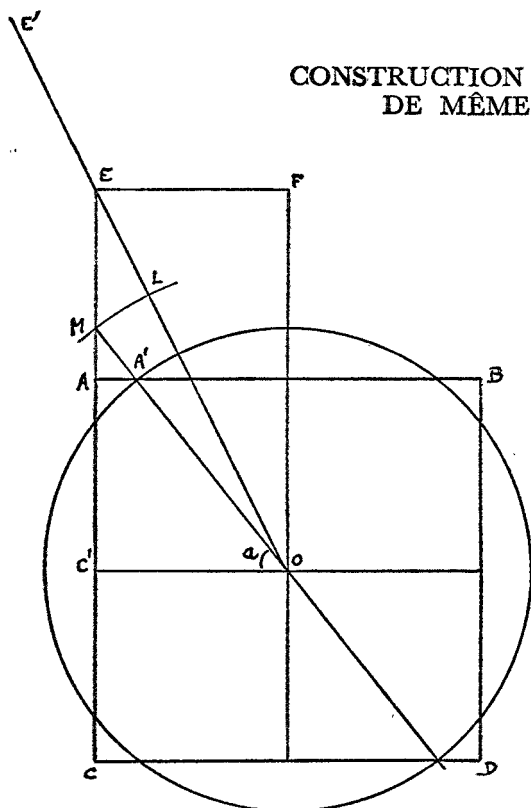
L'une passe par l'étoile à sept branches, mais cette étoile, en ce lieu, ne semble pas s'« installer » dans le plan du monument.

Une autre solution est celle que les traditionalistes nomment la « résolution ésotérique de la quadrature du cercle ». Elle a pour base une projection analytique de la pyramide de Chéops. Malheureusement, c'est une pyramide idéale; elle fut peut-être réelle, mais son « décapage » ne nous permet plus d'affirmer qu'elle était bien ainsi.

Une autre solution, encore, passe par le Nombre d'Or qui se construit géométriquement, ainsi que nous l'avons vu sur un rectangle de proportions $1/2$. Elle donne, pour rayon au cercle de même périmètre qu'un carré, la moitié du côté de ce carré multipliée par la racine du Nombre d'Or : $\sqrt{1,618} = 1,272$. C'est, d'ailleurs, la même solution que celle donnée par la pyramide idéale...

Il y a, bien sûr, une part de conjecture dans ce rapport supposé entre le labyrinthe et la table carrée du croisillon, puisque rien ne demeure du dallage qui marquait cette table.

CONSTRUCTION DES TABLES DE MÊME PÉRIMÈTRE



Soit le carré ABCD, de côté $AB = 2$. On construit le rectangle C'EFO de largeur 1 et de longueur 2. La diagonale OE est égale à $\sqrt{5}$. On prolonge cette diagonale d'une longueur EE' égale à EF. La longueur OE' est égale à $\sqrt{5} + 1$. On prend la moitié de cette longueur OE', soit OL qui est égale à $\frac{(\sqrt{5} + 1)}{2}$; soit le Nombre d'Or : 1,618. On rabat

la longueur OL en OM. OM coupe le côté du carré, AB, en A'. A'O est le rayon du cercle dont le périmètre a une

Les mystères de la cathédrale de Chartres

valeur très approchée du périmètre du carré ABCD. La valeur de ce rayon A'O, égale à MC', est de $\sqrt{1,618}$ soit, 1,272. L'angle (a) a une valeur de 51°50', qui est un des angles de pente supposés de la pyramide de Chéops, qui n'est pas absolument symétrique.

Métriquement, le diamètre du labyrinthe est donné pour 12,87 m, mais la partie « utile », sans les fleurons qui l'entourent est de 12,30 m soit un périmètre de 38,64 m. Ceci suppose une Table carrée de 9,66 m de côté et de 13,66 m de diagonale et une Table rectangulaire de 7,38 m sur 11,94 m, en respectant, comme il se doit pour les longueurs le rapport du Nombre d'Or. Or, 7,38 m, c'est 20 fois la demi-coudée : 0,369 m.

Le mystère musical

A 37 mètres, hauteur imposée, il fallait élever la plus large voûte gothique qui ait jamais existé; et dans l'harmonie qu'avait préparée le plan au sol.

L'étagement de la lancée, le maître d'œuvre l'a inscrit lisiblement en quatre lignes horizontales que marquent de légères corniches.

De la base à la naissance de la voûte quatre étages se superposent dans un allègement progressif. Au sommet, la voûte que pénètrent les fenêtres hautes semble ne tenir que sur de minces colonnettes de pierre. Le soutien réel que sont les arcs-boutants s'assoit solidement hors de l'édifice...

En bas sont les piliers massifs, alternativement ronds et octogonaux, cantonnés de quatre colonnes alternativement rondes et octogonales, celles-ci accolées aux piliers octogonaux, celles-là aux piliers ronds; tous couronnés de chapiteaux, où prennent leur départ

Les mystères de la cathédrale de Chartres

les ogives de la voûte des bas-côtés et les formerets des arcades. Les sommets de ces chapiteaux constituent la première horizontale.

Au-dessus des arcades, à la base du triforium, une corniche mince marque la seconde horizontale.

Une troisième corniche horizontale, au-dessus des arcades du triforium, marque la base des grandes fenêtres gémellaires couronnées d'un oculi en rose.

Enfin la base de départ de la voûte est donnée par une ligne de petits chapiteaux qui constituent la quatrième horizontale.

Les hauteurs de ces lignes au-dessus du carrelage du chœur ne peuvent être connues que de façon approximative. Le dallage du chœur a été refait et il est impossible de situer aujourd'hui l'exact niveau du dallage primitif.

Il serait donc impossible d'entreprendre, en mètres et centimètres, un calcul valable si les approximations ne révélaient de façon formelle que la mesure appliquée était la moitié de la « coudée », soit 0,369 m. Les chiffres, dans cette mesure, se retrouvant toujours sans fraction, apportent une certitude que le déplacement du dallage interdisait dans une mesure moderne.

La géométrie du plan d'élévation va devenir totalement musicale.

La ligne la plus haute, celle des petits chapiteaux de la base de la voûte, est située à 25,50 m ou environ.

Si, sur l'épure de l'élévation — la « coupe » du vide du vaisseau — on joint le point haut à l'angle de la base opposé, on obtient, avec la base et le côté, un triangle équilatéral dont un des côtés de l'angle droit a 14,78 m et l'autre 25,50 m, environ. Si l'on calcule la longueur de l'hypoténuse, on obtient un chiffre très proche de 29,50.

Or, le double de 14,78 est de 29,56. On peut donc admettre, en première hypothèse, que cette hypoténuse est réellement de 29,56 m, ce qui représenterait, géométriquement, l'octave de la base de 14,78 m.

Les petits chapiteaux de la base de la voûte devraient alors se trouver, non pas à 25,50 m mais à 25,56 m.

En demi-coudées de Chartres, la base serait de 40 et l'hypoténuse de 80. Le tracé au sol, avec la seule mesure et le cordeau, donnerait la hauteur des chapiteaux au départ de la voûte.

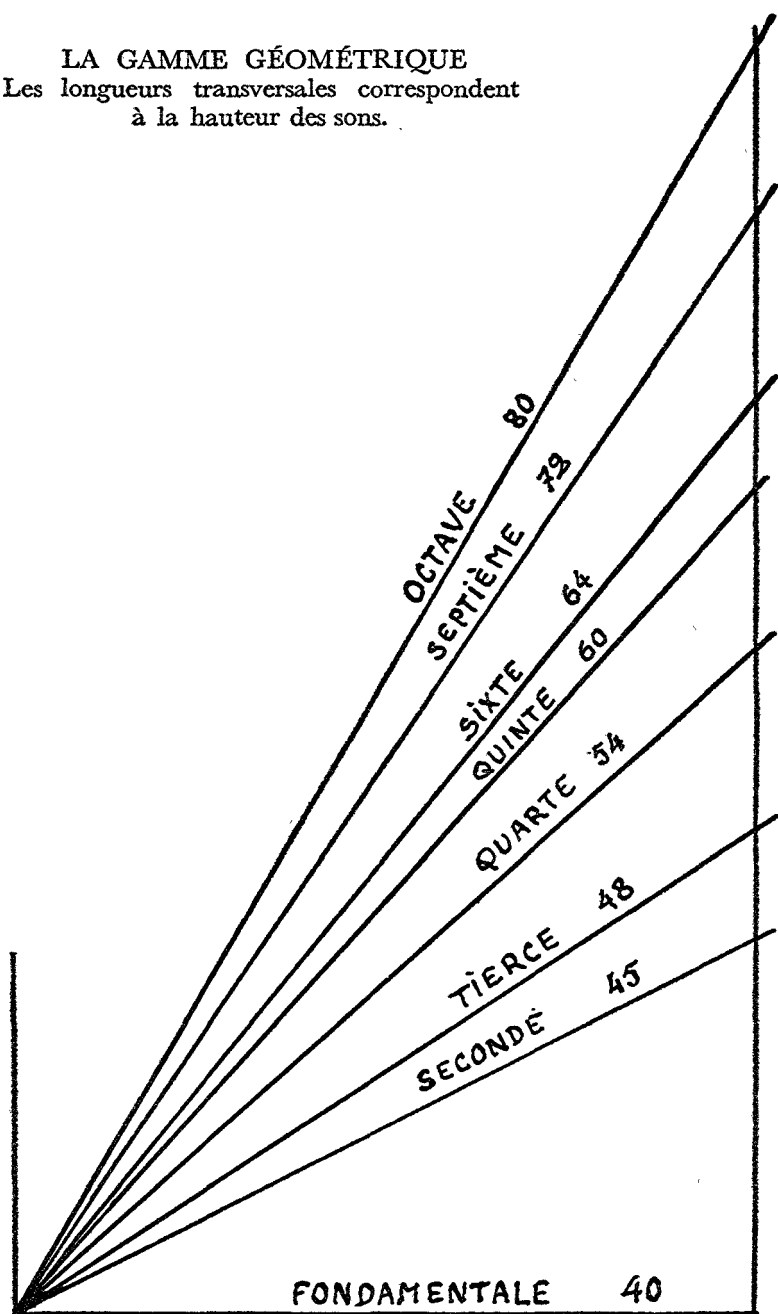
Ce triangle rectangle est la moitié du triangle équilatéral; c'est le « triangle divin » de Platon et cette constatation platonicienne conduit à la recherche des médiétés.

Si nous recherchons la médiété arithmétique entre les deux longueurs 40 et 80, nous obtenons : $(40 + 80)/2 = 60$. C'est l'intervalle de quinte compris entre 40 et 80.

Et si nous construisons, maintenant, sur le plan de coupe de l'élévation, le triangle rectangle ayant pour base 40 et pour hypoténuse 60, nous obtenons, sur le

LA GAMME GÉOMÉTRIQUE

Les longueurs transversales correspondent
à la hauteur des sons.



côté, un point situé à : $\sqrt{60^2 - 40^2} = \sqrt{2000} = 44,72$.
Or, $44,72 \times 0,369 = 16,50$.

Et 16,50 m, c'est la hauteur de la seconde ligne horizontale, celle située à la base du triforium.

Quinte et octave. Ce fait conduit à rechercher tous les intervalles de la gamme.

On sait que, dans une gamme, les intervalles des notes ne sont pas égaux mais correspondent à des rapports, généralement simples entre eux, et entiers.

Par rapport à la fréquence de base, et pour une gamme mineure, après analyse, ces intervalles sont :

Pour la seconde :	9/8
Pour la tierce :	6/5
Pour la quarte :	27/20
Pour la quinte :	3/2
Pour la sixte :	8/5
Pour la septième :	9/5
Pour l'octave :	2/1

En partant de notre « note » de base, c'est-à-dire, géométriquement, de notre longueur : 40, voici ce que nous obtenons :

Pour la seconde	$40 \times 9/8 = 45$	(en mètres : 16,60)
Pour la tierce :	$40 \times 6/5 = 48$	(— : 17,71)
Pour la quarte :	$40 \times 27/20 = 54$	(— : 19,92)
Pour la quinte :	$40 \times 3/2 = 60$	(— : 22,14)
Pour la sixte :	$40 \times 8/5 = 64$	(— : 23,61)
Pour la septième :	$40 \times 9/5 = 72$	(— : 25,56)

Les mystères de la cathédrale de Chartres

Si, partant de l'un des angles à la base du rectangle d'élévation, nous portons ces lignes en hypoténuses sur le côté opposé, nous obtenons, sur ce côté, aux points d'intersection, les hauteurs suivantes :

Pour la seconde	(45)	20,612	(en mètres : 7,60)
Pour la tierce	(48)	26,536	(— : 9,79)
Pour la quarte	(54)	36,276	(— : 13,38)
Pour la quinte	(60)	44,721	(— : 16,50)
Pour la sixte	(64)	49,96	(— : 18,43)
Pour la septième	(72)	59,866	(— : 22,09)

La hauteur des chapiteaux du chœur, 9,79 m, correspond à la tierce. La hauteur de la corniche sous le triforium, 16,50, correspond à la quinte et la hauteur des chapiteaux de base de la voûte, 25,56, correspond à l'octave.

La seconde ne semble pas avoir été indiquée. Il est possible que la quarte 13,38 m corresponde à la hauteur de la voûte des formerets.

Sur la corniche se trouvant à la base des verrières hautes, un doute persiste. Aucun auteur, aucun plan ne sont très précis sur sa hauteur exacte. En fait, il semble qu'au lieu d'utiliser l'intervalle de 9/5 pour la septième, intervalle de gamme mineure, le maître d'œuvre ait utilisé celui de 14/8 qui est un intervalle de gamme majeure. Un spécialiste de l'harmonie résoudrait sans doute ce petit problème.

Il apparaît bien, en effet, après mesures et calculs, que la longueur utilisée soit : $40 \times 14/8 = 70$, soit,

en mètres : 25,83, ce qui situerait la hauteur du cordon à 57,446, soit, en mètres : 21,19.

On se rend bien compte que, si le calcul semble un peu complexe, la réalisation sur épure tracée au sol s'effectue avec le maximum de facilité avec un cordeau et une mesure, par simple addition de mesures dans la progression : 40, 48, 60, 70, 80.

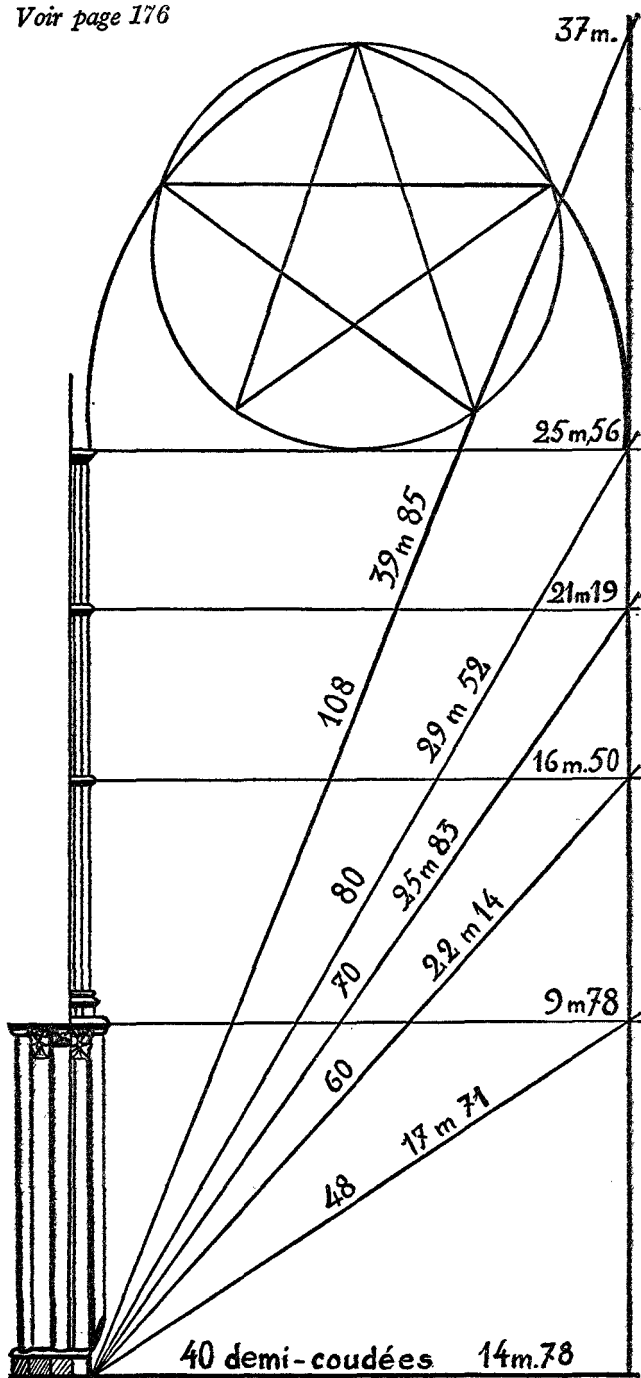
En toute honnêteté il faut prévenir que, les mesures d'élévation données par les différents auteurs étant très imprécises, il est possible qu'ait été utilisée une autre gamme, ce qui bouleverserait légèrement les rapports, sauf pour le « ton » (intervalle de seconde) et la quinte, qui sont immuables.

Il s'ensuit que le développement en hauteur, dont les « étapes » sont inscrites dans les horizontales, se fait en harmonie avec la largeur du vaisseau central. Cette largeur est, elle-même, en harmonie parfaite avec toutes les dimensions du plan, ainsi que nous l'avons vu. Et ce plan, lui-même, se trouve en harmonie avec le lieu de Chartres (correspondances avec le tertre et la nappe phréatique); avec le parallèle de Chartres. Avec la vitesse même de rotation de ce lieu avec l'écorce terrestre puisque la distance parcourue en une heure est de 1 107 kilomètres, et que la longueur du vaisseau central est de 110,70 m.

La voûte, également, participe à ce développement harmonique, et, qui plus est, elle y introduit l'homme. Elle est, en effet, construite sur les bases du pentagone étoilé inscrit dans le cercle dont le diamètre est la hauteur de la flèche. Or, si l'on poursuit la « gamme »

LA GAMME GÉOMÉTRIQUE DE CHARTRES

Voir page 176



géométrique indiquée par les hauteurs des « horizontales », nous entrons dans la gamme supérieure dont la longueur de base sera le double, l'octave de la première, soit, en « mesures », 80.

L'intervalle de seconde sera de : $80 \times 9/8 = 90$

L'intervalle de tierce sera de : $80 \times 5/4 = 100$

L'intervalle de quarte sera de : $80 \times 27/20 = 108$

Or, dans le triangle ainsi formé dont 108 est l'hypoténuse et le petit côté 40, le grand côté, c'est-à-dire la hauteur sera de $\sqrt{(108)^2 - (40)^2} = 100,32$; soit, en mètres : 37,018, qui est la hauteur approchée de la voûte. Mais cette hypoténuse possède une autre propriété — que nous sommes incapables d'analyser mais dont l'explication et la démonstration ne doivent pas être hors de la portée d'un bon géomètre — cette hypoténuse coupe le cercle dans lequel s'inscrit l'étoile à cinq branches à la pointe inférieure de cette étoile; point qui est précisément un des points de construction de la voûte; centre de l'arc de cercle qui forme la demi-courbe opposée de la voûte.

Ainsi l'homme, en son essence, se trouve incorporé dans l'harmonie générale et dans la représentation matérielle qu'en donne la cathédrale.

On comprend pourquoi nous parlions de la cathédrale comme d'un instrument d'action sur l'homme, dans le sens d'une initiation directe, de la façon la plus « naturelle » qui puisse être, sans vain jargon théosophique.

Le Père Bescond, de Saint-Wandrille, m'écrit, au sujet du développement musical de l'élévation :

Je crois avoir trouvé la solution du problème harmonique : la gamme n'est ni majeure ni mineure; c'est la gamme du *premier mode grégorien*, basée sur R.É. Les « bonnes notes » de ce mode sont R.É-FA-LA.

De plus, la distribution des notes constitue :

1° Dans la Nef et le Chœur, jusqu'à la voûte :

R.É-FA 1^{re} tierce, mineure harmonique 6-5;

FA-LA 2^e tierce, majeure harmonique 5-4 (ce La est baissé d'un comma);

LA-DO 3^e tierce, dite « minime », 7-6 (le Do est surbaissé).

— Soient 3 tierces différentes (3×3 , chiffres sacrés).

— L'intervalle R.É-DO est la 7^e harmonique 7-4; c'est aussi la 7^e harmonique émis par la fondamentale R.É (7, chiffre sacré) (R.É³ émet comme harmoniques : R.É³, R.É⁴, LA⁴, R.É⁵, FA^{#5}, LA⁵, DO⁶;

— Les 3 tierces et la 7^e sont couronnées par l'Octave (nouveau chiffre sacré).

— Si on insère la SOL + (27-20) dans cette gamme, il divise la tierce FA-LA en deux tons inégaux : ton majeur FA-SOL = 9-8; ton mineur SOL-FA = 10-9.

— De sorte que si on aligne tous les rapports harmoniques de cette gamme on obtient la série suivante :

$\begin{array}{ccccccc} 10-9 & 9-8 & 8-7 & 7-6 & 6-5 \\ \text{SOL-LA, FA-SOL, DO-R.É, LA-DO, R.É-FA,} \end{array}$

$\begin{array}{cccc} 5-4 & 4-3 & 3-2 & 2-1 \\ \text{FA-LA, LA-R.É⁴, R.É³-LA, R.É³-R.É⁴.} \end{array}$

— Enfin les mesures projetées sont 40, 70, 80; nombres sacrés, et $4 \times 12 = 48$, et $5 \times 12 = 60$, nombres sacrés.

Certes, la place du DO est assez inhabituelle et ne semble jamais employée dans le chant; toutefois cette note paraît dans la théorie musicale de Safi-ud-Din (derviche turc écrivant en arabe vers 1250, ce qui est tardif par rapport à Chartres; mais il n'a pas *inventé* la septième harmonique : il est le premier témoin connu à la mettre en honneur, ce qui veut dire qu'elle avait acquis droit de cité dans la tradition de son temps).

2° La voûte. Elle est construite sur la quarte (4 est le chiffre mystique de l'homme, par opposition à 3, chiffre mystique de Dieu) et l'étoile à 5 branches (même symbolisme). Cette quarte 27-20 n'est pas la quarte normale (4-3); elle est un peu plus haute et nommée « quarte intense ». Avec la LA elle forme une 7^e, différente de R.É-DO ; c'est la « septième brillante » = 9-5.

On n'en finirait pas de souligner les rapports harmoniques entre les différentes mesures; tous cohérents et tous rapports simples et jamais deux identiques!

Le mystère de la lumière

Nous allons nous engager maintenant dans un domaine particulièrement mystérieux, et demeuré tel parce que la science traditionnelle l'a ainsi voulu : le domaine de la lumière. Robert Grossetête (1175-1253) en disait que la beauté était due : *à la simplicité par laquelle la lumière est en unisson avec la musique, plus harmonieusement reliée à elle-même par la ratio d'égalité.*

Et la lumière, c'est le vitrail.

Le vitrail gothique, toujours inexplicé, toujours inexplicable, qui dura le temps du « gothique vrai ». Maître et serviteur de la lumière et dont l'effet vient moins de la couleur de ses verres que d'une certaine qualité, inanalysable, de cette couleur et de ce verre.

Car, en réalité, ce verre ne réagit pas à la lumière comme une vitre ordinaire. Il semble devenir une pierre précieuse qui ne laisse pas tellement passer la lumière mais qui devient, elle-même, lumineuse.

Les mystères de la cathédrale de Chartres

Sous l'action, même directe et brutale du soleil, le vitrail ne projette pas sa couleur, comme le fait un verre teinté, mais seulement une clarté diffuse.

Autre particularité : que la lumière extérieure soit douce ou brutale, le vitrail resplendit tout autant, voire demeure tout aussi lumineux dans la pénombre du crépuscule que dans le plein jour.

Aucune analyse chimique n'a, jusqu'ici, à notre connaissance, percé le mystère du vitrail gothique.

On a prétendu que cette qualité lumineuse, que ces couleurs inimitables étaient dues à une irisation extérieure du verre produite par les éléments. C'est manifestement faux car on ne constate aucune apparition de ces qualités sur les vitraux du XIV^e siècle tout aussi atteints, tout aussi « irisés » extérieurement, que ceux des XII^e et XIII^e.

Car le vitrail « vrai », soudainement apparu dans le premier quart du XII^e siècle, disparaît vers le milieu du XIII^e. Exactement, comme le gothique...

Après le milieu du XIII^e siècle, on pourra bien construire encore sur croisées d'ogives, même en pousser la technique jusqu'à une étourdissante virtuosité, ce ne sera plus que virtuosité. L'homme, l'architecte s'exprime dans la pierre; ce n'est plus le Verbe. Le verrier pourra bien peindre le verre avec la plus grande habileté, ce ne sera que du verre peint et rien de plus.

Vitrail et gothique vrai sont inséparables et, comme le gothique vrai, le vitrail est un produit de haute science. Le vitrail est un produit de l'alchimie.

Le conformisme actuel veut que l'on considère

avec quelque condescendance l'alchimie comme le reste d'une primo-chimie encore en enfance. Cela provient de ce que ce savoir a été gardé secret, partie à cause du danger de mettre certaines connaissances entre toutes les mains; partie, surtout, parce qu'il s'agit d'une science très complexe, de très haute valeur philosophique et que la seule étude est insuffisante à appréhender; mais, quoi qu'il en soit, on peut bien tenir que, pas plus que les constructeurs de Chartres n'étaient des ignares, les chimistes, qui firent les verres des vitraux de Chartres, n'étaient des apprentis laborantins. Le résultat de leur science, aux uns et aux autres, est patent — et visible.

Les vitraux sont les témoins, du vert au noir, du noir au blanc, du blanc au bleu, du bleu au pourpre et du pourpre à l'or, de la transmutation de la matière par le feu du sol et par le feu céleste.

Les couleurs réalisées dans ces vitraux sont, d'ailleurs, selon les sages pratiquant la vénérable science d'Hermès, celles même qui se manifestent durant l'élaboration du Grand Œuvre.

Écoutez ce qu'en écrit un hermétiste du xvi^e siècle, le Sancelrien Tourangeau : *Notre pierre a encore deux vertus très surprenantes : la première, à l'égard du verre, à qui elle donne intérieurement toutes sortes de couleurs comme aux vitres de la Sainte-Chapelle, à Paris; et à celle des églises de Saint-Gatien et de Saint-Martin, en la ville de Tours...*

Le vrai verre de vitrail apparaît en Perse vers le xi^e siècle, issu des laboratoires de quelques Adeptes

Les mystères de la cathédrale de Chartres

persans, parmi lesquels il faut citer le mathématicien et philosophe Omar Khayyam, le poète des Rubayyat, le poète de la rose, produit de mutation réalisé par ces mêmes Alchimistes.

Il apparaît en Occident en même temps que le gothique, c'est-à-dire dans le premier quart du XII^e siècle — et il y a tout lieu de penser qu'il a même origine : les documents scientifiques portés à l'Ordre de Cîteaux par les neuf premiers Chevaliers du Temple.

On le trouve, sous une forme non colorée chez les moines cisterciens, dans leurs abbayes d'Obazine, de Pontigny; vitraux blancs qui, dit Régine Pernoud, *représentent de véritables miracles de technique et d'art. Le verre est blanc, ou plutôt incolore, en principe; mais dans la réalité, les verriers ont su tirer, de cette pâte translucide, par les seules ressources de sa cuisson, des épaisseurs variées, des boursofflures de sa pâte, une lumière nacrée qui, à elle seule, empêcherait de regretter les couleurs triomphantes des autres vitraux...*¹

Le vitrail coloré paraît à Saint-Denis lors de la réfection gothique de la basilique et, pendant un temps, tous les vitraux de cette qualité, œuvres d'un Adepté inconnu, seront des dons de Suger, l'abbé. Tel ce vitrail à la gloire de Notre-Dame dont il avait fait don à Notre-Dame de Paris et qu'un évêque ilote fit briser au XVIII^e siècle car il ne laissait pas filtrer assez de lumière.

C'est, probablement, de Saint-Denis que sont issus

1. Régine Pernoud : *Les grandes époques de l'Art en occident* (Éd. du Chêne).

Le mystère de la lumière

et Notre-Dame-de-la-Belle-Verrière et les grandes fenêtres d'Occident : l'Arbre de Jessé, le Triomphe de la Vierge et la Vie de Jésus-Christ.

A ce propos, Suger, sans doute excédé par les demandes sur son procédé de fabrication, voulut bien indiquer comment se teintait le verre en son abbaye. Et bien des spagyristes ou vitriers qui voulurent suivre ses conseils durent s'arracher les cheveux de désespoir.

Avec la construction de l'église gothique, le centre du vitrail s'installa à Chartres. Les vitraux venus de Chartres se retrouvent à Paris, à Rouen, à Bourges, à Sens. Ils sont, souvent, signés Clément de Chartres, sans qu'il soit possible de savoir s'il s'agissait là de l'Adepté qui teintait le verre ou du Maître Verrier qui dessinait et assemblait ; ce qui est plus probable, les Adeptes demeurant généralement anonymes...

Il semble bien qu'il faille situer vers 1140, date à laquelle tous les vitraux de Chartres sont en place, le tarissement de la « source » du verre teinté, probablement par disparition de l'Adepté, l'œuvre étant accomplie...

Entrons plus avant dans le mystère.

La lumière, s'il faut en croire la tradition et la science moderne, est la conjonction de deux choses : d'une part, les vibrations lumineuses et, d'autre part, une particule d'énergie.

Or, cette particule d'énergie, dans la lumière solaire, est active, pénétrante, stérilisante et, d'ailleurs, rela-

Les mystères de la cathédrale de Chartres

tivement dangereuse pour la vie ; les corps humains s'en défendent par la pigmentation si fort à la mode aujourd'hui.

Son action est telle qu'aucune expérience alchimique ne peut être tentée à la lumière du jour ; non plus que cette expérience d'alchimie humaine qu'est l'initiation et, comme les alchimistes recherchent, pour leur travail au fourneau, la protection à la lumière solaire, les initiations recherchent la protection de la caverne ou de la crypte.

Ce sont les mêmes raisons qui faisaient tenir les danses sabbatiques de nuit, et non des raisons d'un diabolisme inventé, pour les besoins de leur cause, par l'Inquisition, après Albert le Grand et Thomas d'Aquin.

Jésus naît la nuit, dans une caverne, et non point au grand soleil...

L'Éternel a déclaré qu'il habiterait dans l'obscurité, dit Salomon (Rois I, 8-12).

Ce n'est pas seulement par désir de dissimulation que les premières messes furent pratiquées dans des cavernes ou catacombes, puis dans des cryptes, puis dans des temples de pierres qui recréaient la crypte au-dessus du sol. Cela fut vrai pour toutes les religions antérieures au christianisme. Les mystères grecs se déroulaient la nuit.

Ce n'est pas pour des raisons techniques que les églises romanes n'étaient pas plus ouvertes à la lumière. On pouvait percer les murs romans d'autant d'ouvertures que l'on voulait sans pour cela nuire à leur solidité. Un grand nombre n'ont d'ail-

leurs aucune ouverture sur le chœur en cul-de-four que l'on pouvait fermer d'un rideau comme le Saint des Saints de Salomon. Les chapelles de commanderies, réservées aux Chevaliers, n'ont aucune ouverture.

Faut-il rappeler encore l'office de nuit d'obligation dans la plupart des Ordres monacaux ?

Il est permis, alors, de se demander si le verre alchimique, étant données les étranges propriétés qu'il révèle à la lumière, ne constitue pas un filtre qui, tout en laissant passer la vibration lumineuse, retient la particule énergétique nuisible à l'évolution de l'homme dans le Temple ?

Et l'on peut se demander si le « verre d'antimoine », à l'aspect plombé, des églises romanes n'était pas une première tentative dans ce sens...

Pénétrons plus avant encore.

Les Alchimistes tiennent que la « teinture » qui colore la matière dans le vaisseau du Grand Œuvre est due à l'incorporation, à cette matière, du *spiritus mundi*, de cet Esprit du Monde qui baigne l'univers. Quelle puissance ne doit pas posséder cette couleur rayonnante sur l'homme qu'elle baigne, quand on sait quelle extrême influence ont, sur son esprit et son comportement, les simples couleurs commerciales ?

N'était-il pas, à Chartres même, recommandé de fixer certains vitraux en disant son chapelet ? La litanie, réitérée, dépersonnalisait l'homme que remplissait l'harmonie colorée du *spiritus mundi*.

Les mystères de la cathédrale de Chartres

Un hommage direct est, d'ailleurs, rendu dans la cathédrale de Chartres, comme dans toutes les Notre-Dame, à l'alchimie : dans ses roses — dites rosaces — dont il ne nous appartient pas de détailler le symbolisme opérationnel, et dans les fenêtres en lancettes situées sous la rose du portail Nord (également appelé : portail des Initiés). Y sont représentés, entourant une sainte Anne au visage noir, portant la fleur de lys, les Adeptes notoires de l'Ancien Testament :

Melchisédech, le mage chaldéen qui remit à Abram la coupe sainte — qui est le Graal ;

Aaron, le mage égyptien, « frère » de Moïse, qui fabriqua le « Veau d'Or » dans le désert ;

David, le roi-musicien, qu'inspirait l'Arche contenant les Tables de toute science ;

Salomon, constructeur du Temple de Jérusalem *plus sage que Moïse et instruit de toute la sagesse des Égyptiens* (Actes) qui a laissé, sous le nom de *Cantique des Cantiques*, son livre d'Adepte.

On a pu s'émerveiller des couleurs des vitraux de Chartres et de l'harmonie qui préside à leur composition. Comment en pourrait-il être autrement quand c'est l'« Esprit même du Monde » qui en a fixé les teintes ; et comment pourraient-ils ne point s'harmoniser avec ce vaisseau d'harmonie géométrique et musicale dont le Ciel et la Terre ont projeté le plan ?

On s'étonna fort, au milieu du siècle dernier, que les verriers aient, autrefois, été qualifiés de gentilshommes et admis à porter l'épée. D'où l'on conclut qu'il s'agissait de gentilshommes qui s'étaient faits verriers.

La réalité est bien différente. C'était l'art du vitrail qui les ennoblissait en tant qu'étudiants du Grand Œuvre. C'était la noblesse vraie, celle du Philosophe ou de l'Adepté. Et le signe extérieur de cette chevalerie n'a pu leur être conféré que par un Ordre de Chevalerie.

On peut, je crois, tenir pour certain que les Maîtres d'Œuvre des Enfants de Salomon portaient également épée de chevalier, chevaucheurs qu'ils étaient de la Cavale, de la *Cabale*. L'épée étant, d'ailleurs, un instrument de « test » de la pierre.

Encore actuellement, les Compagnons des Devoirs possèdent chacun un papier personnel sur lequel se trouve indiquée, en signes hiéroglyphiques, ce que l'on pourrait appeler leur qualification, tant au point de vue de leur métier que de leur savoir ésotérique. Ce papier, qui leur sert de passeport auprès des *cayennes*, est appelé, par eux, leur « Cheval ».

Réellement, ce sont leurs armoiries de chevalerie, de « Cabalerie ».

Quand un compagnon meurt, le « cheval » est brûlé au cours d'une cérémonie secrète. Les cendres sont mélangées à du vin qui est bu par les compagnons. Se déplacer dans certaines circonstances, c'était être *en cavale*, c'est-à-dire sous la protection de la cabale ou pour la cabale...

Tous les vitraux de Chartres ne sont pas alchimiques, une bonne part en ayant été détruits, notamment les fenêtres hautes du chœur, par un évêque

Les mystères de la cathédrale de Chartres

qui voulait que l'on pût l'admirer en pleine lumière !

Son nom mérite de passer à la postérité, tel celui d'Omar l'incendiaire. Il s'appelait Bridan et il fit briser seize verrières hautes du chœur en 1773 et 1778. Il a certainement plus détérioré Chartres à lui seul que les huguenots et les révolutionnaires.

Cela venant après la destruction du jubé en 1763, par ordre du chapitre !

Les compagnons

L'église cathédrale de Chartres a été construite par des ouvriers spécialisés.

Des ouvriers du gothique, constructeurs d'églises. Des *Ouvriers*. Ils ont laissé, sur les pierres qu'ils taillèrent, sur les poutres qu'ils assemblèrent, des signes gravés qui sont leurs marques, leurs signatures.

Hors cela, nous ne savons à peu près rien d'eux. Leur origine est mystérieuse et devenue légendaire.

Quand on crée une légende, c'est pour transmettre quelque chose à l'usage de ceux-là seuls qui en auront la clé; mais, quelquefois, la clé se perd et l'histoire avec elle. La légende, seule, demeure.

Tirer l'histoire de la légende laisse alors une large place aux possibilités d'erreur. La légende est parfois fort claire; parfois elle l'est moins et il faut recourir à l'hypothèse.

Les mystères de la cathédrale de Chartres

On sait que les constructeurs d'églises étaient réunis en confréries, qu'il serait, d'ailleurs, plus exact de nommer des « fraternités », des « compagnonnages ».

Il existait trois fraternités : les *Enfants du Père Soubise*, les *Enfants de Maître Jacques* et les *Enfants de Salomon*. Elles ne sont point totalement disparues. Les *Enfants* ont laissé des héritiers qui sont connus, actuellement, sous le nom de *Compagnons des Devoirs du Tour de France*, nom qui leur fut donné au XIX^e siècle.

Certains semblent avoir conservé une tradition initiatique, d'autres non ; mais tous ont gardé une tradition « de métier », une tradition morale de chevalerie de métier et de soumission à l'œuvre qui *doit* être accomplie.

Une histoire, un conte, court à leur sujet :

Trois hommes travaillaient sur un chantier. Un passant demanda :

— Que faites-vous ?

— Je gagne mon pain, dit le premier.

— Je fais mon métier, dit le second.

— Je fais une cathédrale, dit le troisième.

Celui-là était un compagnon.

Compagnons, étymologiquement, ce sont des gens qui partagent le même pain. Mais cette étymologie n'est pas la seule. Pour Raoul Vergez, les compagnons sont ceux qui savent utiliser le compas.

Les gens qui partagent le même pain forment une communauté, une fraternité ; les gens qui savent uti-

liser le compas sont gens admis à la connaissance de certaines lois géométriques d'harmonie qui permettent d'accéder au stade d'« ouvrier ».

Pourchassés, au moment du procès des Templiers, par les officiers de Philippe le Bel, interdits par les corporations, ils prirent le nom de *Compagnons des Devoirs* et entrèrent dans la clandestinité pour n'en sortir qu'à la Révolution française qui détruisit les corporations.

Ils se reconnaissent entre eux par des mots, des signes et un argot de métier et de clandestinité.

Le mot de devoirs a gardé, pour eux, tout son sens : devoir d'œuvrer, qui leur fut, autrefois, donné avec les moyens de l'accomplir ; devoir professionnel et humain qui ne s'est jamais démenti.

Leurs traditions sont restées vivaces et s'expriment, sur le plan « métier », par une hiérarchie à trois degrés : Apprenti, Compagnon et Compagnon-fini ou Maître. Sur le plan humain, promoteurs d'une œuvre vitale, ils se sont refusés jusqu'à ce que l'obligation en fût formelle, à porter les armes et, Chevaliers, c'est-à-dire libérateurs, ils se sont toujours refusés à travailler à la construction de forteresses et de prisons. Et ils le refusent, je crois, encore.

Je ne crois pas les trahir en disant que leur pensée profonde est que l'homme *vaut* ce qu'il est capable de faire. Ce qui ne plaît pas tellement aux syndicats modernes !

Les apprentis apprennent leur métier, de chantier en chantier au cours d'un *Tour de France*, sous la direction des compagnons ou de tout autre, mais le

Les mystères de la cathédrale de Chartres

savoir particulier à leurs confréries leur est enseigné à part, dans les *cayennes*, par les maîtres.

Les trois Fraternités, qui, parfois, luttèrent les unes contre les autres, sont, actuellement réunies en une seule association, mais il semble bien qu'à l'origine leurs « devoirs » et leurs techniques fussent différentes.

Les *Enfants du Père Soubise* auraient été créés par un moine bénédictin légendaire (encore que, près de Poitiers, un bois de monastère bénédictin, porte le nom de *Bois du Père Soubise*). C'est lui qui aurait enseigné les compagnons.

Il est probable qu'il s'agit de la fraternité créée, au sein même des couvents bénédictins, où des « laïcs » de métier étaient enseignés et où ils jouissaient de la protection, nécessaire à cette époque, des maisons conventuelles dont ils portaient — ou ne portaient pas — l'habit.

Et parce que le roman est bénédictin, j'ai tendance à croire que ce fut cette fraternité des *Enfants du Père Soubise* qui construisit, avec l'aide des moines constructeurs, abbatales, églises et cathédrales romanes.

Au moment des persécutions dont les fraternités furent l'objet au ^{xiv}e siècle, ils refusèrent de se séparer de l'Église.

Une autre fraternité compagnonnique était celle des *Enfants de Maître Jacques*. Ils sont devenus les *Compagnons Passants du Devoir*. Leur légendaire est plein de poésie.

Leur fondateur serait Maître Jacques, qui naquit dans une petite ville des Gaules nommée Carte (actuellement : Saint-Romilly ¹) dans le Midi. Le père de Maître Jacques était le maître d'œuvre Jaquin, reçu maître après ses voyages en Grèce, en Égypte et à Jérusalem, où il aurait exécuté les deux colonnes du Temple de Salomon (l'une est, effectivement, nommée Jaquin).

Ils sont *passants*. J'ai tendance à penser que ce participe n'est pas d'un verbe réfléchi, mais qu'il désigne des gens qui « faisaient passer ». Et quand on sait quels obstacles ont présentés, longtemps, les rivières aux voyageurs, on conçoit qu'organiser leur passage, soit en entretenant les gués, soit en lançant des ponts, constituait une sérieuse coopération à l'œuvre civilisatrice. Peut-être sont-ils les héritiers de ces *Moines Pontifes* qui furent grands constructeurs de ponts.

A moins qu'ils ne leur soient antérieurs car leur légende a des racines lointaines, comme le nom même de Jacques qui, longtemps, désigna le paysan gaulois ; et il serait admissible que les *Enfants de Maître Jacques* fussent les héritiers de cette confrérie de constructeurs celtiques qui signaient d'une feuille de chêne.

Enfin, on peut penser qu'ils avaient constitué une fraternité dont la tâche était d'organiser l'équipement religieux et hôtelier sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle.

1. Lucien Carny, in « Atlantis », n° 222.

Les mystères de la cathédrale de Chartres

C'est à la troisième confrérie, les *Enfants de Salomon*, que j'attribuerais volontiers la construction non seulement de Chartres, mais encore d'une bonne part des Notre-Dame gothiques et, en tout cas, car elles me semblent « signées », celles de Reims et d'Amiens.

En voici les raisons :

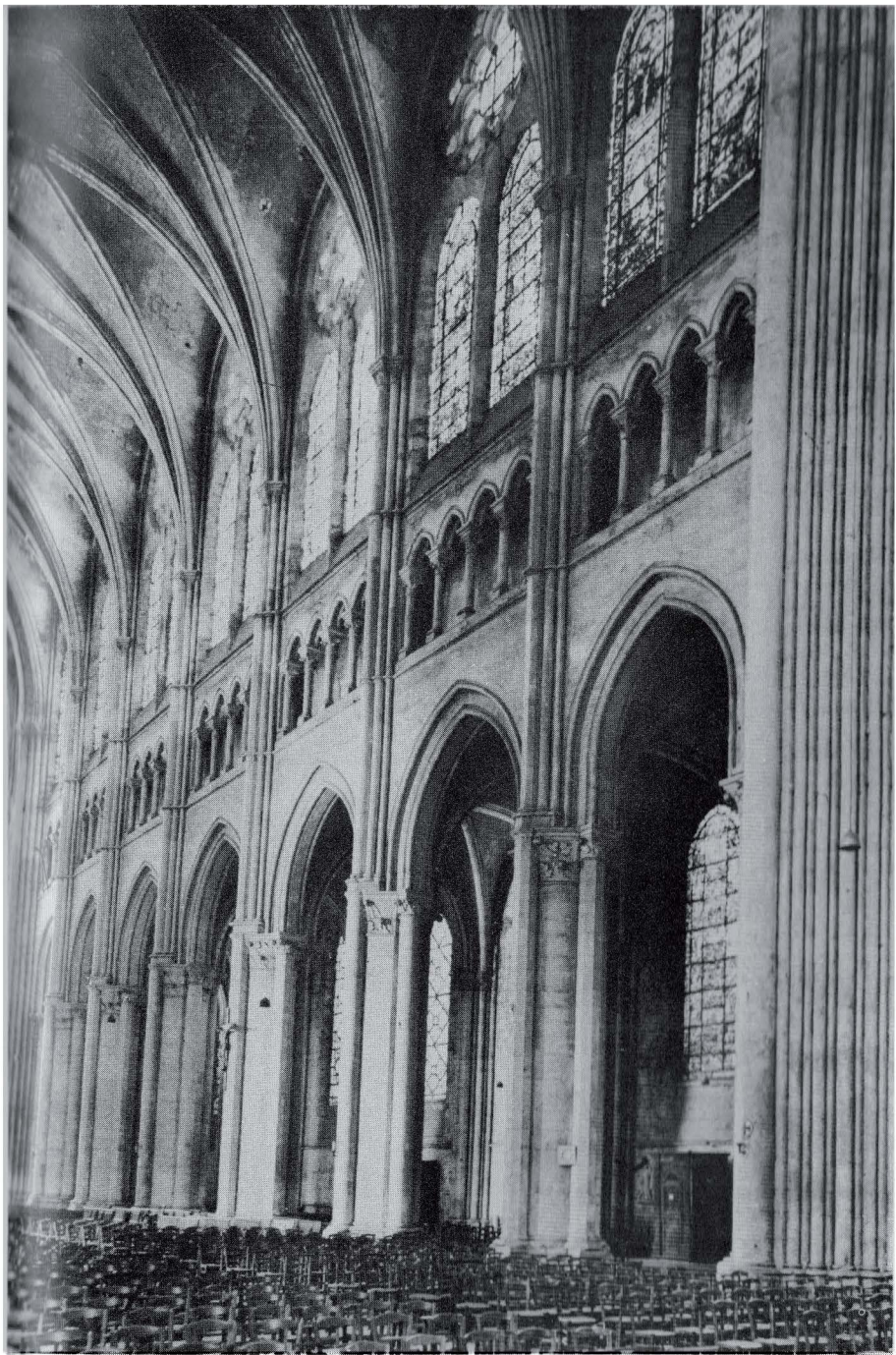
Les *Enfants de Maître Jacques* paraissent bien être demeurés, au moins jusqu'au passage dans la clandestinité, en Aquitaine. Leurs églises, ornées du chrisme à l'épée ou de la croix d'apparence celtique, entourée d'un cercle, ne se rencontrent, sauf rares exceptions, que dans le Midi de la France. Elles ont, d'ailleurs, un style très personnel.

Les *Enfants du Père Soubise*, bénédictins, semblent plutôt voués au roman et les marques compagnoniques des constructeurs du roman diffèrent grandement de celles des constructeurs du gothique, même lorsque les monuments sont contemporains.

Et comme il y eut, nécessairement, une fraternité de constructeurs gothique, il ne peut s'agir que des *Enfants de Salomon*. C'est d'ailleurs chez leurs héritiers, devenus les *Compagnons du Devoir de Liberté*, qu'est demeurée la tradition de l'enseignement de la nécessaire géométrie descriptive, du « Trait », par les moines de Cîteaux.

Ils auraient été, dans ce cas, une fraternité de constructeurs religieux, créée par Cîteaux, parallèlement, si l'on veut, à l'Ordre du Temple et leur « protection », jusqu'à l'acquisition des franchises, aurait été confiée à celui-ci.

Le nom même de Salomon pourrait bien être



Le maître d'œuvre a marqué l'élancement vertical de « lignes » horizontales — chapiteaux des piliers, cordon à la base du triforium, cordon à la base des fenêtres, base de la voûte — qui s'étagent en progression musicale (chap. XVI).

Photo Jean Roubier.



←
Un roi musicien. Ce personnage porte, en plus de sa lyre, un matras qui précise son caractère alchimique ; précision renforcée par les deux figures réunies sous le même voile, à ses pieds (voussures du portail central) (chap. XIV).

Photo Jean Roubier.

→
Notre-Dame de la Belle Verrière, vitrail du XII^e siècle qui reprend le thème de la Vierge Noire de la crypte (chap. XVII).

Arch. photographiques.

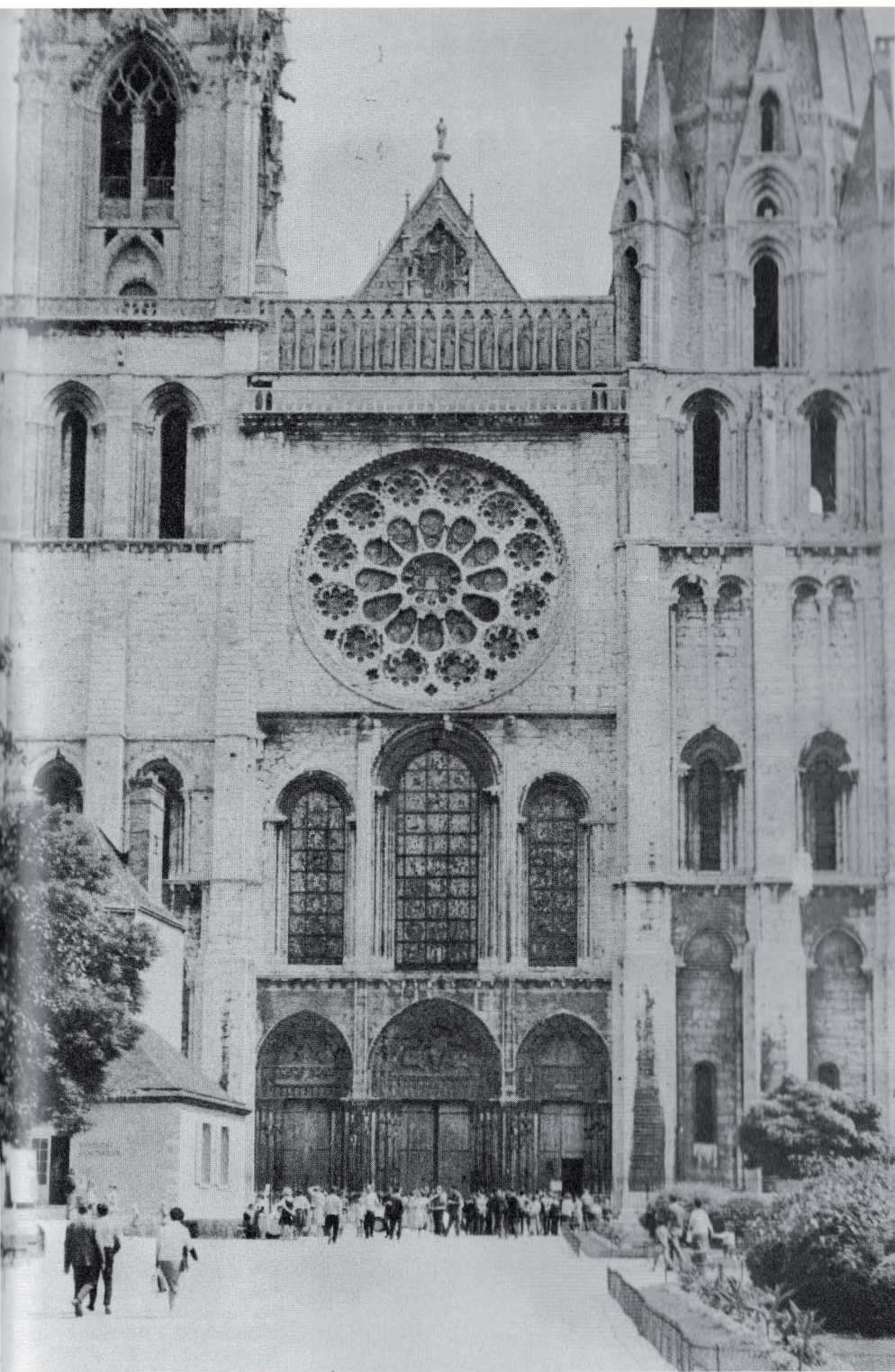




Saint Georges et Saint Théodore, gardes de la Porte des Chevaliers (portail Sud). On remarquera la position des pieds en équerre (chap. XVIII).

Photo Jean Roubier.

Pour conserver le portail et la grande verrière, tous deux du XII^e siècle, sans sacrifier la grande rose, le maître d'œuvre a dû « tasser » les trois éléments, comme le montrent les différences entre les lignes horizontales des tours et celles de la façade (chap. XX).





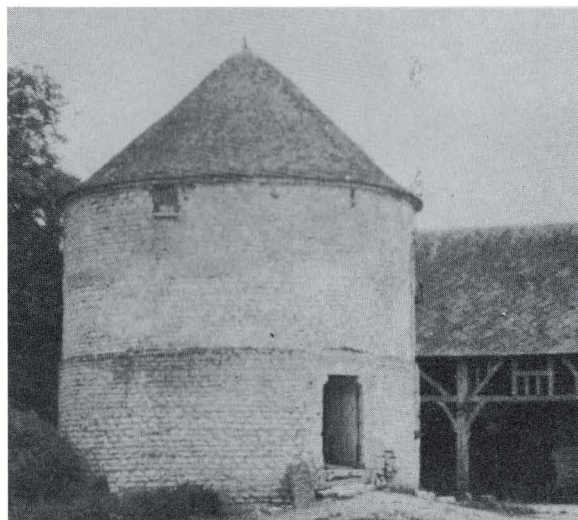
L'âne musicien de la Tour Nord (chap. XX).

←
Les deux chevaliers derrière l'écu à l'escarboucle dans les voussures de la porte Sud d'Occident. Gémeaux ou Templiers? (chap. XVIII).
Photo Giraudon.



L'Abbé Suger en prière (vitrail de Saint-Denis)
(chap. XVII).

Restes d'une tour dans la cour de l'ancienne comman-
derie de Sours (chap. XIX).





La Nativité. Fragment du jubé (actuellement dans la crypte).

Photo Jean Roubier.

une supplémentaire indication. Salomon, l'Adepté, fit construire le Temple et y enterra l'Arche. Saint Bernard, cistercien, crut devoir développer, en cent vingt sermons, à ses moines le livre d'Adepté de Salomon : *Le Cantique des Cantiques* ; Saint Bernard créa l'Ordre du Temple dont le nom primitif est : *Templum Salomonis* : du Temple de Salomon. Les cisterciens enseignent les *Enfants de Salomon*.

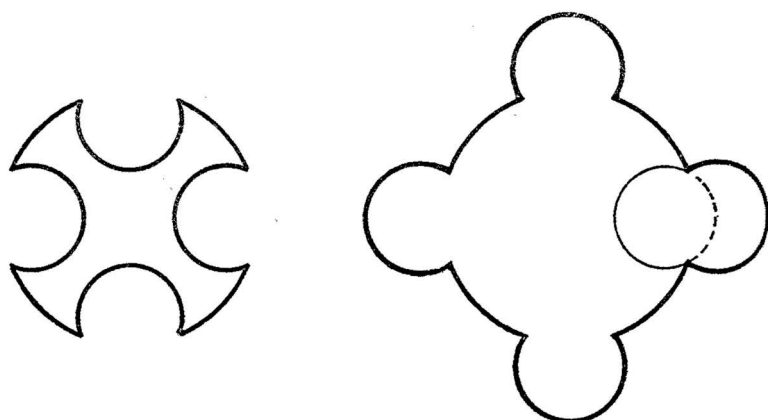
Ajoutons encore que c'est à la demande d'Amaury, prieur des Gaules pour le Temple, auquel il était lié d'amitié, que Saint Louis accorda aux fraternités laïques de constructeurs d'églises des franchises qui les dispensaient d'avoir recours à des protections étrangères à leurs fraternités.

Une question peut, alors, se poser : Quelles étaient leurs conditions de coexistence avec l'Ordre du Temple ? Furent-ils *dans* l'Ordre, ou seulement *affiliés*, ou encore *associés* ?

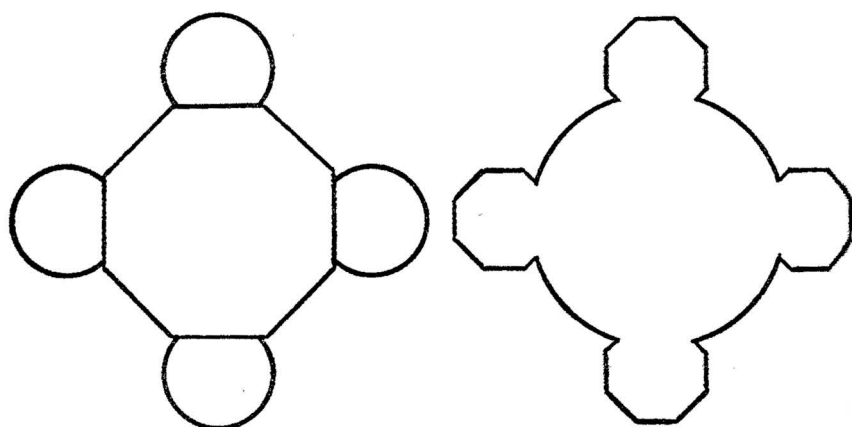
Il est difficile de répondre, car le Temple avait une organisation fort complexe, mélange de moines et de laïcs, de miliciens et d'artisans, tous désignés sous le nom de « frères ».

A la base même, étaient les *Frères de couvent* qui, hommes d'armes ou non, étaient des *moines*, ayant prononcé leurs vœux. C'étaient là les véritables Templiers. Dans l'organisation générale existaient, en plus, des volontaires, servant à vie ou à temps, parmi lesquels étaient les *Frères de métier* qui pouvaient, aussi bien, être des constructeurs appartenant aux *Enfants de Salomon*.

LE PILIER « CANTONNÉ »



L'inversion de la croix celtique, base du pilier « cantonné ».



Les deux résolutions chartraines du pilier « cantonné ».

On voit combien il est difficile de répondre.

Une indication, toutefois : les Chevaliers, dans les commanderies, habitaient un bâtiment interdit où ne pouvaient pénétrer les femmes et seulement les « invités ». C'était la « Grande Maison » ; le couvent proprement dit.

La « Grande Maison » est, évidemment, ainsi nommée par opposition à une « Petite Maison ». Or, en gaulois, conservé dans le pays cauchois, et, sans doute, en Picardie, la petite, c'est la *cayenne*.

Et la *cayenne* est, traditionnellement, un lieu réservé à la Fraternité de constructeurs. On peut donc admettre logiquement que près de l'Ordre majeur des Chevaliers du Temple de Salomon, existait un ordre mineur et, en quelque sorte, filiale de l'Ordre majeur : les *Enfants de Salomon*.

En tout cas, en même temps qu'il faisait le procès du Temple, Philippe le Bel supprimait les franchises accordées aux « maçons ». Si les *Enfants du Père Soubise* s'inclinèrent, il n'en fut pas de même pour les *Enfants de Salomon* qui, après avoir créé quelques troubles, passèrent dans la clandestinité ou, pour beaucoup, s'expatrièrent. Se considérant comme déliés de toute obligation envers le roi de France et envers la Papauté, coupable de n'avoir pas défendu l'Ordre, ils devinrent les *Compagnons étrangers du Devoir de Salomon*.

Faut-il faire état de certaines coïncidences entre la « signature » de la Fraternité qui construisit les Notre-Dame et certaines constructions templières ?

La Fraternité, spécialement à Chartres, Amiens et

Les mystères de la cathédrale de Chartres

Reims, paraît avoir signé ces monuments par l'emploi systématique du pilier cantonné.

Sans doute n'est-il point de son invention et on le retrouve dans beaucoup de constructions romanes, mais l'apparence particulière de ses proportions le personnalise en quelque sorte. Le pilier est rond ou octogonal (Chartres) mais les colonnettes « cantonnées », c'est-à-dire disposées en croix, présentent la particularité d'avoir, par rapport au pilier central, la même proportion que les « petits » cercles qui entament le cercle central de la croix celtique par rapport à ce cercle.

Outre Amiens, Reims et Chartres, on retrouve cette « signature », qui pourrait être celle d'une « école », dans deux piliers de Notre-Dame de Paris, près de la porte Occidentale, et deux à Beauvais : un dans chaque transept.

Sans vouloir en tirer des conclusions hâtives, on est, malgré soi, amené à comparer ce pilier avec le classique donjon templier ; la tour cantonnée de quatre tourelles, tel qu'on peut le voir encore à Sarzay, dans l'Indre, ou même au donjon de Vincennes, copie de la *Tour du Temple* de Paris.

Il a, également, quelque parenté avec la *Tour de César*, à Provins, ouvrage probable des constructeurs de forteresses du Temple. Le rapport avec les piliers octogonaux cantonnés de colonnes rondes « saute aux yeux ».

D'autres indices, encore : à Reims, Amiens et Chartres, au portail Royal, dans les cordons de voussure sont figurés deux chevaliers — parfois nus,

Les compagnons

comme à Reims — abrités derrière un seul écu à l'escarboucle.

Rappel de la dualité templière ?

Et l'escarboucle est symbole alchimique.

D'autres coïncidences historiques se présentent : le gothique vrai, né en même temps que le Temple, cesse avec lui. Il devient : l' « ogival », le « flamboyant ». Il n'est plus que virtuosité. Il n'est plus le *Temple initiatique*.

Semblablement, le vitrail disparaît. Il cède sa place au verre peint qui ne vaut plus que ce que vaut le peintre et, en tout cas, n'a plus d'autre vertu que celles de son agrément.

Faut-il en conclure que les « concepteurs », les « savants », se trouvaient dans le Temple et disparaurent avec lui ?

Le trésor du Temple

Il faut aller plus loin. Il y a lieu de se demander si, non seulement les constructeurs des Notre-Dame étaient protégés du Temple, mais encore si ces constructions, celle de Chartres en particulier, n'ont pas été une des missions imparties à l'Ordre par Saint Bernard.

Avant le Temple, il n'y a de très grandes églises qu'abbatiales. Les églises séculières sont petites. L'église de Fulbert de Chartres, qui est cependant loin d'avoir le développement de la cathédrale actuelle, est une exception. Notre-Dame, à Paris, occupe la place de trois églises antérieures ; et Paris est déjà une grande ville.

Il faut bien voir les choses comme elles étaient. La plupart des villes de France, surtout au nord de la Loire, ne sont que de petites bourgades aux moyens extrêmement limités. L'argent est rare et ne circule pas. Quand une commune possède quelque avoir, ou

Les mystères de la cathédrale de Chartres

peut se le procurer, les constructions qu'elle entreprend en premier lieu concernent les murailles qui la mettent — relativement — à l'abri des guerres incessantes et des bandes pillardes qui ne respectent pas plus les villes ouvertes que ne le font les troupes régulières.

Les villes n'ont donc que de petites églises et n'ont pas les moyens d'en faire construire de grandes. A la rigueur, dans les villes riches, comme Rouen — la seconde ville du royaume — on multiplie le nombre des paroisses et on en orne les églises grâce aux dons de l'un ou de l'autre.

Comment, alors, en quelques années, et dans toutes à la fois, de Paris aux petites bourgades de quelques milliers d'habitants, a-t-on pu trouver l'argent nécessaire pour entreprendre ces énormes constructions ?

Pour situer le problème, il n'est pratiquement pas de bourgade française actuelle de l'importance qu'avait Chartres au Moyen Age, c'est-à-dire d'une dizaine de milliers d'habitants, qui puisse arriver à se construire une piscine — ce qui n'est, cependant, qu'un trou maçonné dans la terre. Et ces bourgades (Amiens et Reims sont, à peine, plus grands que Chartres) peuvent, soudain, s'offrir le luxe de cathédrales qui contiendraient un stade !

Pourtant, nul moyen de soutirer aux paysans et aux bourgeois l'argent qu'ils n'ont plus lorsque les collecteurs de la dîme et du cens ont passé.

Miracle, alors ?

Non. Il s'est simplement produit deux choses : l'une historique, l'autre qui ne figure pas dans les manuels.

Le trésor du Temple

L'historique, ce sont les Croisades qui ont débarrassé le pays d'une bonne partie des pillards, seigneuriaux ou autres. Saint Bernard en disait assez cyniquement : « Il y a là double avantage : le pays en est débarrassé et ils peuvent rendre service en Orient. »

De ce fait, le « profit » a augmenté et, avec lui, l'argent disponible.

Ce serait, cependant, insuffisant sans l'apparition d'un organisme bancaire, susceptible de parer, au jour le jour, aux difficultés de paiement des travailleurs ; voire de fournir les éventuels moyens de transport et d'outillage.

Les grands Ordres religieux possédaient bien les richesses suffisantes, mais ils les réservaient à leurs propres abbayes, à l'exemple de Cluny ou de Saint-Denis.

Une seule organisation était alors capable d'assumer ce rôle de banquier-trésorier, d'apporter une aide efficace et continue et de faire organiser le travail : *l'Ordre du Temple*.

Il est évident qu'ils ne pouvaient, eux, Chevaliers du Temple, assumer la charge de la construction ; leurs richesses, si grandes qu'elles aient été, n'y eussent pu suffire. Ils ne pouvaient que prêter. L'argent nécessaire devait venir du peuple. Il fallait donc que le peuple s'enrichisse car rien ne sert d'essayer de tondre un mouton qui n'a pas de laine.

Ils créèrent donc, appuyé sur leur Ordre, sans recourir aux rois ni aux évêques, aux seigneurs ni aux corps constitués, tout un système d'économie politique qui, s'ils eussent pu le continuer, aurait pu faire

Les mystères de la cathédrale de Chartres

parvenir l'Occident à un extrême degré de civilisation et de bien-être.

En 1128, mission accomplie, les neuf premiers Chevaliers du Temple, — ou, au moins six d'entre eux —, revinrent de Terre sainte et se présentèrent au Concile de Troyes, réuni pour la circonstance; ils demandaient à être constitués en Ordre religieux et que leur fût donnée une règle monacale.

Saint Bernard rédigea pour eux une règle de moines-soldats qui, dans son essence religieuse, ressemblait fort, jusqu'à la couleur de l'habit, à la règle cistercienne et, dans son essence militaire, aux prescriptions chevaleresques du Rameau Rouge d'Irlande celtique.

(A ce propos, il est bizarre que l'on soit allé chercher si loin, et avec si grand-peine d'arguments, l'origine de la chevalerie d'Occident alors qu'elle se trouve presque entièrement contenue dans la geste d'Irlande et principalement celle de Cuchulain.)

L'étonnant de cette règle est que, tout en exigeant une pauvreté personnelle de chaque chevalier, elle se trouvait conçue — et volontairement conçue — pour que l'Ordre nouveau pût devenir extrêmement riche et puissant.

Le moyen en était très simple: l'Ordre recevait mais ne donnait jamais, sauf pour l'aumône qui était d'obligation. L'Ordre pouvait recevoir tous les dons; toutes les acquisitions lui étaient permises, mais jamais ne pouvait être cédé «ni un pan de mur ni un pouce de terre».

Le trésor du Temple

Les seuls cadeaux que pouvait faire un chevalier en son nom personnel étaient une robe usagée ou un chien. Si des chevaliers étaient faits prisonniers au cours de combats, il était interdit à l'Ordre de payer rançon pour eux. Pour sa rançon, le chevalier ne pouvait offrir que son poignard ou sa ceinture (offrant ainsi de ne plus porter les armes). C'est pourquoi, sauf rares exceptions, les Templiers faits prisonniers furent toujours mis à mort.

Comme ils ne pouvaient porter ni bijoux d'or ni armes de prix, comme la seule fourrure permise était le lapin, comme ils ne pouvaient prendre aucun plaisir, sauf la chasse à l'Once ou au Lion, rares en France ; comme ils ne pouvaient avoir commerce de femmes, on comprend que les « dépenses » étaient vraiment réduites au strict minimum !

En quelques années, le trésor du Temple devint impressionnant : en terres, en bénéfices, en numéraire, en crédits.

Et cette richesse fut organisée de façon à profiter à tous.

Le Manteau blanc, la Croix-Rouge, les grands coups d'épée, les charges sous le soleil d'Orient, les Mystères ont fait trop oublier que les Templiers furent de grands agriculteurs.

Vers le temps de leur procès, au début du XIII^e siècle, ils possédaient, en France, près de mille *commanderies*, chacune dirigeant plusieurs *granges* ou fermes, cultivées par la « Mesnie du Temple » : tenanciers, valets et serfs.

Les mystères de la cathédrale de Chartres

Il ne s'agissait pas de forteresses, mais de simples fermes closes que l'on nommait souvent les « Enclos du Temple ». Quelques inventaires, dressés par les officiers de Philippe le Bel, lors de l'arrestation, et qui nous sont parvenus, montrent que ces commanderies et granges étaient remarquablement organisées et pourvues de matériel de culture en abondance.

Comme les Templiers, hommes d'armes entraînés, étaient assez redoutables, il va sans dire que leurs biens échappaient aux pillages qui étaient de tradition à cette époque.

Ajoutez à cela que les papes leur avaient conféré nombre de privilèges dont celui d'échapper à la juridiction ecclésiastique — sauf la sienne — et que, étant d'église, ils échappaient à la juridiction suzeraine. Ainsi constituaient-ils, sinon un État dans l'État, du moins, un « corps » complètement indépendant, échappant à tous impôts, y compris la dîme du clergé (seuls Cîteaux et le Temple en étaient exempts).

C'est à ces fermes, exploitées en toute sécurité, que les ^x^e et ^{xii}^e siècles doivent d'avoir, relativement, échappé aux famines qui, auparavant, dévastaient la chrétienté. Elles constituaient également les bases mêmes de l'action templière en Occident.

La première mission officielle que s'étaient donnée les neuf Chevaliers avait été de protéger les pèlerins sur la route de Jérusalem.

Pour dangereuses que fussent les routes de Palestine, celles de France n'étaient guère plus sûres. Aux

Le trésor du Temple

temps de Saint Bernard, *Le roi de France était obligé de mener en personne des guerres contre les seigneurs brigands qui razziaient les voyageurs sur les routes à moins de dix lieues de Paris.*

Être marchand, transporter des marchandises étaient alors des métiers pleins de risques. Les marchands et les transporteurs de marchandises n'étaient d'ailleurs pas seuls en danger sur les routes féodales du haut Moyen Age. Tout homme, non noble, ou serf, était « vilain » et, en tant que tel, s'il ne possédait une sorte de « franchise », pouvait être réquisitionné et mis à la corvée par le seigneur sur les terres duquel il passait.

La seule limite à ces abus était la crainte de représailles si l'on s'attaquait à l'homme d'un « grand » ou à un homme d'Église, ce qui faisait, alors, se dresser tout l'appareil clérical. L'Église, tant séculière que régulière, possédait une puissance qui, pour ne pas résider dans les armes, donnait à réfléchir.

Presque seuls, les moines pouvaient circuler sans danger, gardés à la fois par leur habit et par leur pauvreté. Il n'en allait pas de même des marchands. A la nuit, quiconque ne pouvait atteindre une ville risquait de se trouver sans abri ou, s'il ne trouvait un monastère, à la merci d'hôtes de hasard.

Il fallait encore, au voyageur, compter avec les bêtes sauvages et principalement les loups qui pullulaient jusqu'aux environs des villes, surtout pendant les hivers rigoureux. Ne se déplaçait donc que qui ne pouvait faire autrement.

Mais un pays sans communications végète. Archi-

Les mystères de la cathédrale de Chartres

mède, dans un village perdu au milieu des bois, pourra bien prendre son bain en criant : « Euréka ! » Sa trouvaille sera tout aussi perdue que son village. Et il pourra tout aussi bien mourir de faim en cas de disette si d'un autre village qui regorge de blé on ne peut lui en faire parvenir.

La route est la base de toute civilisation et même de toute vie, non seulement en tant que voie, mais encore de voie sur laquelle on soit en sécurité. Et qui soit économiquement « possible » car, pendant longtemps, certains ponts, certains passages, certaines routes furent soumis au péage et les voyages lointains rendaient les marchandises beaucoup trop chères, même lorsqu'elles étaient de première utilité.

Or, il se trouva — et si ce fut par hasard, le hasard fit bien les choses — que, généralement, les commanderies se trouvèrent placées à la distance l'une de l'autre, d'une petite étape journalière de ces temps. Et chaque Commanderie, chaque Grange, même, était un lieu clos, une terre d'église, avec droit d'asile et, généralement, avec une hôtellerie, que l'on nomme : *Hopitot*.

Ainsi se créent les « routes templières » ; sur lesquelles passent les hommes d'armes du Temple, sur lesquelles une certaine sécurité est donc assurée.

Écoutez ce qu'en dit John Charpentier ¹ :

« ...à quels exercices se livrent les Templiers dans les campagnes environnant leurs maisons ? A une véritable police des grandes voies du commerce. La

1. John Charpentier : *L'Ordre des Templiers*.

surveillance de ces voies semble bien avoir été le but de ces sorties que, fréquemment, ils accomplissaient... Ils assuraient la sécurité des voyageurs aussi bien contre les bandits que contre les péages.

« ...les demeures des Templiers sont aussi des gendarmeries. Parfois, elles pourvoient au ravitaillement d'une contrée en déléguant quelques chevaliers qui protègent de loin ou par le seul fait de leur présence, charrois et troupeaux. On a vu mainte fois des militaires escorter bénévolement, pendant un long parcours, des religieux et des laïcs en pèlerinage. »

Il faut noter, également, comme l'a fait John Charpentier, que les Templiers s'élèvent contre les péages ; contre tout, en fait, ce qui peut gêner la libre circulation et il est assez constant de retrouver, au passage d'anciens gués, les restes d'une commanderie qui devait surveiller ce gué et qui l'avait peut-être aménagé.

Qui utilisait ces routes templières, ces *hopitots* ? Les pèlerins, sans doute, les voyageurs « de métier », encore qu'ils fussent plus probablement reçus chez les « frères de métier » qui travaillaient en chaque templerie et vivaient souvent en son enclos ; mais surtout les marchands.

Et l'on ne peut douter que les commanderies accueillissent non seulement les marchands, mais les marchandises et qu'ils aient créé des entrepôts.

L'exemple le plus typique est celui de la commanderie de Sours, près de Chartres, dont, malheureusement, les documents nous manquent pour éclairer le rôle dans la construction de la cathédrale.

Les mystères de la cathédrale de Chartres

Sours est actuellement un village situé non loin de Berchères-les-Pierres, où se trouvent les carrières dont furent tirés les matériaux de construction de Notre-Dame. La commanderie est toujours une ferme qui a gardé l'enclos carré, les demi-tours de l'entrée, le soubassement sur une croisée d'ogives quadrangulaire de la tour centrale, des restes de murailles et une pièce d'eau, reste de l'ancien étang. (Toute commanderie avait son étang, les Templiers mangeant peu de viandes.) L'ancienne chapelle des Chevaliers est devenue une grange qui garde la remarquable membrure, aux couples courbés comme ceux d'un navire, de sa toiture. A l'entrée, sur le linteau de la porte, est un dessin bizarre qui représente, paraît-il, le casque des Chevaliers. Ce pourrait être, en effet, une calotte de fer enserrée d'un turban.

Près de cette commanderie, qui a eu une très grosse importance en France, existait, il n'y a guère, un grenier à blé. C'est ce silo qui avait fait accuser l'Ordre de stocker le blé pour le revendre lorsque, à cause de disette ainsi provoquée, les cours avaient monté. La calomnie tombe d'elle-même du fait que la règle interdisait à tout Templier, fût-il dignitaire, de vendre quoi que ce soit appartenant à l'Ordre sans décision du Chapitre. Et le blé acheté eût appartenu à l'Ordre. Et il n'y eut point de marchands dans le Temple.

Mais l'entrepôt était chose différente. Les Templiers acceptaient l'entrepôt de marchandises dans leurs locaux (moyennant, sans doute, rétribution normale). Et il est assez évident que les paysans des alentours, lorsqu'ils le pouvaient, durent considérer

comme une aubaine de pouvoir mettre leurs récoltes, ou partie de leurs récoltes, à l'abri du pillage. Et des impôts seigneuriaux ou cléricaux.

Les Templiers firent donc tout pour favoriser le commerce, allant même jusqu'à créer des marchés sous leur surveillance; et pour développer l'artisanat, comme ceci se produisit à Provins dont ils firent la richesse.

Il est certain que leur système économique, dont nous n'avons redécouvert les vertus que depuis peu, a été de faire circuler l'argent le plus aisément et le plus vite possible, créant même une banque pour aider à cette circulation.

C'était provoquer l'enrichissement de toutes les classes de la société et, de ce fait, permettre un apport direct beaucoup plus important aux taxes et quêtes autorisées pour la construction des églises cathédrales.

Ils s'enrichissaient également à ce jeu par les redevances perçues sur les entreposages et par l'agio de leur banque qui appliquait le système des lettres de change. A cela ils joignaient encore, outre des « bénéfices » de clergé provenant de dons, certaines « collections » d'impôts pour le roi de France, comme en Champagne et en Flandres, et sans doute dans d'autres provinces. Enfin, ils furent les comptables de nombre de seigneurs, d'évêques, et même, jusqu'à leur fin, du roi de France dont ils « gardaient » les trésors.

Leur richesse en devint considérable.

Mais une thésaurisation constante fût allée à l'encontre de leur but. En effet, ces gens recevant sans cesse et ne dépensant que pour l'entretien de leur

Les mystères de la cathédrale de Chartres

milice eussent fini par accumuler de façon outrancière; et le numéraire, déjà rare à l'époque, eût fini par se trouver entièrement dans les caves du Temple — et inutilisé, donc inutile.

Ne pouvant le donner, ils instaurèrent un système de prêts. Et c'est là où leur apport dans la construction des cathédrales a dû être déterminant. Contrairement aux « Lombards » et aux « Juifs », ils prêtaient certainement à un taux raisonnable puisque aucune plainte, même au procès, n'a été relevée contre eux dans ce sens.

Ils prêtèrent aux rois, aux seigneurs, aux évêques, mais surtout, je pense, aux commerçants, aux négociants. Ils créèrent même un service de prêt sur gage qui fonctionnait dans chaque commanderie, à l'usage des particuliers, et qui était ce que fut, plus tard, notre « crédit municipal ».

Enfin ils achetaient. Ils achetaient des terres, ruinant peu à peu — et ce n'était certes pas involontaire — le système féodal alors en vigueur; à tel point que Philippe le Bel, au début de son règne, leur interdit pendant quelque temps ces acquisitions. Il leur interdit même de recevoir des terres en don. Il dut rapporter rapidement cette mesure.

Il faut dire un mot de deux autres sources possibles de richesse.

Alchimiquement, d'abord, sous forme d'or alchimique. On ne peut, en effet, rejeter *a priori* comme absurde cette possibilité. On sait, de toute évidence,

que les — certains — Templiers se livrèrent à l'étude des arcanes du Grand Œuvre; l'histoire du *Baphomet*, lors du procès, le révèle assez. Mais l'alchimie, qui est autant une forme de pensée philosophique qu'un processus de laboratoire, a bien d'autres buts que de « fabriquer de l'or »; cette fabrication, cette transmutation n'étant rien d'autre que l'expérience « test » d'une certaine réussite. Elle permet, entre autres choses, certaines mutations végétales et l'obtention de médications très efficaces.

Plus certaine, parce que pouvant s'étayer sur des indices presque probants, est l'introduction, sur le marché européen, d'argent en provenance des mines mexicaines.

La flotte templière n'ayant pas été englobée dans les saisies opérées par les baillis et officiers du roi Philippe IV le Bel en 1307, aucun document ne nous reste sur les utilisations de cette flotte en dehors du ravitaillement de l'armée d'Orient mais...

... Mais, en Espagne, les Templiers entrèrent massivement, à leur dissolution, dans l'*Ordre de Calatrava*; et il semble bien que ce soit au couvent de Calatrava que Christophe Colomb, qui y séjourna, ait trouvé les éléments de son assurance quant à l'existence des Indes de l'Ouest.

... Mais, au Portugal, fut créé, lors de la dissolution de l'Ordre, et spécialement pour les Templiers, l'*Ordre du Christ*, qui portait la croix templière, la croix de gueules pattée et lorsque les Portugais de Henri le Navigateur, grand maître de l'Ordre du Christ, se lancèrent à la découverte des Océans en

Les mystères de la cathédrale de Chartres

ayant l'air de parfaitement savoir où ils allaient, leurs voiles devaient obligatoirement être frappées de la croix de l'*Ordre du Christ*, c'est-à-dire de la *Croix de l'Ordre du Temple*.

... Mais Jean de La Varende, qui a eu en sa possession bien des documents historiques appartenant aux vieilles familles normandes, fait dire à l'un de ses personnages des « Gentilshommes » que le Temple allait chercher l'argent des mines mexicaines, et que cet argent était, ensuite, concentré à Sours, notre commanderie chartraine.

... Mais l'argent, qui est rare jusque vers l'an 1100, devient assez courant vers la fin du Moyen Age et pendant la Renaissance. D'où serait-il venu ? Les mines d'Allemagne sont encore inconnues, celles de Gaule épuisées ou perdues et celles de Russie pas encore prospectées.

Et peut-être est-ce là le secret de la construction de Chartres, si vite, si bien, si facilement.

Et non seulement de Chartres.

Je n'apporte pas de preuves directes. Avec le Temple, il n'y a jamais de preuves. Leurs documents, s'ils existent, n'ont jamais été retrouvés. La seule preuve est l'absence de possibilités contraires.

Je tiens le Temple pour responsable de la construction des grandes cathédrales gothiques pour la bonne raison que nul autre que lui n'aurait eu la possibilité de permettre leur réalisation aux évêques et aux chapitres.

A Chartres, ce n'est que par leur intervention directe que l'on peut expliquer que le maître d'œuvre

et ses ouvriers (charpentiers, tailleurs de pierres, imagiers, carriers, maçons) aient pu être si rapidement sur le chantier après l'incendie de 1194. Ce n'est que par leur intervention que l'on peut expliquer que tout l'œuvre, sauf les porches, surajoutés après, ait pu être exécuté en vingt-six ans.

Et n'était-ce pas dans leur mission, celle que leur avait assignée Saint Bernard ?

Ils sont Chevaliers du Temple, et la mission du Chevalier est de secourir et de délivrer.

Récapitulons.

Quand ils se présentent en Palestine, que réclament-ils comme mission, même si celle-ci n'est qu'un masque ? Protéger et délivrer les pèlerins des pillards qui les « dérobent » sur la route pèlerine.

En Europe, que font-ils ? Ils organisent les cultures. C'est, d'une part, délivrer les populations de la faim qui sévissait, et parfois avec une extrême brutalité. C'est aussi délivrer serfs et manants de l'arbitraire des seigneurs et des évêques. Certes, ils ont des serfs dans leurs « mesnies », mais qui ne doivent pas être spécialement malheureux puisqu'on connaît des cas de *bourgeoises*, c'est-à-dire femmes aisées, payant le cens, qui épousent des serfs du Temple à Provins.

Ils protègent, sur leurs routes templières, voyageurs, pèlerins et marchands. Ils délivrent ces derniers des pillards de grand chemin, seigneurs ou coupe-jarrets. Par leurs routes, ils les délivrent des

Les mystères de la cathédrale de Chartres

péages et autres impôts de passage que réclamaient certains possesseurs du sol.

Dans leurs enclos vivent, hors d'atteinte, quantité de gens de métier : tisserands, forgerons, charrons, maçons, etc.

Ce sont eux qui obtiennent, du roi Saint Louis, des franchises royales pour les constructeurs d'églises et leurs fraternités.

Rien de leurs actions qui ne soit dirigé vers la promotion humaine, la protection du faible, la délivrance de l'esclavage et de l'injustice (*Tu régneras tant que tu seras juste*, disait un prieur du Temple d'Angleterre au roi Henri).

— *L'épée ne t'a été donnée que pour la défense des faibles et des pauvres!* disait Saint Bernard à Thibaud de Champagne.

Il s'agit bien de promotion humaine; et cette promotion serait incomplète, sans l'existence de Temples initiatiques agissant directement sur l'individu pour éveiller en lui la spiritualité sans laquelle l'homme n'est jamais un homme complet.

Ils ne pouvaient se désintéresser de la construction de ce Temple, en un lieu vénérable entre tous, celui de Chartres où la Terre Mère projette son ineffable don.

Et puis, il existe un fait assez étonnant.

Hormis le jubé sculpté, il n'existait, à l'intérieur de la cathédrale de Chartres, aucune sculpture.

La chapelle Saint-Piat date du ^{xiv}^e siècle. Les

évêques la firent construire au bout de l'abside, c'est-à-dire hors du monument, pour leur servir de sépulture puisque le sous-sol de la cathédrale leur était interdit. La chapelle Vendôme date du ^{xv}^e siècle. Et c'est une catastrophe. Le « tour de chœur » fut commencé au ^{xvi}^e siècle par Jean de Beauce, après qu'il eut terminé la flèche de la tour Nord de la façade d'Occident.

Il est très évident que le plus grand soin avait été pris de ne ternir en rien la résonance du vaisseau. On ne met pas des fioritures sur une corde de harpe.

La décoration, l'image, plutôt, qui était une sorte d'enseignement historique ou symbolique, était réservée à l'extérieur et, plus spécialement aux porches et portails. C'était parfois aussi, d'ailleurs, une « explication » de l'édifice et de sa place dans le christianisme, au sens le plus large de « civilisation chrétienne ».

Or, au portail royal, le tympan central est décoré par un admirable Christ en Gloire entouré des quatre symboles évangéliques. A la porte de gauche se trouve l'ascension du Christ.

A ce même portail, sculptée dans les chapiteaux qui surmontent les statues-colonnes de ce que l'on croit être les rois et reines de Juda, est contée, en petites scènes pleines de vie et de mouvement, l'histoire de Marie et celle de Jésus.

Et il est remarquable que sur trente-huit scènes, aucune ne représente la crucifixion.

On passe directement du baiser de Judas à la sépulture. Aucune mention, à ce portail, du supplice de la croix.

Les mystères de la cathédrale de Chartres

Et ainsi en est-il aux deux autres portails qui datent de 1220 à 1240 environ. De même aux porches qui furent faits avant 1260.

Le Christ est au portail Sud, au trumeau de la porte Centrale, enseignant et bénissant. Il est au tympan de la porte de droite, entre Marie et Jean. Il est, entre deux anges, à la porte de gauche, la porte des Chevaliers.

Au portail Nord sont quelques autres scènes de la vie de Jésus.

Mais aucun Christ en croix.

(Et je crois bien qu'il en est de même à Reims et à Amiens, dans les parties antérieures au ^{xiv}^e siècle.)

Il existe bien, dans la grande verrière d'Occident, dans la partie consacrée à la vie de Jésus, à gauche, quand on se trouve à l'intérieur de la cathédrale, un petit médaillon représentant le Christ en croix, mais il s'agit d'un des vitraux du ^{xiii}^e, en provenance probable de Saint-Denis.

... Et l'on se souvient que les Templiers refusaient d'admettre que le crucifié de Pilate ait été le vrai Christ.

En effet, lors du procès des Templiers, et malgré le peu de foi que l'on ait dans des aveux obtenus sous la torture par les dominicains inquisiteurs, il est un aveu constant, c'est qu'à la réception des Chevaliers, il était demandé à ceux-ci de renier le crucifié.

Ce n'est pas le reniement de la croix, que l'on reprochait aux Cathares. Ils ne renient rien, par ailleurs, des articles de la foi. Ils ne renient pas le Christ fils de la Vierge, mais le crucifié de Pilate.

Le trésor du Temple

Et l'aveu de ce reniement sera fait, non seulement en France où la torture inquisitoriale obtenait n'importe quelle réponse, mais encore en Angleterre où la question ne fut pas poussée de même sorte, ou même pas appliquée du tout.

De toute évidence, ces Templiers font une distinction entre le Christ et le crucifié.

Des documents trouvés en Palestine leur auraient-ils appris que dans les tout premiers débuts du christianisme, quand l'Église était encore une dissidence de la Synagogue, une confusion aurait été volontairement créée entre le « Fils du Verbe » et celui qui fut crucifié pour avoir lutté contre les Romains et provoqué désordre et révolte en réclamant la liberté de son royaume à lui, roi des Juifs, descendant de David ?

Ou bien s'agissait-il de proscrire cette complaisance morbide pour un supplice dont les orateurs sacrés se sont fait une sorte de joie de décrire l'horreur. Et qui enchantait les fabricants de *Pietà* ?

Quoi qu'il en soit, aucun Christ en croix n'existe dans la cathédrale des XII^e et XIII^e siècles.

Mais Chartres est un lieu de naissance et non point un lieu de mort ; et même les « diables » que les imagiers s'amusaient tant à faire saisir rois et évêques, ne font, à Chartres, qu'une discrète apparition au portail Sud ; plus, semble-t-il, pour la distraction du bon peuple que pour son effroi.

Les trois roses

Certes, la cathédrale n'est plus entièrement ce qu'elle était : le vandalisme clérical, le vandalisme anticlérical ont passé là aussi. Les uns ont brisé les vitraux, cassé le jubé; les autres se sont attaqués aux porches. On a affublé le chœur d'un « tour » qui est une pièce de musée, non de temple. Le maître-autel a quitté le lieu sacré, d'abord pour le sanctuaire, puis pour la croisée des transepts. Il a abandonné la table mystique, la table de la Cène, pour la table carrée; le prêtre y tourne le dos aux influx de la Terre et du Ciel. Ce n'est plus une montée au Golgotha, mais une descente en toboggan. On a truffé l'église de haut-parleurs; le discours remplace le Verbe, et la table ronde est bloquée de chaises pour favoriser le sommeil des bien pensants.

Il ne faut point trop s'en étonner : l'Ère tire à sa fin, et sa forme religieuse avec elle. D'après la carte du Ciel de l'Institut Géographique National, l'équi-

Les mystères de la cathédrale de Chartres

noxe du printemps cessera d'avoir lieu dans la constellation des Poissons — qui marque l'Ère chrétienne — vers l'an 2010 : dans quarante-quatre ans ! Il n'y a donc pas lieu de se scandaliser si les rituels s'en vont en charpie.

La cathédrale de Chartres est citée par tous les guides comme un modèle de réalisation esthétique.

Mais le maître d'œuvre cherchait bien autre chose qu'une réalisation esthétique. Il ne faisait pas de l'art ; il faisait une cathédrale. Il a cherché — et réussi — à construire un instrument d'action religieuse ; un instrument *direct*, possédant, par lui-même, un pouvoir *sur* les hommes ; un pouvoir de transformation, de mutation de l'homme...

C'est un instrument de passage d'un monde à un autre ; un pont entre deux mondes qui, géométriquement, s'expriment différemment : c'est un passage du droit au courbe, aussi difficile à réaliser que le mariage de l'Eau et du Feu. Et il semble que ce soit ce passage réussi du plan au courbe, cet « envoûtement » dans la négation du poids par le poids, cette tension de pierres génératrice d'énergie, cette subtile projection d'une harmonie céleste animant la matière, qui soient responsables, à la fois par les sens les plus grossiers et les sens les plus subtils de l'homme, de cette action.

Sauf totale imperméabilité, qui a vu, visité, s'est imprégné de Chartres, n'est plus tout à fait le même homme ; et cela malgré les encombrements de chaises, malgré les prières ânonnées électriquement (mais où est donc la « voix juste » ?), les cantiques bêtifiants

dans ce monument d'intelligence ; malgré l'autel dressé en table de conférences.

Malgré tout cela, le vieil « athanor » n'a pas perdu tout son pouvoir.

Au début de ce siècle, un homme s'en vint, à pied, de Paris, reprenant la route de l'antique pèlerinage. Il n'était pas des plus croyants mais, issu de la terre consacrée à Bélisama, d'étranges levains fermentaient en lui. Il avait nom Péguy, il était Orléanais et se trouvait engagé dans des conflits sociaux qui l'accablaient. Il venait, simplement, mettre sous la protection de Notre-Dame un fils malade.

Lui non plus ne devait jamais plus être le même après ce pèlerinage. Mais il était venu « ouvert », avec toute l'humilité de son orgueil d'homme. Il était poète et les rythmes l'atteignaient au plus profond de lui-même. Il devint le chantre de Notre-Dame-de-Chartres.

En vérité, l'action directe du monument ne s'est pas éteinte encore ; mais combien plus grande elle devait être, cette action, lorsque le vaisseau se présentait dans sa pureté originelle.

« Je n'ai jamais vu, écrivait un chanoine au siècle dernier, je n'ai jamais vu l'intérieur de notre cathédrale dans toute sa beauté qu'une seule fois : c'était au lendemain de l'incendie de 1836, alors que tout le mobilier avait été enlevé... »

Mais il nous faut suivre la marche de l'homme

Les mystères de la cathédrale de Chartres

dans la cathédrale telle qu'elle était aux temps de sa pureté, de son dépouillement primitifs.

Il est trois entrées au portail Occidental de Chartres ; mais une seule voie ; en effet, les portes latérales ne débouchent pas sur les bas-côtés comme dans la plupart des autres grandes églises. Toutes trois débouchent sur la nef.

A droite est la porte de la naissance que préside Marie, incarnation chrétienne de la Mère divine. Elle figure assise comme la Vierge Noire et tenant l'Enfant Dieu sur ses genoux. Elle est entourée, aux voussures, des sept arts libéraux et des savants qui les illustrèrent, et que l'on a désigné selon, sans doute, l'idée que l'on s'en faisait au moment de cette désignation.

Parmi eux, deux signes du zodiaque, isolés : le Poisson et les Gémeaux. Les Gémeaux, ce sont ces deux Chevaliers derrière un seul écu à l'escarboucle : les deux Chevaliers du Temple, que l'on trouve unis, amatélotés comme le voulait la règle, et dont l'Ordre avait plus qu'une particulière vénération pour Notre-Dame. Le Poisson : le temps de son règne sous cette forme.

A gauche, la Porte des Temps, présidée par l'ascension du Christ sur un nuage soutenu par deux anges. Dans les voussures, l'entourant, les signes du zodiaque alternés avec les travaux des hommes. Les travaux des douze mois y sont bien, mais ni le Poisson ni les Gémeaux.

Au centre est la porte de la foi mystique — du moins, en jugeai-je ainsi — entre celle du travail de

la nature et celle du travail de l'esprit. Au tympan se trouve l'admirable Christ bénissant, entre les quatre symboles évangéliques ailés. Il surmonte les douze apôtres rangés trois à trois et se trouve entouré, dans les voussures, par douze anges et les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse. C'est parmi ces vieillards que se trouve l'Adepté portant matras, signalé par Fulcanelli dans *Le Mystère des cathédrales*.

Là encore, nous retrouvons les trois voies surmontées de l'ogive; l'ogive du portail de Chartres, qui répond si bien à son rôle que le maître d'œuvre, bien qu'elle lui soit antérieure, a voulu la conserver.

Et ce rôle est de mettre l'homme debout, dans l'orgueil de sa qualité d'homme; mais un orgueil qui ne saurait exclure l'humilité devant le monde divin. L'humilité de l'homme devant l'homme est lâcheté; le manque d'humilité devant l'Univers est sottise.

Pour entrer dans l'église gothique, l'homme ne se courbe pas, il se redresse car Dieu l'a voulu *debout*.

Il entre.

Et le voici soudain dans un autre aspect de son propre monde. Le voici en un lieu où plus la pierre pèse et moins elle est lourde; où le poids est à lui-même sa propre négation; où ce qui pesait s'envole; où nulle ligne ne courbe l'homme mais, au contraire, l'exalte; où tout lui conte la terre, dans son aspect le plus dur : la pierre, mais où tout lui révèle en même temps l'Esprit de cette terre, son harmonie, son chant, son essence divine.

Les mystères de la cathédrale de Chartres

Le voici, cet homme, oublieux de son propre poids, redressé, allégé par la puissance évocatrice, mimétique de ces lancées de pierres ; le voici dans ce lieu de forces telluriques et cosmiques où il entend vibrer en lui le « La » de son accord intime avec le monde entier.

L'homme est debout, qui marche vers l'autel, remontant le cours du courant tellurique, l'ineffable don de la Terre Mère, de la Vierge Noire, de la Sainte Anne, de Notre-Dame. Et le voici devant la table ronde, devant le Labyrinthe.

D'autres labyrinthes existent encore, comme à Amiens. Celui de Reims a été détruit parce que les gamins s'amusaient à le parcourir. Cela agaçaient les chanoines. Ils auraient pu trouver plus mauvais terrains de jeux, ces gamins, et les chanoines eussent plutôt dû les encourager.

Le nom de *labyrinthe* a été donné à ces dessins sur les dalles à cause, sans doute, d'une certaine complication de leurs voies. On les appelait aussi, parfois, « dédalus », du nom de l'architecte minoéen, père d'Icare, à qui il donna des ailes. La légende n'est pas gratuite !

Il a été parlé beaucoup de symbolisme à propos de ces labyrinthes ; et il est hors de doute que ce soit un symbole alchimique, mais on ne peut manquer de remarquer que le labyrinthe de Chartres (non plus que ceux d'Amiens ou, autrefois, de Reims) n'est pas, à proprement parler, un labyrinthe, en ce sens qu'il est impossible de s'y égarer car il n'existe qu'un « che-

min » et il mène au centre. Et tous les labyrinthes connus des Notre-Dame ont ce même chemin.

Celui-ci est donc *fixé* et non laissé à la fantaisie du maître d'œuvre ou du maître dalleur.

Ce qui implique que l'on tient essentiellement à ce que les gens qui s'engagent dans le « dédale » suivent un certain tracé; parcourent un chemin et non un autre. Et ne doutez pas que ce chemin devait être parcouru sur un rythme, selon un rituel.

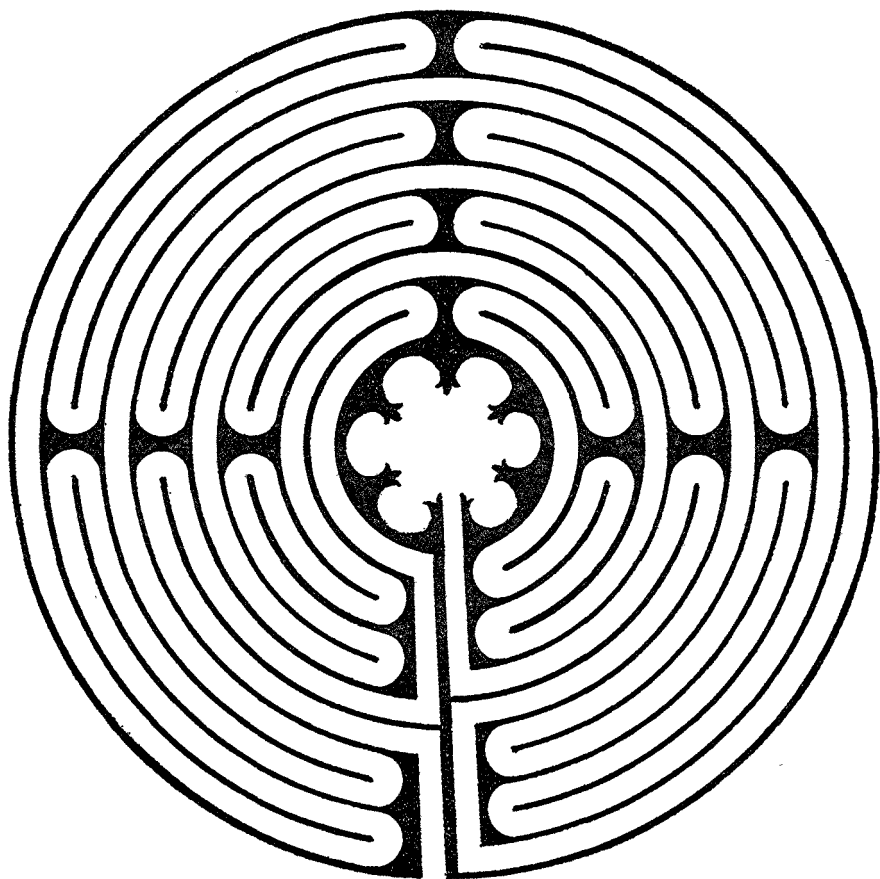
Mais la marche rituelle, ce n'est plus de la marche; c'est de la danse!

Le labyrinthe est un chemin de danse écrit sur le sol. C'est une application raisonnée des vertus de la *ronde*.

Que l'on y réfléchisse. Nous sommes ici dans un lieu qui a été choisi pour l'utilisation humaine d'un courant tellurique qui affleure; et qui doit avoir d'extrêmes analogies avec les courants magnétiques. Or, c'est un résultat bien connu des courants magnétiques que tout corps en mouvement dans les champs de ces courants acquiert des propriétés particulières. C'est même la façon dont on fabrique l'électricité, en faisant tourner un « rotor » dans un champ magnétique, naturel ou artificiel.

On sait aussi que le corps humain, plongé dans ces champs, par exemple dans les spires d'un solénoïde parcouru par un courant électrique, et ainsi plongé au sein d'un courant magnétique violent, en subit une influence qui agit profondément sur son corps (fièvres provoquées). Le fer doux s'y aimante.

LE LABYRINTHE DE CHARTRES



Un chemin écrit sur le sol...
Et, peut-être, une lente évolution de l'homme qui le parcourt...

Faire tourner un homme dans un champ, de façon déterminée, ce sera provoquer, dans cet homme, des actions déterminées.

On pouvait bien — qu'importait ? — rappeler aux simples que parcourir le labyrinthe c'était un peu, pour ceux qui ne le pouvaient, faire le pèlerinage de Jérusalem (et il y aurait beaucoup à dire sur ce « chemin de Jérusalem »), l'important était que ce labyrinthe fût parcouru.

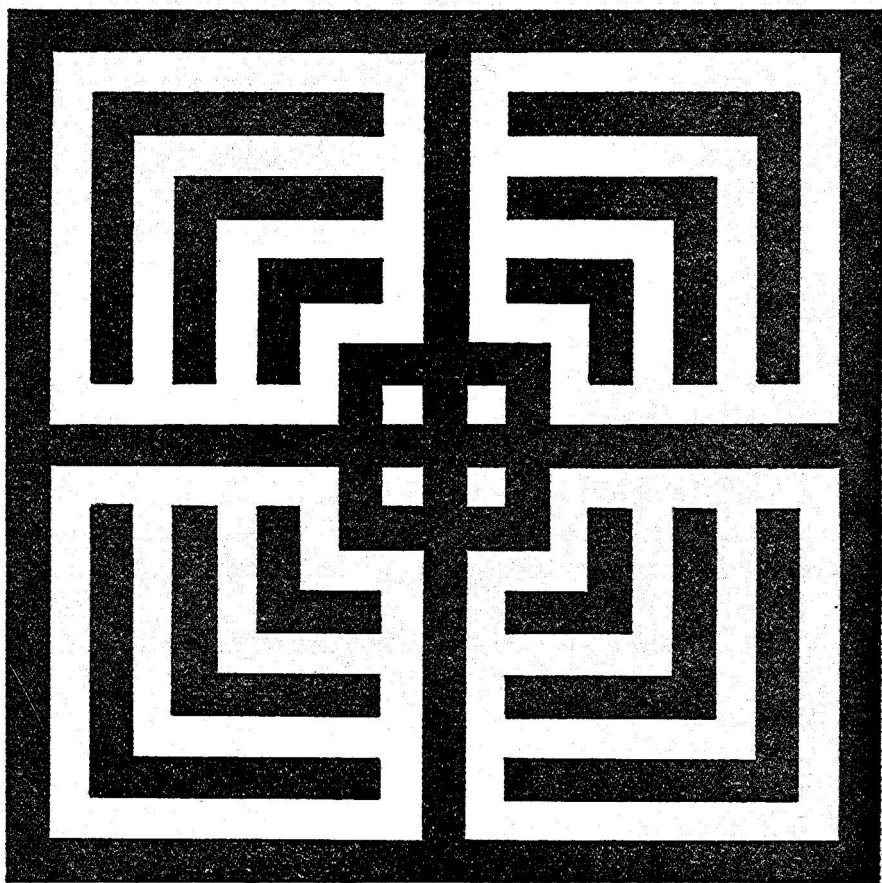
Évidemment fallait-il le faire sans chaussures ; et non point par pénitence mais pour que les pieds fussent en contact direct avec cette pierre, accumulateur des vertus du courant. Comme il faut que les boues de Dax soient appliquées sur la peau.

« Ote la chaussure de tes pieds, dit l'Écriture, car le lieu où tu te trouves est sacré. » Et l'on se déchausse toujours dans les mosquées. Et les Gitans dansent pieds nus sur la terre.

Il est probable que cette marche rituelle devait être exécutée surtout aux époques des grandes pulsations du courant tellurique, qui devaient coïncider avec le pèlerinage. Au printemps, certainement, comme le donnent à penser les « rondes de Pâques » que conduisait l'évêque.

L'homme parvenu au centre du labyrinthe, après l'avoir parcouru rituellement, après l'avoir « dansé », sera un homme transformé et, pour autant que je le sache, dans le sens d'une ouverture *intuitive* aux lois et harmonies naturelles ; aux harmonies et aux lois qu'il ne comprendra peut-être pas, mais qu'il ressentira en lui-même, dont il se sentira solidaire et qui

LA TABLE CARRÉE D'AMIENS



Les côtés de la table d'Amiens sont parallèles ou perpendiculaires à l'axe de la cathédrale. Il est probable que la table de Chartres avait une de ses diagonales sur cet axe. On peut supposer que les différentes parties de la table offraient, pour qui s'y trouvait, des visées particulièrement révélatrices sur l'ensemble de l'harmonie de pierre réalisé dans le monument.

lui seront le meilleur test de vérité, comme le diapason est le « test » du musicien.

Il est peu probable que, même en période de « pulsation » de la Wouivre, l'envahissement par la Grande Illumination ait été fréquent. Mais un état « réceptif » est déjà plus que ne possèdent la majorité des hommes.

Ayant accompli son « Chemin de Jérusalem », le pèlerin allait vers la table carrée.

Le dallage primitif a, comme je l'ai dit, disparu. *« Toutefois, dit Bulteau, sur plusieurs points, surtout au croisillon et au bas de la nef, existent des alignements de dalles dont il nous est impossible de donner la raison. »* Ceux-ci se trouvent maintenant, au moins pour ceux du croisillon, sous le nouvel autel. Il est probable que, primitivement, il ne s'agissait pas seulement d'alignements de dalles. On peut se faire une idée de ce qu'était la table carrée par celle qui subsiste à Amiens à l'entrée du chœur.

Si l'on se souvient des relations décimales qui unissent la table carrée de construction de Chartres avec la table de la grande pyramide de Chéops, on trouvera moins extraordinaire que cette table d'Amiens ait l'apparence de la projection verticale d'une pyramide.

C'est en ce lieu, au milieu de la croisée des transepts, que tous les Nombres de la cathédrale deviennent sensibles ; là où ils peuvent être appréhendés par les sens. Là concourent toutes les lignes ; là s'affirment toutes les proportions. C'est là que les Nombres chantent.

Les mystères de la cathédrale de Chartres

C'est là également où ils peuvent être « raisonnés » — pour qui peut les sentir — sous le feu des trois grandes roses.

Le mystère des « roses » dans les cathédrales gothiques demeure entier.

On sait qu'il faut écarter *a priori* toute idée d'art pour l'art. Il est certain qu'elles ont été « installées » pour leur action. Elles font partie de l'« instrument ». Ceci est particulièrement sensible à Chartres en ce qui concerne la grande rose occidentale.

Le maître d'œuvre s'est trouvé là devant un problème extrêmement délicat d'adaptation : conserver, à cette façade, le portail primitif, de 1155, qui, sans doute, répondait exactement à son objet; conserver également la triple verrière pour la qualité de ses verres et inclure cependant à cet ensemble une « nécessaire » rose d'Occident. Il fut obligé, pour résoudre ce problème, de distordre la voûte entre les deux tours, de façon d'ailleurs inappréciable à l'œil; sans doute d'accentuer cette pente du sol vers le portail que l'on remarque dans la cathédrale et d'écraser littéralement l'un sur l'autre les trois étages extérieurs de la façade : portail, verrière et rose.

Ceci n'est pas sans créer un désaccord certain entre les lignes horizontales des tours et la façade comprise entre elles. Le maître d'œuvre s'est donc « arrangé au mieux », mais, quand on constate, dans le reste du monument, la rigueur avec laquelle lignes et proportions s'enchaînent dans une implacable logique, force est de considérer que la « rose » a été installée *par*

nécessité, et non point par volonté d'esthétique.

L'utilité est donc certaine et le fait que sa raison nous échappe ne la supprime pas pour autant.

Pour Fulcanelli, ces roses auraient une correspondance alchimique : « *La rose représente donc, à elle seule, écrit-il dans Les Demeures philosophales* ¹, *l'action du feu et sa durée. C'est pourquoi les décorateurs médiévaux ont cherché à traduire dans leurs rosaces les mouvements de la matière excitée par le feu élémentaire ainsi qu'on peut le remarquer sur le portail Nord de la cathédrale de Chartres, aux roses de Toul...* »

Les trois roses de Chartres présentent, d'ailleurs, une particularité que je crois exceptionnelle : elles sont constituées de pierres évidées pour y insérer les vitraux et non point, comme celles des autres cathédrales, d'une construction de pierres ajustées.

Quoi qu'il en soit, c'est seulement à la croisée des transepts, c'est-à-dire la table carrée, que l'influx simultané des trois roses est perceptible. Et il est à noter qu'aux temps où existait encore le jubé, la lumière des verrières hautes du chœur ne parvenait point jusque-là car, symboliquement, la table mystique est fermée et ne s'ouvre que par une « porte étroite ».

C'est en ce lieu de la table carrée que se tenaient les « Chevaliers », chevaucheurs de la « Cabale », non admis à l'entrée de la table mystique.

Là, la cathédrale « parlait » au cerveau, car c'est le lieu — et pas seulement symboliquement — des mesures et des comparaisons, et je ne doute pas que

1. Pauvert, éd. 1964.

Les mystères de la cathédrale de Chartres

les dessins du dallage en aient constitué une clé.

Trois voies aboutissent à cette croisée des transepts et, symboliquement, celles-ci correspondent à trois états humains ayant déjà subi une « évolution ».

Par la nef, qui est le passage « naturel ». L'homme ne parvenait à la table carrée, celle de la « compréhension », qu'après avoir parcouru la table ronde; après avoir, en quelque sorte, connu une nouvelle naissance, avoir dépouillé l'égoïsme humain pour s'intégrer, en tant que partie agissante, dans l'harmonie des forces et des formes terrestres et cosmiques.

Par le transept Sud-Est, par le portail dit *des Chevaliers*, que gardent deux chevaliers aux pieds en équerre, réservé, symboliquement à ceux qui étaient instruits de la « Cabale », qui « montaient » la Cabale, c'est-à-dire instruits dans la science des lois et harmonies naturelles.

C'est dans ce fait qu'il faut rechercher l'origine de la légende qui conférait à certains le droit d'entrer « à cheval » dans les églises; légende prise au pied de la lettre par quelques balourds cavaliers qui se croyaient chevaliers.

Ce portail Sud-Est est celui des initiés de la nouvelle alliance, de l'Ère chrétienne. Le Christ qui préside au trumeau de la porte Centrale est un Christ enseignant. Le livre fermé qu'il tient a les exactes proportions du Nombre d'Or. Celui, au contraire, que tient saint Jean, à cette même porte est dans les proportions de la Table mystique : $1/2$.

La troisième voie est par le transept Nord-Ouest où l'on accède par le portail dit des « Initiés ». Ce portail a un lien mystérieux avec l'alchimie. Au trumeau de la porte Centrale est sainte Anne, la mère de la Mère.

Anne, c'est la Mère suprême ; un peu la *Ghae* des Grecs. Pour les Alchimistes, c'est la matrice d'où tout est issu et tout le portail est, avec elle, dédié au christianisme ésotérique, avec sa porte de gauche consacrée à la Vierge mais dont la « dormition », au tympan, fait incoerciblement penser aux vers de Salomon qui closent le Cantique des Cantiques :

Oh, n'éveillez pas la Belle avant que le temps ne soit venu.

Au portail de droite, consacré, dit-on, « aux figures de l'Ancien Testament symbolisant Jésus », on remarquera que le tympan est occupé par Job sur son fumier, qui me semble être une représentation symbolique, si ce n'est un rébus, de la putréfaction préparant la renaissance dans le matras. Mais seul un Adeptes serait habilité à interpréter tout ce portail.

Les vitraux, les longues lancettes qui se trouvent sous la grande rose, ne sont pas moins parlants.

La verrière du centre représente sainte Anne, encore, portant la Vierge enfant ; une sainte Anne au visage noir qui tient également une tige de lis fleurie. Elle se trouve entourée de *Melchisédech*, surmontant *Nabuchodonosor*, *David* surmontant *Saül*, *Salomon* surmontant *Géroboam* et *Aaron* surmontant *Pharaon*. L'allusion alchimique est, là aussi, évidente.

Les mystères de la cathédrale de Chartres

Il est probable que ce portail était, symboliquement, réservé aux philosophes étudiants du Grand Œuvre.

La table mystique, enclose dans le chœur, était fermée. Comme maintenant, deux voies d'accès permettaient d'y entrer. L'une était réservée aux desservants et se situait à la gauche du chœur, près du sanctuaire.

Devant cette porte, également, le dallage a été changé. Cette entrée était aussi marquée d'une table carrée. A Amiens, celle-ci est demeurée en place. Les desservants eux-mêmes passaient donc par une représentation de la table carrée. La table mystique n'admet pas les ignorants.

L'autre entrée, porte étroite ménagée dans l'arcade centrale du jubé, se situait à la pointe de la table carrée de la croisée des transepts. La franchir, c'était renoncer au monde matériel. C'était accéder à la troisième naissance qui succédait à la seconde mort.

Tout cérémonial, en ce lieu, devenait secret. Ce n'est que plus tard que le public fut admis à assister à la célébration du rituel.

Pendant tout son voyage, l'homme qui pénétrait dans la cathédrale était baigné d'effluves telluriques, sonores, visuels, lumineux dans lesquels les effets magiques du rite — car le rite est magique, quel que soit le nom qu'on veuille bien lui donner — devaient prendre une ampleur et une puissance extraordinaires,

Les trois roses

et l'homme devait s'en trouver marqué profondément...

Mais si le rite, abâtardi, a perdu beaucoup de sa puissance; si la disparition de nombre de vitraux protecteurs rend la lumière solaire destructrice; si les haut-parleurs résonnent étrangement faux, et les cantiques plus encore dans ce lieu qui se voulait celui d'une harmonie sans faille, l'harmonie architecturale est demeurée intacte — ou peu s'en faut — et nul ne peut se vanter, même actuellement, de sortir de la cathédrale de Chartres identique à ce qu'il était avant d'y pénétrer...

La troisième mesure

Il y a trois tables dans Chartres.

Il y a, également, trois plans.

Le premier plan est celui de l'enclosion du lieu; c'est le plan des limites de la surface, le plan de l'emprise. Il est à deux dimensions et facilement analysable. Sa mesure — son « module » — est de 0,82 m.

Le second plan est celui du « vide » et il comporte l'architecture de l'élévation, c'est pourquoi la mesure utilisée pour la construction est celle de ce second plan. Il ne concerne que le vaisseau central. Les bas-côtés, comme le déambulatoire, ne sont que des lieux de passage, non des lieux de voyage initiatique.

C'est le plan de l'harmonie réalisée entre les lignes géographiques, les sons musicaux et les couleurs de la lumière. Il est lié à la position de Chartres sur le globe terrestre, et il s'agit d'une organisation des

Les mystères de la cathédrale de Chartres

volumes. Il est à trois dimensions et sa mesure est de 0,738 m.

Je ne suis pas parvenu jusqu'à la connaissance du troisième plan, mais seulement à la conviction de son existence. Il n'a peut-être pas de mesure exprimable en termes de longueur, car s'il est « imbriqué » dans les deux autres, il dépasse l'apparente inertie de la matière. Il ne peut concerner que la matière vivante, en mouvement.

Ce doit être, logiquement, un plan à quatre dimensions, dans lequel intervient le temps.

C'est un plan « de mouvement » car tout, dans la cathédrale, est mouvement : mouvements antagonistes des pierres tendues comme des ressorts et neutralisant les unes les autres, dans l'instant, leur propre mouvement.

J'ai, comme il se devait, signalé l'aspect dynamique de la croisée d'ogives. Son apparence statique ne peut celer qu'elle constitue une voûte vibrante qui, par cela même, se situe dans le temps; dans un espace temporel.

La cathédrale vibre au moindre son et, bien que ceci ne soit pas perceptible par nos sens, aux moindres impulsions du courant tellurique dont elle est l'aboutissement.

J'ai signalé également combien plus loin s'étendait ce rapport dimensionnel de l'église et de l'écoulement du temps puisque la longueur du vaisseau « vide » de la cathédrale était la dix-millième partie de son déplacement en une heure, par suite de la rotation de la terre autour de son axe.

Et tout ceci procède d'un plan qui a, aussi, sa mesure... Mais il n'est pas aisément déchiffrable, bien que le maître d'œuvre en ait certainement laissé les « clés » apparentes, comme il le fit pour les autres. Peut-être même « crèvent-elles les yeux »...

Ce sont, sans doute, ces « clés » qui permettent d'ouvrir les portes de ce royaume de l'harmonie essentielle de la terre et du cosmos en mouvement; harmonie dont la loi est peut-être la solution de cette « Équation de l'Univers » que la science actuelle recherche en pesant des épiphénomènes, ce qui la limite à n'être la science *que* des épiphénomènes.

La cathédrale elle-même est conçue pour mettre l'homme en mouvement : dans les méandres calculés du labyrinthe qu'il fallait parcourir rituellement; dans les alignements de la table carrée sur laquelle devait probablement avoir lieu le rituel de l'« eau lustrale » animée des quatre souffles et sur laquelle encore devait se dérouler quelque intellectuel jeu de Nombres de case en case (et que révélerait peut-être une symbolique du jeu d'échecs); dans la table rectangulaire, lieu secret du rituel chrétien à base de geste et de sons rythmés.

Il va de soi que cette « dissection » en trois plans n'est qu'un moyen d'analyse et que ces trois aspects de la construction partent d'une seule et unique donnée, comme la cathédrale part d'un point et la plante d'un germe, s'accroissant en se matérialisant selon une loi d'harmonie impérieuse.

Les mystères de la cathédrale de Chartres

Et c'est le chemin inverse qui va être demandé à l'homme de parcourir.

La cathédrale est, d'abord, pour l'homme, un agencement de la matière la plus matérielle qui soit, apparemment, la pierre, immobile, immuable.

Entré dans la cathédrale, il ne reste déjà plus, de cette matière, que l'enclosion d'un vide et, dans ce vide, il va se déplacer non plus selon des surfaces mais selon des lignes... Et sa marche linéaire se résout par l'arrivée en un point. Là où disparaissent toute matière, tout espace, toute surface, tout mouvement.

Faut-il comprendre que c'est seulement lorsque l'homme a, au cours de son périple, abandonné tout lien avec la matière que lui est dévoilée cette « clé » de la complexité de l'Univers en sa totalité?

Où il voit, selon l'expression traditionnelle, Dieu « face à face »... L'Univers entier compris dans un atome tout autant que l'atome est compris dans l'Univers.

Mener l'homme à ce point, sinon de compréhension, du moins de « communion » avec le Monde, c'est là le sens et le but de la cathédrale, et l'on comprendra que j'aie pu parler de « monument utilitaire ».

La grande conquête du christianisme, la plus magnifique, a été de mettre à la disposition de tous, le monument initiatique autrefois réservé à quelques privilégiés qui, seuls, avaient accès à l'intérieur des Temples.

Il y a bien quelque magie dans la cathédrale de Chartres.

Peut-être n'est-ce pas à la cathédrale elle-même, mais au lieu, qu'il faut attribuer les qualités thérapeutiques qui étaient connues de tout l'Occident depuis le Moyen Age.

Nous ne possédons aucun document permettant d'affirmer que les vertus médicales du lieu — ou de l'eau du puits celtique — aient été connues avant le christianisme, ni même avant la construction de la cathédrale actuelle, mais il est de fait qu'à partir du XII^e siècle jusqu'au XVI^e, les malades s'y précipitèrent en foule; à tel point qu'une sorte de lazaret avait été installé dans la crypte où les patients étaient soignés, au sein même de la terre, près de la chambre dolménique, par l'eau du puits.

On y guérissait surtout, semble-t-il, le « haut mal », les paralysies. L'eau était également bénéfique pour les plaies.

Et cette action magique n'était pas sensible seulement à l'intérieur de l'église.

D'après Froissart, en 1360, le roi d'Angleterre assiégeait la cité de Chartres et il avait installé son camp près de Brétigny, à sept kilomètres de là. Un matin où le ciel était particulièrement bleu, le temps clément, il donna l'ordre de l'assaut, mais alors, un orage, que rien n'avait permis de prévoir, se forma juste au-dessus du camp et se déclancha : « *Il chééait si grosses pierres* (de grêle), dit Froissart, *qu'elles tuaient hommes et chevaux, et en furent des plus ébahis.* » Édouard III, épouvanté, leva les bras vers les clochers

Les mystères de la cathédrale de Chartres

de la cathédrale et adjura Notre-Dame de faire cesser le cataclysme : dans ce cas, il accorderait au roi de France une paix immédiate. L'orage cessa alors et le ciel redevint serein.

Miracle, bien sûr. Miracle, sans doute également le fait que, depuis la construction de la cathédrale, une sorte de protection occulte semble s'être étendue sur la ville qui a échappé pratiquement à toutes les destructions guerrières.

Les destructions même des guerres de Religion et la Révolution y furent assez bénignes : quelques motifs brisés au portail royal — les évêques et chapitres de la cathédrale firent bien pis —, les révolutionnaires se contentant de piller le trésor et de prendre le plomb de la toiture pour faire des « balles républicaines ».

L'incendie de 1836 qui ravagea la *forêt*, c'est-à-dire les poutres de la toiture, ne parvint pas à entamer la voûte, ce qui est proprement miraculeux, non plus qu'altérer les verrières.

Enfin il faut signaler que, durant la Révolution, Chartres fut, en quelque sorte, un lieu d'asile où vécurent, sans être ennuyés, nombre d'aristocrates qui, en d'autres lieux, eussent été destinés au couperet populaire.

Bien d'autres choses demeurent mystérieuses dans cette cathédrale dont la simplicité et le dépouillement intérieurs surprennent.

Le chanoine Bulteau qui édita, au siècle dernier, une grosse monographie en deux forts volumes, signale, à l'entrée du labyrinthe, fixé dans une dalle, un anneau tenu par un piton et, au-dessus de ce point, peinte sur la voûte, une « croix de Malte » rouge. Si l'anneau a disparu, le piton existe encore; quant à la croix rouge peinte sur la voûte au-dessus, je n'ai pu en apercevoir de trace. Le chanoine ignorait et la signification et l'utilité de ces deux marques. Moi aussi.

Il existe, au mur méridional de la tour Sud, deux sculptures fort abîmées : un âne tenant un instrument de musique et un autre animal dressé sur ses pattes arrière dont la tête et les membres antérieurs ont disparu. Selon les traditions orales, il s'agit de l' « Ane qui vielle » et de la « Truie qui file ». En fait, la truie est, visiblement, un verrat, et la vielle, une sorte de cithare...

« *Chose étonnante, écrit le chanoine Bulteau, on voit, sur un document de l'antique Égypte, un âne qui pince (?) une lyre à neuf cordes.* » L'Égypte encore !

L'âne était peut-être un onagre, animal qui, dans l'Antiquité, avait quelque valeur symbolique que je n'ai pu valablement retrouver. Il existe bien deux « ânes » qui sont deux étoiles de la constellation du Cancer, et l'âne aurait été, pour les Égyptiens, le symbole de Typhon qui était un dieu du Mal.

S'il se fût agi seulement d'une petite pierre gravée, il eût été permis de penser à quelque malice de la part de l'imagier désirant se moquer de ces gens

Les mystères de la cathédrale de Chartres

qui veulent toujours faire ce pour quoi ils sont aussi peu doués que l'âne — dont on connaît la voix harmonieuse — pour la musique. Mais la sculpture est de trop d'importance pour qu'il s'agisse seulement d'une plaisanterie.

Et puis, il y a la truie. Et là, nous sommes mieux éclairés. Le mot « truie » est une déviation de l'ancien mot celtique qui signifiait : sanglier (*truth*). Truth, ce fut, par assimilation phonétique, une des représentations du Druide. Ce n'était d'ailleurs pas la seule; une autre assimilation était le chêne : *dru*; une autre encore était faite avec la truie.

Le « sanglier » qui file, c'est le Druide qui, de la quenouille, tire un fil conducteur, une sorte de fil d'Ariane. A-t-il existé une tradition, parmi les fraternités de constructeurs, d'un savoir druidique soigneusement conservé dans le secret des « trucs » et des argots de métier? Certaines survivances d'art gaulois, surtout dans le roman, le donneraient à penser ¹.

Enfin existe le mystère de ce tertre inviolable — et inviolé. Ce « tabou » concerne-t-il vraiment la qualité du sol et du courant tellurique? Qui peut le dire?

On a assez souvent remarqué, dans les lieux sacrés, l'existence de trois cavernes ou de trois cryptes superposées qui pourraient avoir correspondu, originellement, aux trois stades de l'initiation. Il ne serait

1. Marcel Moreau : *La Tradition celtique dans l'Art roman*, Atlantis.

donc nullement étonnant que, sous Chartres, existassent ces trois cavernes ou cryptes traditionnelles.

Le sous-sol de Chartres est, en tous sens, parcouru de souterrains très anciens, dont la plupart sont, actuellement, transformés en fosses septiques.

Ainsi, lors de l'établissement de récentes fondations sous un immeuble moderne installé face à la « Maison du Saumon », il aurait été trouvé, selon une rumeur publique non contrôlée, *douze* étages de caves.

Même en faisant la part de l'exagération habituelle, il est certain que des cavités importantes existent en cet endroit, qui se trouve sur le tertre, près de la cathédrale. Il ne serait donc nullement étonnant qu'il en fût de même sous celle-ci.

Ce « tabou » serait-il destiné à barrer l'accès d'une cachette où se trouverait enfoui quelque objet particulièrement précieux ? On pense immédiatement à cette Arche d'Alliance qui reposa déjà dans les souterrains du Temple de Salomon...

Il vaut la peine de poser cette question, car il semble bien qu'il y ait eu une « défense » près de la cathédrale, ce qui est, pour le moins, inhabituel.

Le chevet de la chapelle Saint-Piat, construite au bout de l'abside au ^{xiv}^e siècle, est adossé à deux tours qui lui sont, évidemment, antérieures. Ces deux tours ne correspondent en rien au style de la chapelle Saint-Piat, ni à aucun style religieux. Elles peuvent — et semblent bien — avoir fait partie d'un petit castelet.

L'une de ces tours, d'ailleurs, celle du Nord, se

Les mystères de la cathédrale de Chartres

situé exactement dans l'axe de la cathédrale et a pu servir de « repère » pour le tracé au sol. De cette tour, si l'on considère le plan, on « voit » l'abside de l'église sous un angle de 90 degrés, ce qui n'est certainement pas fortuit ; et sa distance aux portes de la cathédrale (mesure prise sur le plan), est de 148 mètres environ. Je pencherais à rectifier ce chiffre à 147,60 m. La largeur des transepts des piliers extérieurs du porche Nord aux piliers extérieurs du porche Sud, étant de 73,80 m environ, la moyenne géométrique de ces deux longueurs qui forment un rectangle de proportions $\frac{1}{2}$ englobant l'emprise totale de la cathédrale, tours du castelet comprises, est de $\sqrt{147,6 \times 73,8} = 104,40$ m environ, soit la hauteur de la tour occidentale Sud...

On en pourrait sans doute déduire que ces deux tours d'Orient, que je tiens faire partie d'un organisme de défense, datent de la même époque.

Pour ajouter au « tabou », une protection directe et matérielle aurait donc été jugée nécessaire.

Il serait extrêmement intéressant de retrouver au moins les soubassements de l'ensemble auquel appartenaient les deux tours. S'il se produisait que cet ensemble fût carré à quatre tours d'angle, ce serait presque une signature templière. Et l'on se souviendrait que Wolfram d'Eischenbach faisait du Grand Maître du Temple le gardien du Graal.

La troisième mesure

Ainsi finit, au bout du rouleau de mon savoir, cette analyse du Temple de l'Occident...

Plus grands que moi y trouveront plus grandes choses et, s'ils ne se perdent dans la table carrée où les spéculations cérébrales tournent à vide, ils y pourraient, Dieu aidant, découvrir le passage des rythmes spatiaux aux rythmes temporels, car qui inscrit l'espace inscrit le temps.

Celui qui voudra parvenir à ce point où les rythmes spatiaux donnent la clé des temps, devra trouver la troisième mesure, la mesure secrète, la « vieille mesure », qui fut celle, aussi, des Pyramides et du Temple de Salomon.

Il peut paraître étonnant que de telles correspondances puissent exister entre Chéops et Chartres; entre deux monuments tellement différents, deux formes de civilisation tellement éloignées dans l'espace et dans le temps. Ce n'est étonnant qu'en apparence.

La science traditionnelle est une science, avec tout ce que ce terme peut contenir; plus complète, sans doute, que la science actuelle qui, par microscope ou par télescope, ne voit toujours l'Univers que *par l'extérieur*, ne possédant pas l'*intus lectio*, la possibilité de « lire dedans » (n'est-ce pas là l'étymologie de l'intelligence?). Et c'est parce que science, génératrice de « pouvoir », qu'elle a été conservée secrète, cachée, occultée.

Les mystères de la cathédrale de Chartres

Occultée parce que dangereuse — comme toute science pour qui l'utilise sans conscience — elle n'est pratiquement pas sortie des « collèges » et des « fraternités » d'essence religieuse, quelle qu'ait été la religion.

Les livres de science de ces collèges et de ces fraternités sont des rébus, des énigmes, des calembours même, qu'on ne peut songer pénétrer sans avoir « fait ses classes » dans tous les domaines des facultés humaines, spirituel compris; rébus ou énigmes qui sont des légendes (comme la mythologie), des écrits sacrés, des pierres taillées, des monuments.

Mais, sous ces rébus et ces énigmes divers, la science est une. Légendes, écrits sacrés, pierres taillées, monuments ont une base commune qui se retrouve de monument initiatique en monument initiatique, qu'il s'agisse de certains dolmens, de certaines pyramides, de certains temples ou de certaines cathédrales.

(A-t-on remarqué que les espaces vides ménagés dans la pyramide de Chéops au-dessus de la chambre du Roi, et que l'on tient pour des « chambres de décharge », étaient, en fait, des chambres dolméniques que ménagent cinq dolmens superposés ?)

Retrouver des proportions identiques dans ces divers monuments est donc moins étonnant qu'il ne semble puisque la grande loi d'harmonie qu'ils expriment est une si le style en est différent.

Il n'est pas non plus étonnant que ces monuments soient situés en des lieux où les courants telluriques peuvent aider les hommes à parvenir à l'intelligence,

à l'intus ligere, à la lecture par l'intérieur de la Grande Nature, symbole visible de la Grande Loi.

Tout autant que la Nature, la Science est une qui va des Pyramides aux Cathédrales, et c'est pourquoi les coïncidences sont constantes entre les proportions de Chartres et celles de Chéops.

Entre autres : on sait que la « chambre du Roi » de la grande pyramide a les proportions dimensionnelles suivantes : largeur = 1 ; longueur = 2 ; hauteur = 1,117. Si l'on multiplie ces chiffres par 16,4 on obtient : largeur = 16,4 ; longueur = 32,8 ; hauteur = 18,32 ; or, $18,32 \times 2 = 36,64$; et 36,64 m est la hauteur de la voûte au-dessus du chœur de Chartres dont la table rectangulaire a une largeur de 16,4 m et une longueur de 32,8 m. C'est-à-dire que, dans ses proportions, le chœur de Chartres est lié directement à la « chambre du Roi ».

Si les dimensions, les proportions se retrouvent, il est, cependant, évident que les deux monuments n'ont pas été copiés l'un sur l'autre. Il y a donc eu application *différente* d'une même science. Et ceci implique la possession d'une même *clé* ; mais aussi — et cela est proprement angoissant — la connaissance des lois d'une évolution qui conditionne les moyens d'action d'où découle le style.

Mais, peut-être, ceci est-il aussi contenu dans la *clé*.

Cette clé, on en suit assez aisément la trace dans l'histoire, même quand celle-ci a des apparences de légende. Pour ne pas remonter plus haut, elle va des

Les mystères de la cathédrale de Chartres

Pyramides à Moïse qui la grava sur les Tables de la Loi; elle passe à David puis à Salomon, son fils, *instruit de toute la sagesse des Égyptiens* (ἑκὼν), qui l'utilisa pour faire le Temple. Le *Document de Damas* conte que le *Sauveur* en eut connaissance. Les Adeptes persans ne semblent point l'avoir ignorée après que l'Islam eut pris Jérusalem. Les neuf premiers Chevaliers du Temple l'apportèrent à l'Ordre cistercien qui en fit tirer les trois Notre-Dame initiatiques.

Puis elle fut, à nouveau, occultée et le restera jusqu'à ce que les temps soient venus, car les épanouissements des civilisations suivent le rythme des temps, pulsation des grandes Saisons des Ères.

Et l'on peut noter qu'il y a le temps d'une Ère entre la construction des Pyramides et celle du Temple de Salomon; et d'une Ère encore entre la construction du Temple de Salomon et la construction de Chartres...

Chartres ne fut jamais achevé.

Il s'agit seulement de détails concernant les pinacles du porche Nord. On a prétendu également que chacune des tours de blocage, deux à l'origine de l'abside, deux aux extrémités de chaque transept, devait être surmontée d'une antenne, auxquelles se serait ajoutée une flèche médiane à la croisée des transepts. Cette dernière a existé, non en pierre mais en bois, elle brûla en 1836. On ne sait si elle était « d'origine ».

Pour les autres tours, le fait paraît improbable

puisque la tour Nord de l'Occident, bien que la première construite, n'en avait pas été surmontée et que, au dire des architectes, Jean de Beauce, qui construisit cette flèche Nord, aurait réalisé un véritable tour de force, la tour n'ayant point été conçue pour supporter un pareil poids.

Je crois qu'il ne devait exister, à Chartres, qu'une seule flèche, qui fut construite; et la seule marque d'inachèvement est dans cet abandon du chantier avant la fin du porche Nord. Encore faut-il être prévenu pour le remarquer. Et il ne s'agit que de décoration extérieure.

L'« instrument » lui-même était terminé. Il fonctionnait. Les fioritures des pieds n'influent guère sur la sonorité d'un piano.

Mais, en 1260, ou environ, quand les ouvriers abandonnèrent le porche Nord, ce n'étaient déjà plus tout à fait des *œuvriers*. D'ailleurs remarquables — et libres. Ayant conquis leurs franchises.

Libres et responsables d'eux-mêmes. Libres mais personne ne guidait plus leurs pas. Dans les autres chantiers d'église, on ne travaillait plus que sporadiquement.

Il semble apparaître que, vers cette époque, ou peut-être avant, il y eut une « démission » générale de l'esprit. C'en était fini du gothique. On allait faire de l'*ogival*, avec toutes les fioritures de la virtuosité. On allait faire de l'Art pour l'Art.

Tout se passa comme si, le monument initiatique terminé, on avait redonné aux hommes leur complet

Les mystères de la cathédrale de Chartres

libre arbitre, comme on le fait pour des écoliers quand l'enseignement est terminé. Qu'ils vivent leur vie à leurs risques et périls!

Cette démission de l'esprit n'atteignit pas seulement les constructeurs. On a vu un abbé de Cîteaux, chef d'Ordre, mener la croisade contre les Albigeois. On lui a prêté le mot terrible : *Tuez-les tous! Dieu reconnaîtra les siens!* Si ce n'est vrai, le fait qu'on ait pu lui attribuer cette phrase montre assez dans quel esprit il comprenait son rôle. Les dominicains, frères prêcheurs, inventaient l'Inquisition, et s'en repaissaient. Le procès des Templiers a montré en quelle pauvreté d'esprit ils étaient tombés.

L'histoire juive enseigne qu'il en fut de même quand, le Temple construit, Salomon disparut.

Le livre ouvert, les hommes sont libres.

La Belle s'est endormie. Mais son château demeure dans sa couronne d'épines.

La « Main » qui conduit l'évolution des mondes laisse toujours un monument qui est un phare pour les hommes. S'ils veulent être aveugles, libre à eux; mais s'ils veulent voir, le moyen leur est toujours laissé de voir dans la pleine liberté de leurs actes.

Ils sont libres. Et responsables. Individuellement.

Et quand il ne reste plus un « juste », alors le livre se ferme et le Temple s'écroule.



Un homme interroge une cathédrale, et c'est tout le mystère d'un savoir perdu qui se dévoile peu à peu : le mystère de cet art gothique soudainement apparu dans les "ténèbres du Moyen-Age". La cathédrale de Chartres est-elle l'héritière des dolmens sous lesquels les Druides conviaient leurs novices à accéder à l'initiation ? Est-elle, par le canal de l'Ordre du Temple et par la science de Citeaux, l'héritière directe des Pyramides et du Temple de Salomon ? Est-elle ce "Livre de pierres" dans lequel de savants frères constructeurs inscrivirent les données harmoniques d'une Loi divine d'Unité que Moïse avait gravée sur les pierres du Sinaï ? Ce sont ces questions que Louis Charpentier pose à la cathédrale. Et la cathédrale répond... Elle répond que de savants hommes ont su, bien avant Galilée, que la Terre était ronde et que ses dimensions ne leur étaient point inconnues. Elle répond qu'ils n'ignoraient rien des actions de la Terre et du Cosmos sur les hommes. Elle répond, enfin, par la plus extraordinaire tentative jamais réalisée pour promouvoir les hommes vers une humanité supérieure par l'action du sol unie à celles de proportions "justes", de dimensions "justes" et d'harmonies sonores et lumineuses "justes". Ce livre, qui remonte aux sources profondes d'un savoir "divin", est, en même temps, un guide que nul visiteur de la cathédrale de Chartres ne doit ignorer s'il veut tenter de pénétrer l'énigme de ce "Livre de pierres".